

# PALAEOPORTOLOGY



## Ancient Coastal settlements, Ports and Harbours

**Volume IV:  
Stories of Ancient Sailors**

9<sup>th</sup> edition (2024)

Compiled by Arthur de Graauw



Copyright © 2024 Arthur de Graauw.

This work is licensed under a [Creative Commons Attribution 4.0 International License](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/).

You must give the original author credit with a link to his work.

The licensor permits you to copy, distribute, display, and perform the work.

You may adapt the work, but not in any way that suggests the licensor endorses you or your use.

Couverture :

Tapiserie de la Reine Mathilde, Bayeux, 1066-1082

Construction de la flotte de Guillaume en BD ...

## Sommaire Volume IV

1	INTRODUCTION .....	4
2	HISTOIRES DE MARINS ANTIQUES.....	5
2.1	Le naufrage d’Ulysse.....	6
2.2	L’Atlantide .....	9
2.3	Trop fort Hercule .....	15
2.4	Tempête pendant la traversée vers l’Afrique.....	16
2.5	Régate à Drépane (Sicile) .....	18
2.6	Le naufrage de Céyx .....	22
2.7	Le contournement de l’Afrique (vers 600 av. J-C.).....	26
2.8	Passage de Xerxès sur l’Hellespont (480 av. J-C.).....	29
2.9	Bataille de Salamine (480 av. J-C.).....	31
2.10	Bataille de Syracuse (413 av. J-C.) .....	35
2.11	Prise de Tyr (332 av. J-C.) .....	37
2.12	Fondation d’Alexandrie (331 av. J-C.).....	43
2.13	Descente de l’Indus (325 av. J-C.).....	44
2.14	Bataille de Salamine de Chypre (306 av. J-C.) .....	46
2.15	Arrivée de Scipion en Afrique (été 204 av. J-C.).....	48
2.16	Bataille de l’Heptastade (48 av. J-C.).....	50
2.17	Bataille d’Actium (31 av. J-C.).....	55
2.18	Le dernier voyage de St Paul (59-60 ap. J-C.) .....	62
2.19	Départ de Métius pour Alexandrie (vers 70 ap. J-C.) .....	64
2.20	De la vie et de la fortune de Trimacion (1er siècle ap. J-C).....	67
2.21	LE navire (vers 150 ap. J-C.).....	68
2.22	Le dauphin et l’enfant (2ème siècle ap. J-C.).....	70
2.23	Naufrage de Leucippé et Clitophon (vers 250 ap. J-C.) .....	71
2.24	Voyage de Synésius (397 ap. J-C.) .....	74

## 1 INTRODUCTION

This project was started in 2010, aiming at collecting, identifying and locating ancient ports and harbours. It led to an extensive Catalogue including thousands of places. Much attention was also devoted from the onset to structural aspects as described by Vitruvius, and as resulting from modern coastal engineering such as design waves and harbour silting-up. Additional attention was devoted to ancient ships and sailing, as they define the harbour needs.

This work is reported in **4 volumes**, all available in **pdf versions**, and most of it is reproduced on the web site:

**Volume I: Catalogue of Ancient Ports** gives a list of ancient coastal settlements, ports and harbours with latitudes/longitudes, based on the works of ancient and modern authors.

**Volume II: Citations of Ancient Authors** gives citations of known ancient authors explicitly mentioning ports and harbours, in French. This work is not available on the web site as it would take too much space.

**Volume III: Ancient Port Structures** presents:

- Some thoughts on the design of several ancient ports (Actium, Alexandria, Apollonia, the Bosphorus, Caesarea Maritima, Carthage, Centumcellae, Delos, El Hanieh, Leptis Magna, Marius' canal, Narbonne, the Nile Delta, Nirou Khani, Portus, Pisa, Puteoli & Nesis, Charmuthas, Thapsus, Tyre);
- A list of nearly 200 proposed locations for potential ancient harbours;
- Some comments on ancient port structures, like Vitruvius' methods, failure of breakwaters, subsidence and breakwater remains, design waves, reinforced concrete, pilae and arched breakwaters, pierced stones, defensive harbour chains, harbour silting-up, tombolos and salients;
- Some notes on ancient merchant ships and galleys, sailing techniques and Mediterranean sailing routes;
- Some thoughts about ancient trade networks and intermodal hubs;
- Some remarks on ancient maps, on ancient measures and ancient climate, including earthquakes and tsunamis.

**Volume IV: Stories of Ancient Sailors** provides around twenty stories of ancient sailors ... just for the pleasure of reading, in French.

Should the knowledge gathered in this work be given a name, it might be called  
**"Palaeoportology"** ...

The present ninth edition of this work (February 6<sup>th</sup>, 2024) comes after an eight edition (February 8<sup>th</sup>, 2022), a seventh edition (March 5<sup>th</sup>, 2020), a sixth edition (June 21<sup>st</sup>, 2017), a fifth edition (March 8<sup>th</sup>, 2016), a fourth edition (January 1<sup>st</sup>, 2014), a third edition (February 26<sup>th</sup>, 2013), a second edition (March 29<sup>th</sup>, 2012) and a first edition (September 19<sup>th</sup>, 2011).

Grenoble, February 6<sup>th</sup>, 2024

## 2 HISTOIRES DE MARINS ANTIQUES

On prête souvent à Platon ou à Aristote la phrase suivante :

« Il y a trois sortes d'hommes : les vivants, les morts, et ceux qui vont sur la mer. »

Voici donc leurs histoires.

1. Le naufrage d'Ulysse (Homère, Odyssée, Livre 5, Vers 243 et suiv.)
2. L'Atlantide (Platon, Critias)
3. Jason et les Argonautes (Flaccus, Livre 3, Vers 459 et suiv.)
4. Enée : Tempête pendant la traversée vers l'Afrique (Virgile, Enéide, 1, Vers 81 et suiv.)
5. Enée : Régate à Drépane (Virgile, Enéide, 5, Vers 114 et suiv.)
6. Le naufrage de Céyx (Ovide, Métamorphoses, Livre 11, Vers 421 et suiv.)
7. Contournement de l'Afrique (vers 600 av. J-C.) (Hérodote, Histoires, 4, 42)
8. Xerxès : passage en Europe sur un pont de bateaux (Hérodote, Livre 4, Chap. 33-37)
9. Bataille de Salamine (480 av. J-C.) (Diodore, Histoire, 11, 2 à 4)
10. Bataille de Syracuse (413 av. J-C.) (Diodore, 13, 14-17)
11. Prise de Tyr (332 av. J-C.) (Quinte Curce, Histoires, 4, 2-4 & Diodore)
12. Création d'Alexandrie (331 av. J-C.) (Quinte Curce, Histoires, 4, 8)
13. Descente de l'Indus (325 av. J-C.) (Quinte Curce, Histoires, 9, 9)
14. Bataille de Salamine de Chypre (306 av. J-C.) (Diodore, Histoire, 20, 50-52)
15. Arrivée de Scipion en Afrique (204 av. J-C.) (Tite Live, 29, 25-27)
16. Bataille de l'Heptastade (César, Guerre d'Alexandrie, 10 à 22)
17. Bataille d'Actium (31 av. J-C.) (Plutarque, Antoine, 67-76 ; Florus, Histoire Romaine, 4, 11 ; Dion Cassius, Histoire romaine, 50, 31-39)
18. Dernier voyage de St Paul (59-60 ap. J-C.) (St Luc, Actes 27)
19. Départ de Métius pour Le Phare (vers 70 ap. J-C.) (Stace, Les Silves, 3, 2)
20. De la vie et de la fortune de Trimacion (1er siècle ap. J-C) (Petron, Satyricon, 2, 75-76)
21. LE navire (vers 150 ap. J-C.) (Lucien de Samosate, Navigium)
22. Le dauphin et l'enfant (2ème siècle ap. J-C)
23. Naufrage de Leucippé et Clitophon (vers 250 ap. J-C.) (Achille Tatius : Leucippé et Clitophon, 3, 1-5)
24. Voyage de Synésius (397 ap. J-C.) (Synésius, Lettres)



On board the ship 'Garthsnaid' at sea, ca. 1920 (Wikipedia).

### 2.1 Le naufrage d'Ulysse

**HOMERE : ODYSSEE : LIVRE 5, Vers 243 et suiv.**

[243] Alors le héros coupe les arbres et se hâte de terminer ses travaux. Il abat vingt troncs desséchés, les émonde avec le fer, les polit avec soin et les aligne au cordeau. Calypso, la plus noble des déesses, lui apporte des tarières. Aussitôt Ulysse perce tous les troncs, les assemble, et construit un radeau au moyen de clous et de chevilles. De même qu'un habile charpentier forme le plancher d'un long vaisseau de transport, de même Ulysse construit son vaste radeau. Puis il place tout alentour de cet esquif des madriers qu'il consolide par de nombreuses poutres, et il termine son œuvre en joignant de larges planches les unes aux autres. Il fait ensuite un mât sur lequel il place une antenne, et il construit un gouvernail pour se diriger. Il entoure le radeau de claies d'osier, pour servir d'abri contre les vagues, et il jette sur le plancher une grande quantité de matériaux. Pendant qu'il se livre à ce travail, l'auguste déesse lui apporte des toiles destinées à former les voiles. Ulysse les dispose avec art ; il attache les câbles et les cordages ; et, à l'aide de forts leviers, il lance son radeau sur le divin Océan.

[262] En quatre jours Ulysse achève son radeau. Le cinquième jour la déesse Calypso lui permet de quitter son île ; elle baigne le héros et le couvre de vêtements parfumés. L'auguste nymphe dépose dans le navire deux outres, l'une remplie d'un vin aux sombres couleurs, l'autre, plus grande, remplie d'eau ; dans une corbeille elle renferme les provisions du voyage ; elle y place d'autres mets qui réjouissent le cœur, et elle envoie au fils de Laërte un souffle doux et propice. Le divin Ulysse, joyeux, ouvre les voiles de son radeau à ce vent favorable ; assis près du gouvernail, il se dirige avec habileté, et le sommeil ne ferme point ses paupières. Sans cesse il contemple les Pléiades, le Bouvier qui se couche lentement, la Grande-Ourse qu'on appelle aussi le Chariot, et qui tourne sur elle-même en regardant Orion, et la seule de toutes les constellations qui ne se baigne point dans les flots de l'Océan. L'auguste Calypso lui avait recommandé de naviguer en laissant toujours les étoiles à sa gauche. Pendant dix-sept jours il vogue sur les flots de la mer, et le dix-huitième jour il aperçoit les montagnes ombragées d'arbres du pays des Phéaciens. Ces montagnes, qui étaient les plus voisines de l'île de Calypso, lui apparaissent comme un bouclier sur la mer ténébreuse. [...]

[313] Comme il parlait encore, une vague immense fond sur lui, et, se précipitant avec fureur, elle fait tourner le faible esquif. Tout à coup Ulysse est lancé loin de son radeau, et le gouvernail s'échappe de ses mains. Alors tous les vents forment un tourbillon qui brise le mât du radeau par le milieu : la voile et les antennes sont emportées avec violence dans la mer. Ulysse reste longtemps enseveli sous les eaux ; il cherche vainement à remonter au-dessus des vagues impétueuses : les lourds vêtements que lui avait donnés Calypso le retiennent au fond de l'Océan. Enfin il surgit, et rejette de sa bouche l'onde amère qui coule aussi à longs flots de sa tête. Malgré toutes ces peines, Ulysse n'oublie point son radeau : luttant contre les vagues mugissantes, bientôt il le saisit. Le héros s'assied au milieu de ce frêle esquif pour éviter le trépas, et son radeau est poussé de tous côtés au gré des vagues. De même que le Borée emporte à travers les campagnes des chardons liés les uns aux autres en épais faisceaux ; de même les vents enlèvent ça et là sur la mer le radeau d'Ulysse. Tantôt le Notus le livre au Borée qui le rejette au loin ; tantôt l'Eurus l'abandonne au Zéphyr qui le chasse à son tour.

[333] Mais Ulysse est aperçu par la fille de Cadmus, la belle Ino, qui, mortelle autrefois, parla le langage des hommes, et qui maintenant, sous le nom de Leucothée, partage sous les flots les honneurs dus aux dieux. Cette déesse prend pitié du héros errant sur la mer et souffrant mille douleurs (semblable à un oiseau plongeur, elle s'élance du gouffre des eaux) ; elle se place sur le radeau d'Ulysse et lui adresse ces paroles :

[339] « Malheureux ! Pourquoi Neptune est-il si violemment irrité contre toi ? Pourquoi te prépare-t-il des maux si grands et si terribles ? Non, malgré son désir, il ne te perdra pas ! Fais ce que je vais te dire (car tu ne me parais point manquer de prudence). Quitte tes habits, abandonne aux vents ton radeau, et, gagne, en nageant avec force, le pays des Phéaciens où le destin veut que tu sois sauvé ; puis entoure ta poitrine de ce voile sacré, et

désormais tu n'auras à craindre ni les souffrances, ni la mort. Lorsque tes mains auront touché la plage, détache ce voile, et jette-le loin des rives, dans la mer ténébreuse, en détournant le visage ».

En disant ces mots elle lui donne un voile ; et, semblable à un oiseau plongeur, la déesse se précipite dans la mer : une vague noire la dérobe aussitôt aux regards d'Ulysse. L'intrépide héros réfléchit aux paroles de Leucothée ; et en soupirant il se dit :

[356] « Infortuné que je suis ! Cette déesse me tend peut-être un piège en me conseillant d'abandonner mon radeau. Je n'obéirai point ; car la terre que j'ai aperçue et qui doit être mon refuge est encore loin de moi. Ce que je vais entreprendre est, selon moi, beaucoup plus sage. Tant que ces troncs seront réunis, je resterai sur mon radeau et je supporterai avec patience toutes les infortunes. Mais dès que mon frêle esquif sera brisé par les flots, alors mes bras lutteront contre les eaux de la mer, puisqu'il ne me reste plus aucune autre ressource. »

[365] Tandis qu'il agite ces pensées dans son âme, Neptune, le dieu qui ébranle la terre, soulève et roule contre Ulysse une vague immense, terrible, menaçante et haute comme une montagne. Ainsi que le souffle impétueux des vents emporte un monceau de pailles desséchées qu'il disperse de toutes parts : ainsi les longues poutres du radeau d'Ulysse sont jetées ça et là sur les flots. Le héros s'élance sur une de ces poutres, il la dirige comme un coursier, et il quitte les lourds vêtements que lui avait donnés la divine Calypso. Puis il place le voile de Leucothée sur sa poitrine, étend ses bras, se précipite dans la mer, et nage avec ardeur. [...]

Ulysse voit avec transport apparaître à ses yeux la terre et les forêts. Il nage avec ardeur, et de ses pieds il s'efforce de gagner la rive ; mais lorsqu'il en est assez près pour que sa voix puisse être entendue, son oreille est frappée par le bruit des flots qui se brisent contre les roches : des vagues énormes s'élancent avec un horrible fracas sur l'aride continent, et tout est couvert par l'écume des ondes. Sur cette plage il n'y avait aucun port capable de recevoir des navires, ni aucune rade favorable ; le rivage était tout hérissé de rochers et d'écueils. Alors le divin Ulysse sent ses forces l'abandonner et son cœur défaillir ; il pousse des gémissements profonds et s'écrie :

[408] « Hélas ! Lorsque Jupiter m'accorde enfin d'apercevoir cette terre inespérée, lorsqu'après avoir fendu les ondes je me croyais au terme de mes fatigues, je ne vois maintenant aucune issue pour sortir de la mer blanchissante. Ici des écueils aigus contre lesquels se brisent les flots impétueux ; là des roches immenses lisses et nues ; autour de moi le gouffre profond de la mer ; nulle part enfin je ne puis placer mes pieds pour échapper au malheur ! Si j'avance, je crains qu'une vague ne m'enlève et ne me pousse contre cet âpre rocher : alors j'aurai fait des efforts inutiles. Si je nage plus avant pour trouver un port ou un rivage facile à aborder, je crains que la tempête ne m'enlève de nouveau et ne me rejette, malgré mes gémissements, au milieu de la mer poissonneuse. Un dieu pourrait encore m'envoyer, du fond des eaux, un de ces monstres nombreux que nourrit la célèbre Amphitrite ; car je sais combien le puissant Neptune est courroucé contre moi ! »

[424] Tandis qu'il agite ces pensées dans son âme, une vague énorme le jette contre l'âpre rivage. Là son corps eût été déchiré, et les roches eussent brisé ses os, si Minerve aux regards étincelants n'eût inspiré le divin Ulysse. Soudain le héros saisit le rocher de ses deux mains et s'y attache en soupirant jusqu'à ce que la vague ait passé sur sa tête : c'est ainsi qu'Ulysse fut sauvé. Mais la vague, à son retour, le frappe en se précipitant sur lui, et le rejette au loin dans la mer. Ainsi, lorsque le polype est arraché de sa demeure, des cailloux nombreux adhèrent à ses pieds : ainsi la peau des mains d'Ulysse reste attachée à la pierre, et l'onde amère couvre ce héros. Là, sans doute, malgré le destin, l'infortuné Ulysse aurait péri, si Minerve aux yeux d'azur ne lui eût donné toute sa sagesse. Il s'élève alors au-dessus des flots qui roulent vers le rivage, et il s'avance à la nage, les regards fixés sur la terre pour trouver un port ou une plage favorable. Le héros, en nageant, arrive bientôt à l'embouchure d'un fleuve aux eaux limpides, et y trouve un abord sans rochers qui offre un abri contre les vents. Dès qu'Ulysse a reconnu ce fleuve, il lui adresse cette prière :

[445] « Roi de cette onde, quel que soit ton nom, écoute-moi. Il y a longtemps que je désire m'approcher de tes eaux et que je fuis sur les mers le courroux de Neptune ! Certes, il doit

être respecté, même par les dieux immortels, l'homme qui a tant erré ! Je viens près de toi, souverain puissant, pour embrasser tes genoux, après avoir souffert bien des maux. Prends donc pitié de moi, ô fleuve, puisque j'implore ton secours ! »

[451] Aussitôt le dieu arrête son courant et apaise les vagues ; puis il répand le calme autour du héros et sauve le malheureux Ulysse en le recevant à l'embouchure du fleuve. Le fils de Laërte sent tout à coup fléchir ses genoux et ses bras vigoureux : les eaux de la mer avaient épuisé ses forces. Le corps d'Ulysse est enflé de toutes parts ; l'onde amère jaillit abondamment de sa bouche et de ses narines, et bientôt l'infortuné tombe sans respiration et sans voix, tant il est accablé de fatigues. Mais, dès qu'il commence à respirer, il détache le voile de la déesse et le jette dans le fleuve qui apporte à la mer son onde limpide ; les flots l'entraînent, et la belle Ino le reçoit entre ses mains. Ulysse, après être sorti du fleuve, se couche sur les roseaux et baise avec transport la terre féconde.



### 2.2 L'Atlantide

**PLATON : CRITIAS** (Dialogue entre : Critias, Socrate, Hermocrate et Timée)

Avant tout, rappelons-nous qu'en somme il s'est écoulé neuf mille ans depuis la guerre qui, d'après les révélations des prêtres égyptiens, éclata entre les peuples qui habitaient au-dehors par-delà les colonnes d'Héraclès [Déroit de Gibraltar] et tous ceux qui habitaient en deçà. C'est cette guerre qu'il me faut maintenant raconter en détail. En deçà, c'est notre ville, dit-on, qui eut le commandement et soutint toute la guerre ; au-delà, ce furent les rois de l'île Atlantide, île qui, nous l'avons dit, était autrefois plus grande que la Libye [Afrique du Nord] et l'Asie [Mineure], mais qui, aujourd'hui, engloutie par des tremblements de terre, n'a laissé qu'un limon infranchissable, qui barre le passage à ceux qui cinglent d'ici vers la grande mer. Quant aux nombreux peuples barbares et à toutes les tribus grecques qui existaient alors, la suite de mon discours, en se déroulant, si je puis dire, les fera connaître au fur et à mesure qu'il les rencontrera ; mais il faut commencer par les Athéniens de ce temps-là et par les adversaires qu'ils eurent à combattre et décrire les forces et le gouvernement des uns et des autres. Et entre les deux, c'est à celui de notre pays qu'il faut donner la priorité.

Les dieux se sont partagé la terre : Héphaistos et Athéna ont reçu "notre pays". Mais le tirage au sort a donné à Poséidon l'Atlantide.

Et maintenant voici à peu près de quelle manière commença ce long récit. Nous avons déjà dit, au sujet du tirage au sort que firent les dieux, qu'ils partagèrent toute la terre en lots plus ou moins grands suivant les pays et qu'ils établirent en leur honneur des temples et des sacrifices. C'est ainsi que Poséidon, ayant eu en partage l'île Atlantide, installa des enfants qu'il avait eus d'une femme mortelle dans un endroit de cette île que je vais décrire. Du côté de la mer, s'étendait, par le milieu de l'île entière, une plaine qui passe pour avoir été la plus belle de toutes les plaines et fertile par excellence. Vers le centre de cette plaine, à une distance d'environ cinquante stades [9 km], on voyait une montagne qui était partout de médiocre altitude. Sur cette montagne habitait un de ces hommes qui, à l'origine, étaient, en ce pays, nés de la terre. Il s'appelait Événor et vivait avec une femme du nom de Leucippe. Ils engendrèrent une fille unique, Clito, qui venait d'atteindre l'âge nubile, quand son père et sa mère moururent. Poséidon, s'en étant épris, s'unit à elle et fortifia la colline où elle demeurait, en en découpant le pourtour par des enceintes faites alternativement de mer et de terre, les plus grandes enveloppant les plus petites. Il en traça deux de terre et trois de mer et les arrondit en partant du milieu de l'île, dont elles étaient partout à égale distance, de manière à rendre le passage infranchissable aux hommes ; car on ne connaissait encore en ce temps-là ni vaisseaux ni navigation. Lui-même embellit l'île centrale, chose aisée pour un dieu. Il fit jaillir du sol deux sources d'eau, l'une chaude et l'autre froide, et fit produire à la terre des aliments variés et abondants. Il engendra cinq couples de jumeaux mâles, les éleva, et, ayant partagé l'île entière de l'Atlantide en dix portions, il attribua au premier né du couple le plus vieux la demeure de sa mère et le lot de terre alentour, qui était le plus vaste et le meilleur ; il l'établit roi sur tous ses frères et, de ceux-ci, fit des souverains, en donnant à chacun d'eux un grand nombre d'hommes à gouverner et un vaste territoire. Il leur donna des noms à tous. Le plus vieux, le roi, reçut le nom qui servit à désigner l'île entière et la mer qu'on appelle Atlantique, parce que le premier roi du pays à cette époque portait le nom d'Atlas. Le jumeau né après lui, à qui était échue l'extrémité de l'île du côté des colonnes d'Héraclès, jusqu'à la région qu'on appelle aujourd'hui Gadirique en ce pays, se nommait en grec Eumélos et en dialecte indigène Gadire [Cadix], mot d'où la région a sans doute tiré son nom. Les enfants du deuxième couple furent appelés, l'un Amphérès, l'autre Evaimon. Du troisième couple, l'aîné reçut le nom de Mnéseus, le cadet celui d'Autochthon. Du quatrième, le premier né fut nommé Elasiippos, le deuxième Mestor ; à l'aîné du cinquième groupe on donna le nom d'Azaès, au cadet celui de Diaprèpès. Tous ces fils de Poséidon et leurs descendants habitèrent ce pays pendant de longues générations. Ils régnaient sur beaucoup d'autres îles de l'Océan et, comme je l'ai déjà dit, ils étendaient en outre leur empire, de ce côté-ci, à l'intérieur du détroit, jusqu'à l'Égypte et à la Tyrrhénie.

## Histoires de marins antiques

---

La race d'Atlas devint nombreuse et garda les honneurs du pouvoir. Le plus âgé était roi, et, comme il transmettait toujours le sceptre au plus âgé de ses fils, ils conservèrent la royauté pendant de nombreuses générations. Ils avaient acquis des richesses immenses, telles qu'on n'en vit jamais dans aucune dynastie royale et qu'on n'en verra pas facilement dans l'avenir. Ils disposaient de toutes les ressources de leur cité et de toutes celles qu'il fallait tirer de la terre étrangère. Beaucoup leur venaient du dehors, grâce à leur empire, mais c'est l'île elle-même qui leur fournissait la plupart des choses à l'usage de la vie, en premier lieu tous les métaux, solides ou fusibles, qu'on extrait des mines, et en particulier une espèce dont nous ne possédons plus que le nom, mais qui était alors plus qu'un nom et qu'on extrayait de la terre en maint endroit de l'île, l'orichalque<sup>1</sup>, le plus précieux, après l'or, des métaux alors connus. Puis tout ce que la forêt fournit de matériaux pour les travaux des charpentiers, l'île le produisait aussi en abondance. Elle nourrissait aussi abondamment les animaux domestiques et sauvages. On y trouvait même une race d'éléphants très nombreuse ; car elle offrait une plantureuse pâture non seulement à tous les autres animaux qui paissent au bord des marais, des lacs et des rivières, ou dans les forêts, ou dans les plaines, mais encore également à cet animal, qui par nature est le plus gros et le plus vorace. En outre, tous les parfums que la terre nourrit à présent, en quelque endroit que ce soit, qu'ils viennent de racines ou d'herbes ou de bois, ou de suc distillés par les fleurs ou les fruits, elle les produisait et les nourrissait parfaitement, et aussi les fruits cultivés et les secs, dont nous usons pour notre nourriture, et tous ceux dont nous nous servons pour compléter nos repas, et que nous désignons par le terme général de légumes, et ces fruits ligneux qui nous fournissent des boissons, des aliments et des parfums, et ce fruit à écailles et de conservation difficile, fait pour notre amusement et notre plaisir, et tous ceux que nous servons après le repas pour le soulagement et la satisfaction de ceux qui souffrent d'une pesanteur d'estomac, tous ces fruits, cette île sacrée qui voyait alors le soleil, les produisait magnifiques, admirables, en quantités infinies. Avec toutes ces richesses qu'ils tiraient de la terre, les habitants construisirent les temples, les palais des rois, les ports, les chantiers maritimes, et ils embellirent tout le reste du pays dans l'ordre que je vais dire.



Ils commencèrent par jeter des ponts sur les fossés d'eau de mer qui entouraient l'antique métropole, pour ménager un passage vers le dehors et vers le palais royal. Ce palais, ils l'avaient élevé dès l'origine à la place habitée par le dieu et par leurs ancêtres. Chaque roi, en le recevant de son prédécesseur, ajoutait à ses embellissements et mettait tous ses soins à le surpasser, si bien qu'ils firent de leur demeure un objet d'admiration par la grandeur et la beauté de leurs travaux. Ils creusèrent depuis la mer jusqu'à l'enceinte extérieure un canal de trois plèthres [90 m] de large, de cent pieds [30 m] de profondeur et de cinquante stades [9 km] de longueur, et ils ouvrirent aux vaisseaux venant de la mer une entrée dans ce canal,

---

<sup>1</sup> Wikipédia : Métal ou alliage métallique mystérieux. Le mot a été appliqué tour à tour au cuivre pur, au laiton (alliage de cuivre et de zinc), et au bronze (alliage de cuivre et d'étain). Chez les Latins, l'orichalque désigne ordinairement le laiton.

Dans le contexte de l'Atlantide on pencherait plutôt pour un minerai pur que pour un alliage puisque le métal est extrait tel quel de la terre. Ce n'est en tout cas pas du bronze puisqu'il parle le cite plus loin sous le terme d'airain.

comme dans un port, en y ménageant une embouchure suffisante pour que les plus grands vaisseaux y pussent pénétrer. En outre, à travers les enceintes de terre qui séparaient celles d'eau de mer, vis-à-vis des ponts, ils ouvrirent des tranchées assez larges pour permettre à une trière de passer d'une enceinte à l'autre, et par-dessus ces tranchées ils mirent des toits pour qu'on pût naviguer dessous ; car les parapets des enceintes de terre étaient assez élevés au-dessus de la mer. Le plus grand des fossés circulaires, celui qui communiquait avec la mer, avait trois stades [555 m] de largeur, et l'enceinte de terre qui lui faisait suite en avait autant. Des deux enceintes suivantes, celle d'eau avait une largeur de deux stades [370 m] et celle de terre était encore égale à celle d'eau qui la précédait ; celle qui entourait l'île centrale n'avait qu'un stade [185 m]. Quant à l'île où se trouvait le palais des rois, elle avait un diamètre de cinq stades [925 m]. Ils revêtirent d'un mur de pierre le pourtour de cette île, les enceintes et les deux côtés du pont, qui avait une largeur d'un plèthre [30 m]. Ils mirent des tours et des portes sur les ponts et à tous les endroits où passait la mer. Ils tirèrent leurs pierres du pourtour de l'île centrale et de dessous les enceintes, à l'extérieur et à l'intérieur ; il y en avait des blanches, des noires et des rouges. Et tout en extrayant les pierres, ils construisirent des bassins doubles creusés dans l'intérieur du sol, et couverts d'un toit par le roc même. Parmi ces constructions les unes étaient d'une seule couleur ; dans les autres, ils entremêlèrent les pierres de manière à faire un tissu varié de couleurs pour le plaisir des yeux, et leur donnèrent ainsi un charme naturel. Ils revêtirent d'airain [bronze], en guise d'enduit, tout le pourtour du mur qui entourait l'enceinte la plus extérieure ; d'étain fondu celui de l'enceinte intérieure, et celle qui entourait l'acropole elle-même d'orichalque aux reflets de feu.

Le palais royal, à l'intérieur de l'acropole, avait été agencé comme je vais dire. Au centre même de l'acropole il y avait un temple consacré à Clito et à Poséidon. L'accès en était interdit et il était entouré d'une clôture d'or. C'est là qu'à l'origine ils avaient engendré et mis au jour la race des dix princes. C'est là aussi qu'on venait chaque année des dix provinces qu'ils s'étaient partagées offrir à chacun d'eux les sacrifices de saison. Le temple de Poséidon lui-même était long d'un stade [185 m], large de trois plèthres [90 m] et d'une hauteur proportionnée à ces dimensions ; mais il avait dans son aspect quelque chose de barbare. Le temple tout entier, à l'extérieur, était revêtu d'argent, hormis les acrotères, qui l'étaient d'or ; à l'intérieur, la voûte était tout entière d'ivoire émaillé d'or, d'argent et d'orichalque ; tout le reste, murs, colonnes et pavés, était garni d'orichalque. On y avait dressé des statues d'or, en particulier celle du dieu, debout sur un char, conduisant six chevaux ailés, et si grand que sa tête touchait la voûte, puis, en cercle autour de lui, cent Néréides sur des dauphins ; car on croyait alors qu'elles étaient au nombre de cent ; mais il y avait aussi beaucoup d'autres statues consacrées par des particuliers. Autour du temple, à l'extérieur, se dressaient les statues d'or de toutes les princesses et de tous les princes qui descendaient des dix rois et beaucoup d'autres grandes statues dédiées par les rois et les particuliers, soit de la ville même, soit des pays du dehors soumis à leur autorité. Il y avait aussi un autel dont la grandeur et le travail étaient en rapport avec tout cet appareil, et tout le palais de même était proportionné à la grandeur de l'empire, comme aussi aux ornements du temple.

Les deux sources, l'une d'eau froide et l'autre d'eau chaude, avaient un débit considérable et elles étaient, chacune, merveilleusement adaptées aux besoins des habitants par l'agrément et la vertu de leurs eaux. Ils les avaient entourées de bâtiments et de plantations d'arbres appropriées aux eaux. Ils avaient construit tout autour des bassins, les uns à ciel ouvert, les autres couverts, destinés aux bains chauds en hiver. Les rois avaient les leurs à part, et les particuliers aussi ; il y en avait d'autres pour les femmes et d'autres pour les chevaux et les autres bêtes de somme, chacun d'eux étant disposé suivant sa destination. Ils conduisaient l'eau qui s'en écoulait dans le bois sacré de Poséidon, où il y avait des arbres de toutes essences, d'une grandeur et d'une beauté divine, grâce à la qualité du sol ; puis ils la faisaient écouler dans les enceintes extérieures par des aqueducs qui passaient sur les ponts. Là, on avait aménagé de nombreux temples dédiés à de nombreuses divinités, beaucoup de jardins et beaucoup de gymnases, les uns pour les hommes, les autres pour

les chevaux, ces derniers étant construits à part dans chacune des deux îles formées par les enceintes circulaires. Entre autres, au milieu de la plus grande île, on avait réservé la place d'un hippodrome d'un stade de large, qui s'étendait en longueur sur toute l'enceinte, pour le consacrer aux courses de chevaux. Autour de l'hippodrome, il y avait, de chaque côté, des casernes pour la plus grande partie de la garde. Ceux des gardes qui inspiraient le plus de confiance tenaient garnison dans la plus petite des deux enceintes, qui était aussi la plus près de l'acropole, et à ceux qui se distinguaient entre tous par leur fidélité on avait assigné des quartiers à l'intérieur de l'acropole autour des rois mêmes.

Les arsenaux étaient pleins de trières et de tous les agrès nécessaires aux trières, le tout parfaitement apprêté. Et voilà comment tout était disposé autour du palais des rois.

Quand on avait traversé les trois ports extérieurs, on trouvait un mur circulaire commençant à la mer et partout distant de cinquante stades [9 km] de la plus grande enceinte et de son port. Ce mur venait fermer au même point l'entrée du canal du côté de la mer. Il était tout entier couvert de maisons nombreuses et serrées les unes contre les autres, et le canal et le plus grand port étaient remplis de vaisseaux et de marchands venus de tous les pays du monde et de leur foule s'élevaient jour et nuit des cris, du tumulte et des bruits de toute espèce.

Je viens de vous donner un rapport assez fidèle de ce que l'on m'a dit jadis de la ville et du vieux palais. A présent il me faut essayer de rappeler quel était le caractère du pays et la forme de son organisation. Tout d'abord, on m'a dit que tout le pays était très élevé et à pic sur la mer, mais que tout autour de la ville s'étendait une plaine qui l'entourait et qui était elle-même encerclée de montagnes descendant jusqu'à la mer ; que sa surface était unie et régulière, qu'elle était oblongue en son ensemble, qu'elle mesurait sur un côté trois mille stades [555 km] et à son centre, en montant de la mer, deux mille [370 km]. Cette région était, dans toute la longueur de l'île, exposée au midi et à l'abri des vents du nord. On vantait alors les montagnes qui l'entouraient, comme dépassant en nombre, en grandeur et en beauté toutes celles qui existent aujourd'hui. Elles renfermaient un grand nombre de riches villages peuplés de périèques, des rivières, des lacs et des prairies qui fournissaient une pâture abondante à tous les animaux domestiques et sauvages et des bois nombreux et d'essences variées amplement suffisants pour toutes les sortes d'ouvrages de l'industrie.

Or cette plaine avait été, grâce à la nature et aux travaux d'un grand nombre de rois au cours de longues générations, aménagée comme je vais dire. Elle avait la forme d'un quadrilatère généralement rectiligne et oblong [un rectangle, quoi !] ; ce qui lui manquait en régularité avait été corrigé par un fossé creusé sur son pourtour. En ce qui regarde la profondeur, la largeur et la longueur de ce fossé, il est difficile de croire qu'il ait eu les proportions qu'on lui prête, si l'on considère que c'était un ouvrage fait de main d'homme, ajouté aux autres travaux. Il faut cependant répéter ce que nous avons ouï dire : il avait été creusé à la profondeur d'un plèthre [30 m], sa largeur était partout d'un stade [185 m], et, comme sa longueur embrassait toute la plaine, elle se montait à dix mille stades<sup>2</sup> [1850 km]. Il recevait les cours d'eau qui descendaient des montagnes, faisait le tour de la plaine, aboutissait à la ville par ses deux extrémités, d'où on le laissait s'écouler dans la mer. De la partie haute de la ville partaient des tranchées d'environ cent pieds [30 m] de large, qui coupaient la plaine en ligne droite et se déchargeaient dans le fossé près de la mer ; de l'une à l'autre il y avait un intervalle de cent stades [1850 m]. Elles servaient au flottage des bois descendus des montagnes vers la ville et au transport par bateaux des autres productions de chaque saison, grâce à des canaux qui partaient des tranchées et les faisaient communiquer obliquement les unes avec les autres et avec la ville. Notez qu'il y avait tous les ans deux récoltes, parce que l'hiver on utilisait les pluies de Zeus, et en été, les eaux qui jaillissent de la terre, qu'on amenait des tranchées.

---

<sup>2</sup> Ceci correspond au périmètre de l'île toute entière : 2 x 3000 stades + 2 x 2000 stades mentionnés plus haut.

En ce qui regarde le nombre de soldats que devait fournir la plaine en cas de guerre, on avait décidé que chaque district fournirait un chef. La grandeur du district était de dix fois dix stades [1850 x 1850 m] et il y en avait en tout six myriades. Quant aux hommes à tirer des montagnes et du reste du pays, leur nombre, à ce qu'on m'a dit, était infini ; ils avaient tous été répartis par localités et par villages entre ces districts sous l'autorité des chefs. Or le chef avait ordre de fournir pour la guerre la sixième partie d'un char de combat, en vue d'en porter l'effectif à dix mille ; deux chevaux et leurs cavaliers ; en outre un attelage de deux chevaux, sans char, avec un combattant armé d'un petit bouclier et un conducteur des deux chevaux porté derrière le combattant, plus deux hoplites, des archers et des frondeurs au nombre de deux pour chaque espèce, des fantassins légers lanceurs de pierres et de javelots au nombre de trois pour chaque espèce, et quatre matelots pour remplir douze cents navires. C'est ainsi qu'avait été réglée l'organisation militaire de la ville royale. Pour les neuf autres provinces, chacune avait son organisation particulière, dont l'explication demanderait beaucoup de temps.

Le gouvernement et les charges publiques avaient été réglés à l'origine de la manière suivante. Chacun des dix rois dans son district et dans sa ville avait tout pouvoir sur les hommes et sur la plupart des lois : il punissait et faisait mettre à mort qui il voulait. Mais leur autorité l'un sur l'autre et leurs relations mutuelles étaient réglées sur les instructions de Poséidon, telles qu'elles leur avaient été transmises par la loi, et par les inscriptions gravées par les premiers rois sur une colonne d'orichalque, placée au centre de l'île dans le temple de Poséidon. C'est dans ce temple qu'ils s'assemblaient tous les cinq ans ou tous les six ans alternativement, accordant le même honneur au pair et à l'impair. Dans cette assemblée, ils délibéraient sur les affaires communes, ils s'enquéraient si l'un d'eux enfreignait la loi et le jugeaient. Au moment de porter leur jugement, ils se donnaient d'abord les uns aux autres des gages de leur foi de la manière suivante. Il y avait dans l'enceinte du temple de Poséidon des taureaux en liberté. Les dix rois, laissés seuls, priaient le dieu de leur faire capturer la victime qui lui serait agréable, après quoi ils se mettaient en chasse avec des bâtons et des nœuds coulants, sans fer. Ils amenaient alors à la colonne le taureau qu'ils avaient pris, l'égorgeaient à son sommet et faisaient couler le sang sur l'inscription. Sur la colonne, outre les lois, un serment était gravé, qui proférait de terribles imprécations contre ceux qui désobéiraient. Lors donc qu'ils avaient sacrifié suivant leurs lois, ils consacraient tout le corps du taureau, puis, remplissant de vin un cratère, ils y jetaient au nom de chacun d'eux un caillot de sang et portaient le reste dans le feu, après avoir purifié le pourtour de la colonne. Puisant ensuite dans le cratère avec des coupes d'or, ils faisaient une libation sur le feu en jurant qu'ils jugeraient conformément aux lois inscrites sur la colonne et puniraient quiconque les aurait violées antérieurement, qu'à l'avenir ils n'enfreindraient volontairement aucune des prescriptions écrites et ne commanderaient et n'obéiraient à un commandement que conformément aux lois de leur père. Lorsque chacun d'eux avait pris cet engagement pour lui-même et sa descendance, il buvait et consacrait sa coupe dans le temple du dieu ; puis il s'occupait du dîner et des cérémonies nécessaires. Quand l'obscurité était venue et que le feu des sacrifices était refroidi, chacun d'eux revêtait une robe d'un bleu sombre de toute beauté, puis ils s'asseyaient à terre dans les cendres du sacrifice où ils avaient prêté serment, et, pendant la nuit, après avoir éteint tout le feu dans le temple, ils étaient jugés ou jugeaient, si quelqu'un en accusait un autre d'avoir enfreint quelque prescription. Leurs jugements rendus, ils les inscrivaient, au retour de la lumière, sur une table d'or, et les dédiaient avec leurs robes, comme un mémorial. Il y avait en outre beaucoup d'autres lois particulières relatives aux prérogatives de chacun des rois, dont les plus importantes étaient de ne jamais porter les armes les uns contre les autres, de se réunir pour se prêter main-forte, dans le cas où l'un d'eux entreprendrait de détruire l'une des races royales dans son État, de délibérer en commun, comme leurs prédécesseurs, sur les décisions à prendre touchant la guerre et les autres affaires, mais en laissant l'hégémonie à la race d'Atlas. Le roi n'était pas maître de condamner à mort aucun de ceux de sa race, sans l'assentiment de plus de la moitié des dix rois.

Telle était la formidable puissance qui existait alors en cette contrée, et que le dieu assembla et tourna contre notre pays, pour la raison que voici. Pendant de nombreuses générations, tant que la nature du dieu se fit sentir suffisamment en eux, ils obéirent aux lois et restèrent attachés au principe divin auquel ils étaient apparentés. Ils n'avaient que des pensées vraies et grandes en tout point, et ils se comportaient avec douceur et sagesse en face de tous les hasards de la vie et à l'égard les uns des autres. Aussi, n'ayant d'attention qu'à la vertu, faisaient-ils peu de cas de leurs biens et supportaient-ils aisément le fardeau qu'était pour eux la masse de leur or et de leurs autres possessions. Ils n'étaient pas enivrés par les plaisirs de la richesse et, toujours maîtres d'eux-mêmes, ils ne s'écartaient pas de leur devoir. Tempérants comme ils étaient, ils voyaient nettement que tous ces biens aussi s'accroissaient par l'affection mutuelle unie à la vertu, et que, si on s'y attache et les honore, ils périssent eux-mêmes et la vertu avec eux. Tant qu'ils raisonnèrent ainsi et gardèrent leur nature divine, ils virent croître tous les biens dont j'ai parlé. Mais quand la portion divine qui était en eux s'altéra par son fréquent mélange avec un élément mortel considérable et que le caractère humain prédomina, incapables dès lors de supporter la prospérité, ils se conduisirent indécemment, et à ceux qui savent voir, ils apparurent laids, parce qu'ils perdaient les plus beaux de leurs biens les plus précieux, tandis que ceux qui ne savent pas discerner ce qu'est la vraie vie heureuse les trouvaient justement alors parfaitement beaux et heureux, tout infectés qu'ils étaient d'injustes convoitises et de l'orgueil de dominer. Alors le dieu des dieux, Zeus, qui règne suivant les lois et qui peut discerner ces sortes de choses, s'apercevant du malheureux état d'une race qui avait été vertueuse, résolut de les châtier pour les rendre plus modérés et plus sages. A cet effet, il réunit tous les dieux dans leur demeure, la plus précieuse, celle qui, située au centre de tout l'univers, voit tout ce qui participe à la génération, et, les ayant rassemblés, il leur dit :... [Le manuscrit de Platon finit sur ces mots]

### **2.3 Trop fort Hercule**

#### **FLACCUS : LES ARGONAUTIQUES : LIVRE 3, Vers 459 à 480 (à l'embouchure du fleuve Esèpe en Mysie)**

Mopsus alors commande aux Argonautes de se rembarquer sans tourner leurs regards vers la terre, sans se rappeler que leurs mains n'y furent que les instruments du Destin. On se hâte ; on dépose ses armes, on replace les bancs ; les rames s'ébranlent à la fois ; de joyeux cris en accompagnent les mouvements cadencés. Comme on voit, aux sommets des monts Cérauniens, reparaître tout brillants de clarté les rocs et les forêts, quand Jupiter a dispersé les nuages et que l'éther a recouvert sa pureté ; ainsi renaît la confiance aux cœurs des Argonautes. Le pilote lutte contre l'ébranlement causé par les rames, et chancelle sur le gouvernail ; les défis partent d'un banc à l'autre. C'est d'abord Eurytus qui s'est dégagé de son manteau, puis Idas qui se joue des railleries de Talaüs. Tous ensuite se provoquent à l'envi, se penchent avec efforts, soulèvent le flot, et tout haletants le renvoient vers la poupe. Alors, Hercule dit gaiement : "Qui de vous en soulèverait autant ?" Il se dresse de toute sa hauteur sur sa rame et l'appuie contre sa poitrine ; la rame trompe son effort et se brise. Il tombe à la renverse sur Talaüs, sur Éribotès, sur Amphion qui, par son éloignement, se croyait à l'abri de la chute, et va frapper de la tête le banc d'Iphitus.

### **2.4 Tempête pendant la traversée vers l'Afrique**

**VIRGILE : ENÉIDE : LIVRE 1, Vers 81 et suiv.**

Aussitôt dit, de la pointe de sa lance qu'il a retournée, Éole frappe le flanc creux de la montagne : les vents, rangés en bataille, s'engouffrent par la porte qui s'offre et soufflent en tourbillons sur la terre. Ils se sont abattus sur la mer, tout entière soulevée de ses abîmes par l'Eurus et le Notus, unis à l'Africus fécond en bourrasques, tandis que d'énormes vagues déferlent vers les rivages.

Aussitôt s'élèvent les cris des hommes et le grincement des cordages.

Les nuages dérobent soudain le ciel et la lumière du jour aux yeux des Troyens ; une nuit noire se couche sur la mer.

Le tonnerre a retenti dans le ciel, d'incessants éclairs strient l'éther, et les hommes sentent partout la présence de la mort.

Aussitôt, le froid paralyse les membres d'Énée :

il gémit et, tendant les deux mains vers le ciel,

il dit à haute voix : « Ô trois et quatre fois heureux,

ceux qui, sous les yeux de leurs parents, eurent la chance de mourir au pied des hauts murs de Troie ! Ô toi, le plus vaillant des Danaens,

fils de Tydée, que n'ai-je pu hélas mourir dans la plaine d'Ilion

et perdre la vie de ta main, là où gît le farouche Hector,

frappé par le trait de l'Éacide, là où gît l'immense Sarpédon,

où le Simois engloutit et roule en si grand nombre dans ses flots

boucliers et casques de guerriers, et cadavres de héros ! »

Tandis qu'il lance ces plaintes, la tempête sifflant sous l'Aquilon

frappe sa voile de plein fouet, soulevant les flots jusqu'au ciel.

Les rames se brisent ; la proue dévie et offre aux vagues

le flanc du bateau ; survient de surcroît une abrupte montagne d'eau.

Les uns sont pendus en haut des vagues ; d'autres voient la mer ouverte,

découvrant la terre sous les flots ; la fureur des vagues agite les sables.

Le Notus saisit trois navires qu'il projette sur des récifs invisibles,

écueils au milieu des flots que les Italiens appellent 'Autels',

tels des dos monstrueux à la surface de la mer ; l'Eurus venu du large

en pousse trois sur des bancs de sable, les Syrtes, triste spectacle,

les enlissent dans ces bas-fonds, les murant dans une ceinture de sable.

Un bateau, celui qui transportait les Lyciens et le fidèle Oronte,

reçoit, sous les yeux d'Énée, une énorme masse d'eau qui d'en haut

s'abat sur sa poupe ; le pilote, jeté à terre, roule tête en avant,

mais le flot entraîne le bateau, le faisant tourner trois fois sur place,

et un tourbillon rapidement l'engloutit dans la mer.

On aperçoit quelques hommes nageant sur l'immense abîme,

des armes, des planches, et les trésors de Troie épars sur les ondes.

Déjà le solide bâtiment d'Ilionée, celui du courageux Achate

et ceux qui transportaient Abas et le vieil Alétès

sont victimes de la tempête ; par les jointures de leurs flancs disjoints,

tous les navires prennent l'eau ennemie, s'épuisent à force de lézardes.

Entre-temps Neptune remarque le tumulte de la mer démontée

et la tempête déchaînée ; de la profondeur des abîmes,

il voit refluer des eaux souvent tranquilles. Vivement ému,

du large, il prospecte les flots, la tête sereine émergeant de l'onde.

Il voit les bateaux d'Énée épars sur toute la surface de la mer,

les Troyens écrasés par les vagues et l'écroulement du ciel.

Les ruses et les colères de sa soeur Junon ne lui ont pas échappé.

Il convoque auprès de lui Eurus et Zéphyr, et leur dit :

« Tirez-vous de votre naissance une si grande assurance ?



Voilà que maintenant, sans mon ordre, vous avez l'audace,  
ô vents, de secouer ciel et terre, et de soulever de telles masses ?  
Je vais vous... ! Mais mieux vaut apaiser l'agitation des flots.  
Plus tard, vous me paierez votre faute par une peine peu ordinaire.  
Hâtez-vous de fuir, et dites bien ceci à votre roi :  
'ce n'est pas à lui qu'échurent par le sort l'empire de la mer  
et le cruel trident, mais à moi.' Lui possède les immenses rochers,  
où vous demeurez, Eurus. Qu'Éole se pavane dans cette cour  
et qu'il règne sur les vents, sur leur prison, bien close ».  
Il parle ainsi, et plus prestement encore, apaise les flots gonflés,  
rassemble les nuages, les chasse et ramène le soleil.  
Cymothoé et Triton s'efforcent en même temps de dégager  
les bateaux des arêtes des rochers. Lui-même de son trident  
les soulève, leur ouvre les vastes syrtes et apaise la mer,  
tandis que son char aux roues légères glisse à la surface des eaux.  
Ainsi, souvent, dans un grand peuple, quand surgit une révolte,  
les sentiments de la foule anonyme se déchaînent, et bientôt  
les torches et les pierres volent, la folie fournit les armes ;  
alors, si par hasard on remarque un héros pieux et méritant,  
tous se taisent et restent debout, oreilles dressées ;  
lui, par ses paroles, maîtrise les esprits et apaise les cœurs,  
ainsi tout le tumulte de la mer tomba, dès que leur père,  
portant ses regards sur les flots, s'avança sous le ciel dégagé,  
tourna ses chevaux, volant sur son char rapide, rênes lâchées.  
Les Énéades, épuisés, cherchant à atteindre dans leur course  
les rivages les plus proches, se tournent vers les côtes de Libye.  
Il existe un lieu au fond d'une baie : une île y forme un port,  
ses flancs sont un obstacle sur lesquels vient se briser  
toute la houle du large qui se scinde dans des anses paisibles.  
De part et d'autre, s'élèvent d'énormes rochers et deux pics  
qui menacent le ciel ; à leurs pieds, les eaux silencieuses  
s'étendent à l'abri ; par dessus, comme sur une scène, des arbres  
au feuillage tremblant, et l'ombre effrayante d'un bois obscur.  
À l'opposé, sous des rochers en surplomb se trouve une grotte,  
avec des eaux douces et des sièges creusés dans la pierre vive,  
une demeure des Nymphes. Ici, point de câbles pour retenir  
les navires fatigués, point d'ancre mordante pour les attacher.  
Énée, avec les sept vaisseaux qui restent de toute sa flotte,  
pénètre en ce lieu ; dans leur grand désir de toucher la terre,  
les Troyens débarquent, occupent la plage de sable tant désirée  
et étendent sur la grève leurs membres ruisselants d'eau salée.  
En premier lieu, Achate a fait jaillir d'un silex une étincelle,  
a mis le feu à des feuilles, l'a alimenté de bois sec,  
et aussitôt la flamme a jailli dans les brindilles. Ensuite, bien qu'épuisés,  
ils dégagent les réserves de blé et les fruits de Cérès  
altérés par les eaux, et se préparent à griller à la flamme  
et à broyer sous la pierre les grains qu'ils ont sauvés des flots.

### 2.5 Régate à Drépane (Sicile)

**VIRGILE : ENÉIDE : LIVRE 5, Vers 114 et suiv.**

Pour les premières épreuves, quatre navires de même catégorie choisis parmi toute la flotte s'avancent avec leurs lourdes rames. Mnesthée commande la rapide "Pristis" et ses ardents rameurs, Mnesthée, qui, Italien bientôt, donnera son nom à la famille de Memmius ; Gyas dirige l'énorme "Chimère", à la masse énorme aussi, vraie ville flottante, qu'actionne le triple banc de rameurs des jeunes Dardaniens, dont les rames se soulèvent en cadence ; Sergeste, de qui la famille Sergia tient son nom, se déplace sur le grand "Centaure", et la "Scylla" couleur bleu sombre transporte Cloanthe, d'où ta maison tire son origine, ô Romain Cluentius. Loin au large, face au rivage écumant, on voit un rocher que parfois les flots gonflés viennent recouvrir et battre, lorsque les bises hivernales dissimulent les constellations. Par temps calme, c'est le silence ; vraie terrasse, il émerge de l'onde immobile, séjour recherché pour les plongeurs amis du soleil. Là, d'une yeuse au vert feuillage, le sage Énée fait une borne, signal dressé pour que les marins sachent d'où revenir et où tourner en décrivant de longues courbes. Ensuite le sort désigne les emplacements. Debout sur les poupes, parés d'or et de pourpre, les capitaines resplendent au loin. Les jeunes marins, couverts de feuillage de peuplier, sont tout luisants de l'huile répandue sur leurs épaules nues. Installés sur les bancs, bras tendus sur les rames, attentifs, ils attendent le signal ; leurs cœurs exaltés s'épuisent, dans la peur qui les frappe et dans leur désir exacerbé de louanges. Dès que la trompette eut donné son éclatant signal, tous aussitôt bondissent de leurs lignes ; les cris des marins frappent l'éther ; les bras agités retournent les flots qui se couvrent d'écume. Des sillons égaux se creusent, et toute la plaine marine s'entrouvre, déchirée par les rames et les éperons à trois dents. Dans une course de biges, les chars ne se précipitent pas avec tant d'ardeur, quand, sortis des carcères, ils ont gagné la plaine et s'y ruent, et, quand les attelages sont lancés, les auriges ne sont pas ainsi penchés, tête en avant, pendus à leurs fouets, agitant leurs brides ondoyantes. Alors tout le bois résonne des applaudissements bruyants des spectateurs et des cris ardents des supporters ; l'anse du rivage répercute les voix ; les collines frappées par les clameurs en renvoient l'écho. Avant les autres, Gyas s'échappe et le premier glisse sur les vagues, au milieu d'une foule frémissante ; Cloanthe le suit, meilleur à la rame ; mais, à cause de son poids, le bateau prend du retard. Derrière eux, à distance égale, la "Pristis" et le "Centaure" cherchent chacun à se dépasser ; tantôt la "Pristis" est en tête ; tantôt l'énorme "Centaure" l'emporte, et la double ; tantôt tous deux ensemble avancent de front, et de leurs longues carènes sillonnent les ondes salées. Déjà ils étaient proches du rocher et touchaient la borne, quand Gyas, en tête et vainqueur à la mi-course, appelle à haute voix Ménétes, le pilote de son navire : "Où vas-tu tellement à droite ? Serre plutôt de ce côté ; longe le bord, et sur la gauche laisse les rames frôler les écueils ; que les autres prennent le large", dit-il ; mais Ménétes, redoutant d'invisibles rochers, fait virer sa proue vers la mer.

"Où vas-tu par là ?" Puis encore : "Gagne les rochers, Ménétes !" lui criait Gyas en le rappelant ; et voici qu'il se retourne et voit dans son dos, tout proche, Cloanthe qui le presse. Ce dernier se faufile entre le bateau de Gyas et les écueils sonores, par la gauche, à l'intérieur ; brusquement il passe le premier et gagne les eaux sûres, laissant la borne derrière lui. Une souffrance sans bornes brûle jusqu'aux os le jeune homme ; des larmes lui inondent les joues ; oublieux de sa dignité et du salut de ses compagnons, il pousse le trop lent Ménétes du haut de la poupe, et le précipite tête en avant dans la mer. Lui, le capitaine, prend la place du pilote ; il est le maître, exhorte les hommes et dirige la barre vers le rivage. Et, lorsque, accablé, il est enfin sorti de l'eau, - il est âgé déjà, et ruisselant dans ses vêtements mouillés, Ménétes gagne le sommet de l'écueil et s'assied au sec sur le rocher. Les Teucères ont ri, lorsqu'ils l'ont vu glisser et nager, et ils rient à le voir recracher de sa poitrine des flots d'eau salée. Alors, les deux derniers, Sergeste et Mnesthée, voient avec joie s'allumer l'espoir de l'emporter sur Gyas, mis en retard. Sergeste prend la tête et s'approche du rocher, mais pourtant il n'a pas une longueur entière d'avance ; il n'est premier qu'en partie, l'éperon de sa rivale "Pristis" le serrant à l'arrière. Alors, s'avançant du milieu du bateau parmi ses compagnons, Mnesthée les encourage : "Allons, allons pressez sur les rames, compagnons d'Hector, vous que, lors du jour suprême de Troie, j'ai choisis pour me suivre ; c'est le moment de faire éclater ces forces, ce courage, qui vous ont servi dans les Syrtes gétules, et sur la mer Ionienne et parmi les flots tumultueux du cap Malée. Désormais Mnesthée renonce au premier prix ; je ne lutte pas pour vaincre. (quoique...! Ô Neptune, que l'emporte celui à qui tu as réservé la palme !) ; ce serait honteux d'être dernier : remportez au moins cette victoire, mes amis, empêchez ce déshonneur". Les hommes dans un effort ultime se penchent sur les rames : la poupe d'airain tremble et le sol se dérobe sous leurs amples battements ; une respiration haletante secoue les membres et dessèche les bouches ; sur les corps, partout, ruisselle la sueur. Un hasard leur apporta précisément l'honneur qu'ils souhaitaient. Car, tandis que, dans sa fougue, il presse sa proue vers le rocher, se faufile et s'avançant dans le passage dangereux, l'infortuné Sergeste va s'échouer sur les rocs en saillie. Le récif est ébranlé ; les rames, heurtant les arêtes du rocher, ont craqué, tandis que la proue défoncée reste suspendue. Les matelots se dressent, et poussant des cris, tentent de se dégager ; ils saisissent des piques de fer et des épieux garnis de pointes, et recueillent du gouffre leurs rames brisées. Quant à l'heureux Mnesthée, rendu plus ardent encore par le succès, avec sa troupe de rapides rameurs, et les vents qu'il a invoqués, il gagne des zones calmes et file sur la mer qui s'ouvre à lui. On dirait une colombe subitement chassée de la caverne, où, au creux d'une pierre, elle a fait sa demeure et son doux nid, et qui prend son envol vers les champs ; effrayée, dans son abri, elle bat vigoureusement des ailes, mais bientôt, glissant dans l'air limpide, elle rase la surface de l'eau, sans plus mouvoir ses ailes rapides. Comme elle, la "Pristis" de Mnesthée, s'échappe, fend les ultimes flots restant à franchir, entraînée dans son vol par son élan même. D'abord elle laisse derrière elle Sergeste, qui se débat

sur le haut récif et dans les bas-fonds, appelant vainement à l'aide, s'essayant à faire la course avec des débris de rames. Puis elle rejoint Gyas et la très massive "Chimère", qui, privée de son pilote, cède devant elle. Désormais, à la fin du parcours, Cloanthe reste seul en tête ; Mnesthée veut le rejoindre, et de toutes ses forces, le serre de près. Alors les cris redoublent, et tous encouragent le poursuivant de leurs vœux, tandis que dans l'éther retentissent les cris. Les uns s'indignent à l'idée de perdre la palme qui leur revient, la gloire déjà conquise, et pour l'honneur, ils risqueraient leur vie. Les autres savourent leur succès : ils peuvent, puisque ils croient pouvoir. Et leurs proues étant alignées, la "Pristis" l'aurait peut-être emporté, si Cloanthe, les deux mains tendues vers le large, ne s'était répandu en prières et n'avait invoqué les dieux en faisant des vœux : "Dieux qui détenez l'empire de la mer, maîtres de ces flots que je parcours, je serai heureux de consacrer sur ce rivage un taureau éclatant, en votre honneur, pour m'acquitter de ce vœu devant vos autels ; je jeterai ses entrailles dans l'onde salée, et ferai des libations de vin." Il parla, et dans les profondeurs des flots, tous l'entendirent : le chœur des Néréides et de Phorcus, et la vierge Panopée ; le vénérable Portunus en personne le poussa de sa main puissante. Plus rapide que le Notus et qu'une flèche ailée, le navire vola vers le rivage et disparut au fond du port. Alors, le fils d'Anchise convoque tous les concurrents, selon la coutume ; par la voix puissante du héraut il proclame Cloanthe vainqueur, et lui couronne les tempes de vert laurier ; il accorde aussi à chacun de choisir trois jeunes taureaux par navire, et d'emporter du vin et un grand talent d'argent. Aux capitaines il accorde encore des honneurs particuliers : au vainqueur, une chlamyde d'or, avec son double méandre de pourpre mélibéenne, qui court tout autour en une large bordure. Tissée dans la toile, une image représente le jeune prince courant dans l'Ida feuillu, harassant de son javelot des cerfs rapides ; il est ardent, semble essoufflé. Un aigle rapide, le porte-foudre de Jupiter, l'enlève de l'Ida, l'emportant au ciel dans ses serres crochues ; ses vieux gardiens en vain tendent les mains vers les astres, et les aboiements des chiens s'élèvent rageusement dans les airs. Celui qui, par sa valeur, a conquis la seconde place, reçoit une cotte de mailles d'or à triple épaisseur, fixée par des crochets polis. Énée, vainqueur, l'avait arrachée à Démoléos, près du rapide Simoïs, au pied de la fière Ilion ; il la donne pour qu'elle serve au héros de marque d'honneur et de protection sous les armes. Ses serviteurs Phégée et Sagaris, avaient du mal à porter à deux sur leurs épaules cette cuirasse aux multiples mailles, dont pourtant était revêtu jadis Démoléos, quand il pourchassait les Troyens débandés. Le troisième prix consiste en deux bassins de bronze, des vases d'argent magnifiques, ornés de figures en relief. Et déjà tous les vainqueurs primés, fiers de leurs richesses, s'avançaient, les tempes ceintes de bandeaux de pourpre, quand, parvenu à force d'habileté à s'arracher au cruel rocher, affaibli par la perte de ses rames et d'un rang de rameurs, Sergeste tout penaud s'avança poussant son bateau sous les quolibets. Il était comme un serpent, surpris parfois sur le bord d'une route ; une roue de bronze lui est passée en travers, ou un voyageur l'a laissé à demi-mort, lourdement frappé ou lacéré par une pierre.

Cherchant à fuir, tordant en vain son corps en longs replis,  
il reste redoutable, avec ses yeux ardents et son cou qui siffle  
et qu'il soulève bien haut ; la partie atteinte par la blessure le retient  
tandis qu'il lutte en se contorsionnant, et se replie sur lui.  
Ainsi se mouvait lentement le navire, avec des rameurs affaiblis ;  
pourtant il hisse les voiles et, vent en poupe, pénètre dans le port.  
Énée gratifie Sergeste de la récompense promise, heureux de voir  
le bateau sauvé et ses compagnons ramenés sains et saufs.  
On lui donne une esclave, habile aux travaux de Minerve,

### 2.6 *Le naufrage de Célyx*

**OVIDE : LES METAMORPHOSES : LIVRE 11, Vers 421 et suiv.**

"Cher époux, quel est donc le crime de ton Alcyone !  
Qui a pu changer ainsi ton cœur !  
Que sont devenus et cette tendre inquiétude,  
et ces soins empressés, et ton premier amour !  
Tu peux déjà t'éloigner de moi, tranquille et sans regrets.  
Déjà un voyage lointain occupe ta pensée.  
Déjà tu m'aimes mieux absente.  
Ah ! Du moins, si tu n'allais traverser les mers fertiles en naufrages,  
je m'affligerais sans doute, mais je ne craindrais pas ;  
et mes ennuis alors seraient sans pénibles alarmes.  
Mais la mer, la triste image de la mer m'épouvante.  
Hier encore, sur ses bords, j'ai vu les débris d'un naufrage.  
Souvent j'y ai lu de vains noms inscrits sur des tombeaux.  
Qu'une fausse confiance ne t'abuse point parce qu'Éole est ton beau-père.  
Il tient les vents renfermés dans des prisons profondes.  
Il peut, quand il le veut, calmer les flots soulevés.  
Mais lorsqu'une fois déchaînés, les vents règnent sur l'onde, ils osent tout.  
Ils agitent et la terre entière et le vaste sein des mers.  
Au ciel même ils déclarent la guerre,  
et leur choc impétueux fait jaillir de la nue embrasée la foudre et les éclairs.  
Plus je les connais (et je les connais bien ;  
enfant, je les ai vus souvent dans le palais de mon père),  
plus je les crois redoutables.  
Que si mes prières ne peuvent t'émouvoir, cher époux ;  
si rien ne peut te détourner de ce funeste voyage,  
permets du moins que je te suive.  
Errant tous deux sur les flots,  
les dangers que je craindrai pour toi me seront moins pénibles ;  
je les partagerai, nous les supporterons également,  
voguant ensemble sur le vaste abîme des mers."  
Célyx est attendri par ce discours et par les pleurs de son épouse.  
Il l'aime comme il est aimé d'elle.  
Mais son dessein est pris. Il ne veut ni retarder son voyage,  
ni souffrir qu'Alcyone en coure les dangers.  
Que ne lui dit-il pas pour rassurer son cœur timide,  
et calmer ses alarmes ! Mais ses efforts sont vains.  
Il apporte enfin quelque calme à sa douleur,  
il la fléchit en ajoutant ces mots :  
"Le temps que je passe loin d'Alcyone est toujours long pour moi.  
Je te jure par l'astre du matin qui m'a donné le jour,  
que si les destins le permettent,  
je serai de retour avant que la lune ait deux fois arrondi son croissant."  
Il la console ainsi par ses promesses ; elle espère.  
On équipe un vaisseau dans le port.  
En le voyant son cœur est agité de sombres présages.  
Ses yeux se remplissent de larmes.  
Elle embrasse Célyx.  
Enfin, éplorée, éperdue, d'une voix mourante,  
elle lui dit un dernier adieu, et tombe évanouie.  
Cependant les matelots empressés craignent de vains retards,  
et la rame, à coups égaux, redoublés, frappe et sillonne les flots.  
Alcyone rouvre ses yeux baignés de larmes.

Elle voit Célyx, qui, debout sur la poupe, lui parle du geste ;  
elle le voit, et lui répond.  
Cependant le vaisseau s'éloigne.  
Déjà aux regards des deux époux les objets se confondent.  
Alcyone cherche à suivre de l'œil, sur la plaine azurée, la voile au haut du mât flottant,  
et qui s'enfuit et disparaît.  
Elle rentre au palais ;  
elle mouille de ses pleurs sa couche solitaire.  
Le lieu, les objets qui l'environnent renouvellent sa douleur.  
Tout l'avertit, tout lui rappelle que Célyx est absent d'auprès d'elle.  
Déjà le vaisseau est en pleine mer.  
Les vents enflent la voile.  
Le matelot suspend la rame oisive.  
Il élève les antennes, déploie toutes les voiles, et se confie à la faveur des vents.  
Le vaisseau voguait à une égale distance de Trachine et de Claros.  
Pendant la nuit, la mer s'enfle et blanchit.  
L'Auster impétueux souffle avec plus de violence ;  
"Baissez les antennes, s'écrie le pilote ! Pliez les voiles" !  
Il commande, mais la fureur des vents empêche d'obéir,  
et le bruit des vagues écumantes ne permet point qu'on entende sa voix.  
Plusieurs cependant, de leur propre mouvement,  
se hâtent de retirer les rames,  
d'autres de munir les flancs du navire,  
d'autres de détendre les voiles.  
Celui-ci pompe l'eau qui pénètre, et rejette les flots dans les flots ;  
celui-là enlève les antennes, tristes jouets des vents.  
La tempête augmente.  
De toutes parts les vents se combattent avec furie.  
Ils soulèvent et bouleversent l'onde.  
Le pilote frémit : il avoue qu'il ne sait plus ce qu'il faut ordonner et ce qu'il faut défendre ;  
tant le mal est grand et surmonte son art.  
L'air retentit des cris des matelots,  
du bruit sifflant des cordages,  
du choc des flots contre les flots,  
des éclats de la foudre qu'allument les vents.  
Tantôt la mer s'élève, semble toucher aux cieux, et mêler son onde à l'onde des nuages ;  
tantôt les flots précipités au fond de leurs abîmes en arrachent le sable brillant,  
en prennent la couleur, et bientôt paraissent plus noirs que les ondes du Styx.  
Quelquefois la mer s'aplanit,  
et soudain elle mugit blanchissante d'écume.  
Le vaisseau de Trachine suit tous les mouvements de l'onde.  
Tantôt emporté comme sur le sommet d'une montagne,  
il voit au-dessous de lui les profonds abîmes et les gouffres des Enfers ;  
tantôt précipité dans les profonds abîmes, des gouffres des Enfers  
il semble porter ses regards vers les cieux.  
Souvent, par les vagues frappés, ses flancs d'un bruit affreux retentissent,  
pareils aux remparts qu'ébranle la baliste ou le fer du bélier.  
Tel qu'on voit un lion multipliant sa force par la vitesse de sa course,  
se précipiter sur les traits des chasseurs,  
tels les flots excités, soulevés par la fureur des vents,  
attaquent les flancs du navire, et s'élèvent au-dessus des mâts.  
Déjà toutes les pièces s'ébranlent, les coins se relâchent,  
le bitume tombe et aux vagues funestes ouvre plus d'un passage.  
La pluie en torrents s'échappe de la nue.  
Le ciel tout entier semble descendre dans la mer.

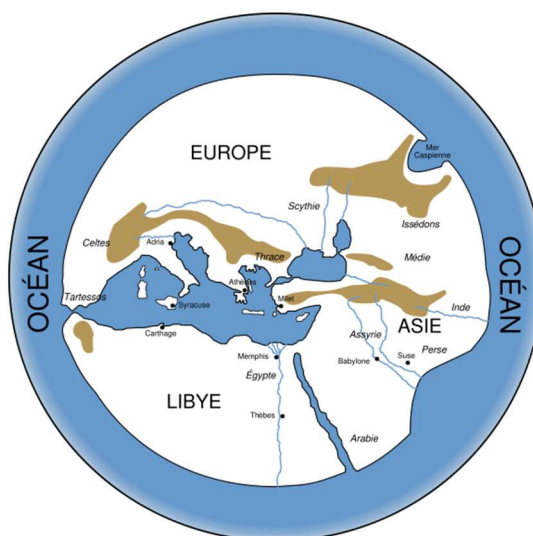
La mer tout entière semble monter vers les cieux.  
Leurs eaux se mêlent et se confondent.  
La voile mouillée par les vagues, s'appesantit.  
Tous les astres ont disparu.  
Sur les flots règne une nuit affreuse,  
épaissie de ses ténèbres et de celles de la tempête :  
la foudre les divise et les traverse de ses feux étincelants,  
et par ces feux l'onde semble embrasée.  
Cependant les flots pressent le navire et vont pénétrer dans ses flancs.  
Comme dans l'assaut d'une ville,  
un soldat plus intrépide que ses compagnons,  
après s'être élancé à plusieurs reprises vers des murs vaillamment défendus,  
animé par la gloire, seul entre mille, arrive au faite des remparts,  
et en fait la conquête : tel entre les flots qui battent le navire,  
le dixième flot, plus vaste et plus terrible, s'élance, roule, et tombe dans ses flancs,  
comme dans une forteresse prise d'assaut.  
D'autres flots tentent de le suivre, d'autres flots entrent après lui.  
Les navigateurs frémissent :  
le tumulte est pareil au tumulte d'une ville assiégée en dehors, attaquée en dedans.  
L'art est impuissant le courage succombe,  
et chaque vague qui s'avance, s'élève, et tombe, offre la mort aux pâles matelots.  
L'un s'abandonne aux larmes ; l'autre est immobile et glacé d'effroi.  
Celui-ci nomme heureux ceux que la sépulture attend après le trépas.  
Celui-là, invoquant les dieux, lève ses bras tremblants vers les cieux qu'il ne voit pas,  
et dont vainement il implore l'appui.  
Tous songent en pleurant à des parents qu'ils chérissent ;  
ils regrettent des enfants tendres gages de leur hymen, leur maison,  
et tout ce qu'ils ont abandonné.  
Céyx pleure Alcyone.  
Le nom d'Alcyone est le seul qui sorte de sa bouche.  
Il ne regrette qu'elle, et se croit pourtant heureux d'en être séparé.  
Il voudrait tourner les yeux vers sa douce patrie,  
à sa maison adresser un dernier regard.  
Mais dans cette horrible agitation d'une mer en furie,  
il ne sait où trouver et sa patrie et sa maison !  
La tempête qui redouble les ténèbres,  
tout le ciel voilé par des nuages sombres, d'une double nuit lui présentent l'image.  
Le choc d'un horrible tourbillon brise le mât, brise le gouvernail.  
Fière de ces dépouillés, une vague puissante s'enfle et s'élève,  
semble regarder, en vainqueur, les flots qui grondent autour d'elle,  
et sur le vaisseau se précipite et tombe avec le même poids,  
le même fracas que le Pinde ou l'Athos,  
si, arrachés de leurs vieux fondements, ils s'écroulaient dans le gouffre des mers.  
Le navire est englouti.  
Les nochers, pour la plupart entraînés dans l'abîme, ne reparaissent plus à sa surface,  
et dans les flots terminent leurs destins.  
Les autres s'attachent aux débris du navire dispersés sur les eaux.  
De cette main dont il porta le sceptre, Céyx saisit une rame flottante.  
En vain il appelle à son secours Éole dont il est le gendre,  
et l'Astre du matin qui lui donna le jour.  
Mais plus souvent encore il invoque, il appelle Alcyone,  
Alcyone sans cesse occupant sa pensée, et comme présente à ses tristes regards.  
Il souhaite du moins que ses restes glacés portés par les flots sur le rivage de Trachine,  
y soient recueillis par une épouse et si tendre et si chère.  
Triste jouet des vagues, tant que sa tête s'élève au-dessus d'elles,



il prononce le nom d'Alcyone ; il le murmure dans les flots.  
Mais en noir tourbillon l'onde s'élève sur sa tête,  
se courbe en arc, se crève, et l'engloutit.  
Son père est dans le deuil ; on ne peut le reconnaître en cette nuit funeste ;  
et ne pouvant abandonner les cieux, il cache son front obscurci dans de sombres nuages.  
Cependant Alcyone ignore son malheur ;  
elle compte et les nuits et les jours.  
Elle hâte le travail des vêtements qu'elle prépare pour son époux,  
et de ceux dont elle veut se parer à son retour.  
D'un espoir inutile abusée, elle offre aux dieux des sacrifices ;  
tous les jours l'encens fume sur leurs autels.  
Elle fréquente surtout le temple de Junon ;  
elle invoque cette déesse pour un époux qui n'est plus.  
Elle demande qu'il vive, qu'il revienne promptement, qu'il lui soit fidèle.  
Hélas ! le dernier de ses vœux peut seul être exaucé.

### 2.7 Le contournement de l'Afrique (vers 600 av. J-C.)<sup>3</sup>

HERODOTE : HISTOIRE : LIVRE 4, Chap. 42



Carte du monde tel qu'il apparaissait lors du contournement de l'Afrique (ou peu après) selon les textes d'Hécatée vers 500 av. J-C.

« J'admire d'autant plus ceux qui ont décrit la Libye, l'Asie et l'Europe, et qui en ont déterminé les bornes, qu'il y a beaucoup de différence entre ces trois parties de la terre : car l'Europe surpasse en longueur les deux autres ; mais il ne me paraît pas qu'elle puisse leur être comparée par rapport à la largeur. La Libye montre elle-même qu'elle est environnée de la mer, excepté du côté où elle confine à l'Asie. Nécos, roi d'Égypte, est le premier que nous sachions qui l'ait prouvé. Lorsqu'il eut fait cesser de creuser le canal qui devait conduire les eaux du Nil au golfe Arabique, il fit partir des Phéniciens sur des vaisseaux, avec ordre d'entrer, à leur retour, par les colonnes d'Hercule, dans la mer Septentrionale, et de revenir de cette manière en Égypte. Les Phéniciens, s'étant donc embarqués sur la mer Érythrée, naviguèrent dans la mer Australe. Quand l'automne était venu, ils abordaient à l'endroit de la Libye où ils se trouvaient, et semaient du blé. Ils attendaient ensuite le temps de la moisson, et, après la récolte, ils se remettaient en mer. Ayant ainsi voyagé pendant deux ans, la troisième année ils doublèrent les colonnes d'Hercule, et revinrent en Égypte. Ils racontèrent, à leur arrivée, que, en faisant voile autour de la Libye, ils avaient eu le soleil à leur droite. Ce fait ne me paraît nullement croyable ; mais peut-être le paraîtra-t-il à quelque autre. C'est ainsi que la Libye a été connue pour la première fois. »

---

<sup>3</sup> L'histoire se déroule vers 600 av. J-C pendant le règne du pharaon Nékaou II (610 – 595 av. J-C) et est racontée par Hérodote vers 450 av. J-C.

*Ces phéniciens descendent donc vers le Sud dès la sortie de la Mer Rouge par le Golfe d'Aden et longent l'Afrique de l'Est. Jusqu'à ce qu'ils atteignent l'Afrique du Sud, le soleil se lève donc à leur gauche et se couche à leur droite. A midi, le soleil est au début devant eux (en fait, il est quasiment au-dessus de leur tête)<sup>4</sup>, mais en poursuivant leur chemin vers le Sud, le soleil passe dans leur dos à midi. Surprise !*

*Puis ils contournent l'Afrique du Sud et ils sont conscients de faire le tour d'une grande île qu'ils nomment « Libye » (l'Afrique). A hauteur du Cap, ils voient que le soleil se lève dans leur dos et qu'il se couche devant eux. Ils savent bien qu'ils vont dorénavant vers l'Ouest et que le chemin du retour a commencé. Mais à midi, le soleil est à leur droite !! Hérodote n'en croit pas un mot, mais il le rapporte humblement.*

*Seule explication possible : le soleil tourne autour de la terre (plate dans leur esprit jusqu'à l'arrivée de Pythagore, vers 550-600 av. J-C.) sur une trajectoire qui coupe tous les jours l'Afrique en deux et non sur une trajectoire située plus loin vers le Sud.*

*Ils continuent leur chemin en longeant les côtes de l'Afrique et ont dû être bien inquiet de se voir repartir vers l'Ouest à hauteur du Nigéria jusqu'à la Côte d'Ivoire ... Mais là, le soleil est au-dessus de leur tête à midi, comme de l'autre côté de l'Afrique et ce dut être un signe de symétrie rassurant.*

*Si le voyage a duré 2,5 années et qu'ils ont navigué pendant disons 500 jours en tout, cela leur fait autour de 25 à 30 milles nautiques par jour (1 mille nautique = 1852 m), ce qui paraît raisonnable pour un navire à voile de l'époque. Ils ont dû profiter de la mousson dans l'Océan Indien pour avoir « le vent en poupe » (ainsi que les courants marins) jusqu'à l'Afrique du Sud. Puis ils ont dû profiter des Alizés pour remonter jusqu'au niveau du Nigéria. A partir de là, le voyage a dû être plus dur avec beaucoup de vents et de courants contraires, surtout pour remonter vers le Nord le long de l'Afrique occidentale jusqu'à Tanger. Là, ils ont retrouvé leur civilisation puisque les phéniciens venaient depuis déjà longtemps en Atlantique au Sud de Tanger.*

See also: <http://www.livius.org/he-hg/herodotus/hist01.htm>

---

<sup>4</sup> Sur le Tropique du Cancer (vers Bérénice en Mer Rouge) « l'ombre disparaît à midi le jour du solstice d'été » comme l'explique Pline l'Ancien (Histoire Naturelle, 6, 34) c'est-à-dire que le soleil est à la verticale à midi ce jour-là. Plus au Sud, le soleil de midi est assez proche de la verticale tous les jours. En poursuivant au Sud du Tropique du Capricorne, tout s'inverse et le soleil fait une trajectoire Est-Nord-Ouest.

*Une autre histoire d'Hérodote se déroule en 486 av. J-C. et se termine mal car l'explorateur Sataspes tente de faire le tour de l'Afrique dans l'autre sens, d'Ouest en Est, c'est-à-dire facile au début, mais à contre-courant à partir du Cameroun. Il rencontre tout de même des pygmées avant de faire demi-tour ... et de finir sur la croix.*

« Les Carthaginois racontent que, depuis ce temps, Sataspes, fils de Téaspis, de la race des Achéménides, avait reçu l'ordre de faire le tour de la Libye, mais qu'il ne l'acheva pas. Rebuté par la longueur de la navigation et effrayé des déserts qu'il rencontra sur sa route, il revint sur ses pas sans avoir terminé les travaux que sa mère lui avait imposés. Sataspes avait fait violence à une jeune personne, fille de Zopyre, fils de Mégabyze. Étant sur le point d'être mis en croix pour ce crime par les ordres de Xerxès, sa mère, qui était sœur de Darius, demanda sa grâce, promettant de le punir plus rigoureusement que le roi ne le voulait, et qu'elle le forcerait à faire le tour de la Libye jusqu'à ce qu'il parvînt au golfe Arabique. Xerxès lui ayant accordé sa grâce à cette condition, Sataspes vint en Égypte, y prit un vaisseau et des matelots du pays, et, s'étant embarqué, il fit voile par les colonnes d'Hercule. Lorsqu'il les eut passées, il doubla le promontoire Soloéis [Cap Blanc près de Jorf Lasfar, ou Cap Cantin près de Beddouza], et fit route vers le sud. Mais, après avoir mis plusieurs mois à traverser une vaste étendue de mer, voyant qu'il lui en restait encore une plus grande à parcourir, il retourna sur ses pas, et regagna l'Égypte. De là il se rendit à la cour de Xerxès. Il y raconta que, sur les côtes de la mer les plus éloignées qu'il eut parcourues, il avait vu de petits hommes, vêtus d'habits de palmier, qui avaient abandonné leurs villes pour s'enfuir dans les montagnes aussitôt qu'ils l'avaient vu aborder avec son vaisseau ; qu'étant entré dans leurs villes, il ne leur avait fait aucun tort, et s'était contenté d'en enlever du bétail. Il ajouta qu'il n'avait point achevé le tour de la Libye, parce que son vaisseau avait été arrêté et n'avait pu avancer. Xerxès, persuadé qu'il ne lui disait pas la vérité, fit exécuter la première sentence ; et il fut mis en croix, parce qu'il n'avait pas achevé les travaux qu'on lui avait imposés. »

### 2.8 Passage de Xerxès sur l'Hellespont (480 av. J-C.)

HERODOTE : HISTOIRE : LIVRE 7, Chap. 33 à 37

Pendant qu'il se disposait à partir pour Abydos, on travaillait à construire le pont sur l'Hellespont, afin de passer d'Asie en Europe. Dans la Chersonèse de l'Hellespont, entre les villes de Sestos [crique au Nord d'Eceabat] et de Madytos [au Sud d'Eceabat], est une côte fort rude, qui s'avance dans la mer [Cap de Kilitbahir] vis-à-vis d'Abydos [Canakkale]. Ce fut en ce lieu que Xanthippe, fils d'Ariphron, général des Athéniens, prit, peu de temps après, Artayctès, Perse de nation et gouverneur de Sestos. On le mit en croix, parce qu'il avait mené des femmes dans le temple de Protésitas à Éléonte, et qu'il en avait joui dans le lieu saint, action détestable et condamnée par toutes les lois.

Ceux que le roi avait chargés de ces ponts les commencèrent du côté d'Abydos, et les continuèrent jusqu'à cette côte, les Phéniciens en attachant des vaisseaux avec des cordages de lin, et les Égyptiens en se servant pour le même effet de cordages d'écorce de byblos. Or, depuis Abydos jusqu'à la côte opposée, il y a un trajet de sept stades [1300 m]. Ces ponts achevés, il s'éleva une affreuse tempête qui rompit les cordages et brisa les vaisseaux.



À cette nouvelle, Xerxès, indigné, fit donner, dans sa colère, trois cents coups de fouet à l'Hellespont, et y fit jeter une paire de ceps. J'ai ouï dire qu'il avait aussi envoyé avec les exécuteurs de cet ordre des gens pour en marquer les eaux d'un fer ardent. Mais il est certain qu'il commanda qu'en les frappant à coups de fouet, on leur tint ce discours barbare et insensé : « Eau amère et salée, ton maître te punit ainsi parce que lu l'as offensé sans qu'il t'en ait donné sujet. Le roi Xerxès te passera de force ou de gré. C'est avec raison que personne ne t'offre des sacrifices, puisque tu es un fleuve trompeur et salé. » Il fit ainsi châtier la mer, et l'on coupa par son ordre la tête à ceux qui avaient présidé à la construction des ponts.

Ceux qu'il avait chargés de cet ordre barbare l'ayant exécuté, il employa d'autres entrepreneurs à ce même ouvrage. Voici comment ils s'y prirent. Ils attachèrent ensemble trois cent soixante vaisseaux de cinquante rames et des trirèmes, et de l'autre côté trois cent quatorze. Les premiers présentaient le flanc au Pont-Euxin, et les autres, du côté de l'Hellespont, répondaient au courant de l'eau, afin de tenir les cordages encore plus tendus. Les vaisseaux ainsi disposés, ils jetèrent de grosses ancrs, partie du côté du Pont-Euxin pour résister aux vents qui soufflent de cette mer, partie du côté de l'occident et de la mer Égée, à cause des vents qui viennent du sud et du sud-est. Ils laissèrent aussi en trois endroits différents un passage libre entre les vaisseaux à cinquante rames pour les petits bâtiments qui voudraient entrer dans le Pont-Euxin ou en sortir. Ce travail fini, on tendit les câbles avec des machines de bois qui étaient à terre. On ne se servit pas de cordages simples, comme on avait fait la première fois, mais on les entortilla, ceux de lin blanc deux à deux, et ceux d'écorce de byblos quatre à quatre. Ces câbles étaient également beaux et d'une égale épaisseur, mais ceux de lin étaient à proportion plus forts, et chaque coudée pesait un talent [27 kg]. Le pont achevé, on scia de grosses pièces de bois suivant la largeur du pont, et on les plaça l'une à côté de l'autre sur les câbles qui étaient bien tendus. On les joignit ensuite ensemble, et lorsque cela fut fait, on posa dessus des planches bien jointes les unes avec les autres, et puis on les couvrit de terre qu'on aplanit. Tout étant fini, on

pratiqua de chaque côté une barrière, de crainte que les chevaux et autres bêtes de charge ne fussent effrayés en voyant la mer.

Les ponts achevés, ainsi que les digues qu'on avait faites aux embouchures du canal du mont Athos, afin d'empêcher le flux d'en combler l'entrée, le canal même étant tout à fait fini, on en porta la nouvelle à Sardes, et Xerxès se mit en marche. Il partit au commencement du printemps de cette ville, où il avait passé l'hiver, et prit la route d'Abydos avec son armée qui était en bon ordre. Tandis qu'il était en route, le soleil, quittant la place qu'il occupait dans le ciel, disparut, quoiqu'il n'y eût point alors de nuages et que l'air fût très serein, et la nuit prit la place du jour. Xerxès, inquiet de ce prodige, consulta les mages sur ce qu'il pouvait signifier. Les mages lui répondirent que le dieu présageait aux Grecs la ruine de leurs villes, parce que le soleil annonçait l'avenir à cette nation, et la lune à la leur. Xerxès, charmé de cette réponse, se remit en marche.

### **2.9 Bataille de Salamine (480 av. J-C.)**

**DIODORE DE SICILE : HISTOIRE UNIVERSELLE : Livre 11, Chap. 2 à 4**

Xerxès s'étant à ce prix rendu maître du pas des Thermopyles, il avait remporté, selon l'ancien proverbe, une victoire à la Cadméeenne et avait perdu beaucoup plus de monde que les vaincus. Content néanmoins de sa fortune sur terre, il voulut l'éprouver sur mer. Il fit appeler Mégabatès, commandant général de sa flotte, et lui ordonna d'attaquer avec tous ses vaisseaux la flotte des Grecs. Mégabatès, en conséquence des ordres du roi, leva l'ancre du port de Pyné en Macédoine, et suivant la côte de Magnésie, il arriva au promontoire, appelé Sépias. À peine y était-il, qu'une tempête furieuse lui fit perdre 300 galères à trois rangs de rames et un nombre prodigieux de vaisseaux de charge ou de transport. L'orage ayant cessé, Mégabatès vint mouiller à Aphétès de Magnésie. Il détacha de là 300 galères, avec ordre de border l'Eubée et d'y enfermer les ennemis sur leur droite. La flotte grecque était alors à la rade devant Artémision d'Eubée. Elle était composée de 280 galères en tout, dont 140 appartenaient aux Athéniens, et le reste à différentes villes de la Grèce. Eurybiade de Sparte avait le titre de commandant, mais Thémistocle l'Athénien conduisait tout par le crédit et l'autorité que son intelligence lui donnait, non seulement auprès des Grecs, mais auprès d'Eurybiade même, qui prenait et suivait ses conseils avec autant de déférence que tous les autres. Ils tinrent un conseil de guerre, dans lequel tous les opinants furent d'avis de se tenir en repos et d'attendre les Perses.

Thémistocle seul jugea qu'il fallait aller au devant d'eux, disant qu'il y avait toujours de l'avantage à attaquer les ennemis quand on était en bon ordre comme les Grecs, d'autant plus qu'ils allaient tomber sur une flotte à peine rassemblée des différents ports où elle avait échoué. Les Grecs se prêtèrent à cette raison et mirent tous à la voile. Les vaisseaux de Thémistocle s'étant mêlés au commencement du combat parmi ceux des ennemis qui n'arrivaient que les uns après les autres, en coulèrent plusieurs à fond et en poursuivirent d'autres jusqu'à la côte. Mais les Perses ayant eu le temps de se reconnaître et de se joindre, l'avantage se partagea, et la victoire n'étant pleine de côté ni d'autre, ils furent séparés par la nuit, et une grande tempête qui suivit le combat, fit périr la plupart des vaisseaux qui se trouvèrent en mer. On eût dit que les dieux prenaient le parti des Grecs et qu'ils voulaient diminuer le nombre de leurs ennemis, jusqu'à ce que les Grecs devinssent égaux à eux et pussent leur opposer des forces proportionnées aux leurs. Aussi le courage des Grecs croissait il de jour en jour, pendant que celui des Barbares semblait diminuer. Ceux-ci ramassèrent pourtant encore les débris de leur naufrage et tentèrent tous ensemble une seconde attaque. La flotte grecque augmentée de cinquante galères athéniennes les reçut de bonne grâce. Le combat naval se donna dans la même vue et à peu près dans les mêmes circonstances que celui des Thermopyles, car les Perses voulaient forcer les Grecs en cet endroit là, pour passer le détroit de l'Euripe, défendu par les habitants de l'Eubée. Plusieurs vaisseaux furent coulés à fond de part et d'autre, et la nuit étant survenue, les uns et les autres furent obligés de se retirer dans leurs ports. On dit qu'en ce combat, les Athéniens se distinguèrent du côté des Grecs, comme les Sidoniens du côté des Barbares. Cependant, les Grecs apprenant ce qui venait de se passer auprès des Thermopyles et ayant ouï dire que les Perses se disposaient à venir droit à Athènes, ils en eurent peur. C'est pourquoi ils ramenèrent leur flotte à Salamine et se tinrent là sur leurs gardes, mais le reste des citoyens d'Athènes, voyant leur ville et toute l'Attique sans défense, embarquèrent leurs enfants, leurs femmes et tout ce qu'ils purent emporter de leurs richesses, et vinrent aussi à Salamine. Le commandant de l'armée navale des Perses, charmé du départ de la flotte grecque, débarqua toute la sienne en Eubée, emporta de vive force la ville d'Hestiée et ravagea tout le pays.

En même temps, Xerxès quittant aussi les Thermopyles, passa dans le pays des Phocéens, où il saccagea leurs villes et désola leurs campagnes. Ceux d'entre eux qui s'étaient attachés aux Grecs, se voyant hors d'état de se défendre, abandonnèrent tous ensemble leurs demeures et vinrent se réfugier dans des retraites peu habitables, aux environs du mont Parnasse. Le roi traversant ensuite les terres des Doriens, ne leur fit aucun tort, parce qu'ils étaient attachés aux Perses. Mais laissant là une partie de son armée, il lui donna

ordre de passer à Delphes, d'y brûler le temple d'Apollon et d'en rapporter les offrandes et les trésors et avec le reste de ses troupes, il entra en armes dans la Béotie. Cependant, ceux qui étaient partis pour piller Delphes, étaient à peine arrivés jusqu'au temple de Minerve la prudente, qu'il s'éleva tout d'un coup un orage effroyable de pluie et de tonnerre, qui couvrit toute l'enceinte de ce temple, et les vents apportèrent sur la tête des soldats une grêle énorme, qui en écrasa une partie et mit en fuite tout le reste. C'est ainsi que le sanctuaire de l'oracle fut sauvé, par un coup manifeste de la providence divine. Les habitants du lieu voulant laisser à la postérité un témoignage authentique de l'assistance des dieux en cette occasion, dressèrent un trophée à la porte du temple de la déesse avec cette inscription en vers élégiaques :

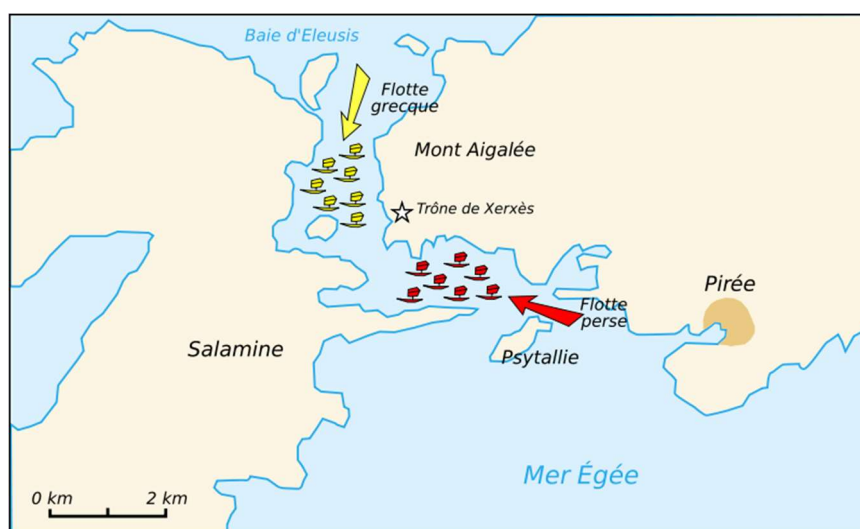
Delphes conserve ici le redoutable exemple,  
Tiré du Mède impie et de son projet vain,  
Quand les dieux révérés en cet auguste temple,  
Par des feux menaçants, l'ont sauvé de sa main.

Xerxès, parcourant la Béotie, ne laissa rien dans la campagne et brûla la ville de Platées qu'il trouva vide parce que les citoyens de cette ville et de toutes celles des environs s'étaient sauvés dans le Péloponnèse. Ayant passé de là dans l'Attique, il y fit le même dégât. Il renversa Athènes de fond en comble et détruisit tous les temples par les flammes. Sa flotte vint le trouver là, après avoir mis à feu et à sang toute l'Eubée et toutes les côtes de l'Attique. Cependant, les Corcyréens, qui avaient armé soixante galères, se contentaient de côtoyer le Péloponnèse, sous prétexte qu'il était difficile de doubler le promontoire de Malée. Mais comme quelques historiens l'ont dit, ils attendaient le succès de la guerre, résolus d'accorder le feu et l'eau à Xerxès, s'il avait le dessus ou de faire valoir la démarche qu'ils avaient faite, de s'avancer au secours des Grecs, si ceux-ci demeuraient vainqueurs. Cependant, les Athéniens qui étaient à Salamine, apprenant qu'on avait renversé Athènes et détruit le temple de Minerve, en furent véritablement consternés, et tous les Grecs réfugiés dans le Péloponnèse commencèrent à craindre de n'y être pas en sûreté. Ainsi, ils jugèrent tous que leurs généraux devaient tenir au plutôt un conseil de guerre, pour décider en quel lieu on donnerait incessamment un combat naval.

Entre bien des avis différents, ceux d'entre eux qui étaient du Péloponnèse, ayant leurs intérêts en vue, opinèrent qu'il fallait choisir l'isthme de Corinthe pour le lieu du combat. Ils alléguèrent pour raison qu'en défendant l'isthme par une forte muraille, les Grecs trouveraient une retraite favorable dans le Péloponnèse, si le succès du combat n'était pas aussi heureux qu'on l'espérait, au lieu que dans la même supposition, tous les Grecs réduits à s'enfermer dans une île aussi étroite que Salamine, s'y verraient bientôt exposés à des maux irrémédiables. Thémistocle de son côté demeurait ferme dans le projet de se battre à Salamine, en insistant sur ce que le petit nombre des vaisseaux grecs ne pouvait se défendre contre une flotte aussi nombreuse que celle des Barbares, que dans un bras de mer, au lieu que l'étendue de celle qui environne le Péloponnèse donnerait toute sorte d'avantage à leurs ennemis. Ainsi par cette raison, et par d'autres qui convenaient à la situation des choses, il emporta tous les suffrages du conseil et le combat fut indiqué d'un commun consentement à Salamine. Les officiers grecs se préparaient tous à une entreprise dont ils voyaient en même temps la gloire et le danger. Mais Eurybiade et Thémistocle s'étant joints ensemble pour exhorter et pour animer les soldats de la flotte, ne les trouvèrent pas dans la même disposition. Épouvantés de la seule idée des forces ennemies, aucun d'eux ne voulait obéir à son capitaine, et ils demandaient tous à faire voile vers le Péloponnèse. L'armée de terre ne montrait pas plus de courage, et ils tremblaient en se comparant au nombre des Perses. La mort de tous les défenseurs des Thermopyles, que leur bravoure n'avait pas sauvés, les empêchait de compter sur la leur, et la désolation de l'Attique qui se présentait sans cesse à leur esprit, achevait de les abattre. À la vue de cette frayeur générale, le conseil des Grecs jugea d'abord à propos de défendre l'isthme par une muraille. Le nombre des travailleurs qui s'offrirent et le zèle qu'ils apportèrent à leur ouvrage, conduisirent bientôt la muraille à une longueur de quarante stades [7400 m], depuis Léchée jusqu'à Cenchrée, ce qui n'empêchait pourtant pas que les troupes de Salamine ne



persévérassent toujours dans le découragement et dans la désobéissance. Là-dessus, Thémistocle désespérant qu'Eurybiade pût ramener la multitude, et toujours convaincu pourtant qu'il était essentiel de se battre à Salamine, s'avisait d'un expédient singulier. Il persuada un Grec de passer comme déserteur dans l'armée de Xerxès et de donner au roi l'avis réellement certain que la flotte grecque se disposait à quitter les environs de Salamine et à se rassembler auprès de l'isthme de Corinthe. Le roi, sur la vraisemblance de cet avis, songea aussitôt à empêcher que les ennemis ne joignissent, par ce mouvement leurs forces maritimes à celles de terre. Ainsi, il détacha sur-le-champ tout ce qu'il avait de vaisseaux égyptiens, avec ordre de fermer toute la rade de Salamine, du côté de Mégare, pendant que le reste de son armée navale s'avancerait du côté opposé, jusqu'aux rivages de Salamine, pour y attaquer la flotte grecque et décider l'affaire par un combat. Tous ces vaisseaux étaient arrangés par nation, afin qu'ils s'entendissent mieux les uns les autres pendant l'action et qu'ils se soutinssent avec plus de zèle. Ainsi, les Phéniciens avaient la droite, et les Grecs, sujets de la Perse, avaient la gauche. Alors, les chefs particuliers des Ioniens, sujets des Perses, envoyèrent secrètement un homme de Samos aux Grecs pour les avertir du dessein du roi et de la disposition de sa flotte, pour les assurer en même temps qu'ils prendraient le temps du combat, pour se détacher du parti des Barbares et se joindre à la flotte grecque.



Source : [http://fr.wikipedia.org/wiki/Fichier:Salamine\\_battle\\_map-fr.svg](http://fr.wikipedia.org/wiki/Fichier:Salamine_battle_map-fr.svg)

Le Samien fut conduit à Eurybiade et rendit compte de sa commission devant tous ceux qui se trouvèrent autour du général. Thémistocle fut charmé de voir le succès de son stratagème. Les troupes mêmes encouragées par la promesse que leur faisaient les Ioniens, revinrent de l'aversion qu'elles avaient eue d'abord de se battre devant Salamine et la changèrent tout d'un coup en une véritable impatience de voir l'ennemi.

Eurybiade et Thémistocle disposèrent leur armée navale de telle sorte que leur gauche, composée des Athéniens et des Lacédémoniens, se trouvait en face des Phéniciens, car ceux-ci passaient pour être la partie la plus considérable de la flotte ennemie soit par le nombre soit par l'expérience que leur nation avait acquise sur mer. Leur droite était formée des citoyens d'Égine et de Mégare qui, après les Athéniens, avaient le plus de réputation en fait de marine et qui de plus, étaient les seuls qu'on n'avait jamais vu fuir en ce genre de combat. Enfin, le milieu était occupé par les autres vaisseaux de la Grèce. Dans cet ordre, ils se saisirent du détroit de Salamine et d'Héraclée. Le roi ordonna au commandant de sa flotte de joindre les ennemis et il choisit à la hauteur de Salamine un lieu favorable pour voir toute l'action. Les Perses gardèrent leur rang, tant qu'ils furent en pleine mer, mais en approchant du détroit, ils furent obligés de laisser quelques-uns de leurs vaisseaux en arrière, ce qui commença à jeter de la confusion parmi eux de sorte que le commandant, ayant engagé le combat, fut tué, malgré une défense très courageuse, et son vaisseau ayant été coulé à

fond, le désordre se mit dans la flotte des Barbares. Plusieurs s'empresaient de commander et commandaient des choses différentes les unes des autres. Ils n'avançaient plus dans le détroit et ils reculaient, au contraire, du côté de la pleine mer. Les Athéniens qui aperçurent bientôt ce dérangement, se mirent à les poursuivre et à les presser de sorte que leurs vaisseaux heurtaient rudement par la pointe ceux des ennemis, ou faisaient tomber leurs rames en passant le long de leurs flancs. Plusieurs galères des Perses furent entrouvertes par la violence d'un pareil choc, et craignant de ne pouvoir bientôt plus sauver leur poupe et leur gouvernail, ils prirent véritablement la fuite. Les Phéniciens et les insulaires de Chypre ayant été défaits sans ressource, l'armement de la Cilicie, de la Pamphylie et de la Lycie qui les suivait pour les soutenir, se défendit d'abord avec vigueur, mais voyant bientôt le désastre arrivé à des vaisseaux plus forts que les leurs, ils ne s'exposèrent pas longtemps au même péril. À l'autre aile de l'armée, la fortune demeura plus longtemps égale. Mais dès que les Athéniens furent revenus de la poursuite qu'ils avaient faite des Phéniciens et des Chypriens jusqu'à la côte, ils déterminèrent la victoire contre l'autre partie de leurs ennemis, dont ils coulèrent à fond plusieurs vaisseaux.

Voilà quel fut l'événement du fameux combat naval donné à Salamine entre les Grecs et les Barbares. Les premiers y perdirent quarante vaisseaux. Mais les derniers y laissèrent plus de deux cents des leurs, sans parler de ceux qui leur furent pris avec tous les hommes qui étaient dedans. Le roi, vaincu contre son attente, fit mourir les plus coupables des Phéniciens, par lesquels la fuite avait commencé, et assura les autres d'une punition proportionnée à leur faute. Les Phéniciens craignant l'effet de ces menaces, passèrent d'abord dans l'Attique, et dès la nuit suivante, ils prirent le chemin de l'Asie.

### **2.10 Bataille de Syracuse (413 av. J-C.)**

**DIODORE DE SICILE : HISTOIRE UNIVERSELLE : Livre 13, Chap. 14 à 17**

**14.** Les Syracusains jugeant qu'il n'y avait plus rien à craindre pour la ville et qu'il ne leur manquait que d'envelopper l'armée ennemie et d'y faire autant de prisonniers, qu'elle comptait de soldats, fermèrent toute l'enceinte de leur port ou de leur rade, par une chaîne de barques. Ils rassemblèrent à ce dessein tout ce qu'ils avaient de galères, de vaisseaux marchands et de vaisseaux de charge et les liant les uns aux autres par des chaînes de fer, ils les assujettirent encore par des planches qu'ils clouèrent sur les bords de l'un à l'autre et qui leur servaient de pont. Ils eurent achevé tout cet ouvrage en trois jours de temps. Les Athéniens voyant qu'on leur ôtait toute ressource de salut, convinrent entre eux de remplir leurs vaisseaux d'hommes et de repartir dans les uns et dans les autres ce qu'ils avaient de meilleurs soldats, afin d'épouvanter les ennemis par le nombre et surtout par la disposition où ils verraient une multitude de braves gens réduits au désespoir. Ils suivirent ce projet et ayant fait monter avec ordre et avec choix dans les cent quinze vaisseaux qui leur restaient, ce qu'il fallait de troupe pour les armer et pour les défendre, ils postèrent tout le reste de leurs gens sur le rivage.

Les Syracusains de leur côté, placèrent leur armée de terre devant leurs murailles et mirent en armes leurs soixante et quatorze galères. Elles étaient suivies de barques plus petites, où l'on avait placé les jeunes gens de famille libre sortis de l'enfance et qui devaient combattre sous les yeux de leurs pères. Les murs qui environnaient le port et tous les lieux un peu élevés paraissaient garnis de spectateurs. Les femmes, les jeunes filles, les enfants et tous ceux qui n'étaient pas en état de porter les armes, s'intéressaient personnellement au succès de cette journée et l'agitation de leur esprit égalait le travail des combattants.

**15** Alors Nicias qui commandait les troupes de terre, jetant les yeux sur la flotte, sentit toute l'importance et tout le péril d'une semblable conjoncture. C'est pourquoi quittant son poste et se lançant dans la première barque qu'il rencontra, il se fit conduire autour de tous les vaisseaux. Il appelait chacun des capitaines par son nom, et lui tendant les bras, il l'invitait à se signaler par dessus les autres et à ne pas laisser perdre la dernière ressource, que la fortune offrait à sa patrie. Il lui représentait que le salut de ses concitoyens et le sien propre dépendait du courage qu'il ferait voir en cette occasion. Il faisait souvenir les pères, des enfants qu'ils avaient laissés à Athènes. Il invitait ceux qui descendaient de parents illustres à ne pas déchoir de la réputation de leurs aïeux. Il exhortait ceux qui avaient reçu des honneurs publics à montrer qu'ils en étaient dignes. Il les conjurait tous de ne pas livrer à Syracuse la gloire immense que leurs ancêtres s'étaient acquise à Salamine et de ne pas changer en des fers honteux tant de trophées. Après ces discours, Nicias revint à sa fonction sur le rivage et l'on entendit sur la flotte le chant ou le cri qui servait de signal. Elle se porta tout d'un coup vers la chaîne de barques et elle entreprit de la rompre avant que les ennemis y fussent arrivés pour la défendre. Mais ceux-ci se mirent bientôt en mouvement et faisant glisser leurs vaisseaux entre ceux d'Athènes, ils les séparèrent les uns des autres et les obligèrent d'abandonner leur ouvrage pour en venir à un combat. Cependant comme les vaisseaux athéniens étaient poussés les uns sur le rivage, les autres vers le milieu du bassin et d'autres contre les murs de la ville, il ne s'agissait plus de rompre la chaîne ; et il se donnait dans toute l'étendue du port plusieurs petits combats séparés. Les deux partis étaient également animés et avaient le même intérêt à la victoire. Les Athéniens comptaient même sur l'avantage du nombre ; et d'ailleurs se voyant arrivés à la décision finale de leur salut ou de leur perte, le péril ne les effrayait pas et la vie n'était rien pour eux. Les Syracusains qui avaient pour témoins leurs pères, leurs femmes et leurs enfants, entraient en émulation les uns à l'égard des autres et chacun d'eux voulait que la victoire lui fût due plus qu'à tout autre.

**16** Dans cette ardeur, plusieurs s'apercevant que leurs vaisseaux prenaient eau par le choc du vaisseau ennemi, sautaient dans celui-ci et continuaient de combattre comme dans le leur propre. D'autres, avec des crocs, tiraient à eux le vaisseau opposé et forçaient ceux qui étaient dessus de venir se battre corps à corps. D'autres enfin, se jetant à plusieurs

ensemble dans le vaisseau attaqué, y tuaient jusqu'au dernier de ceux qui l'occupaient et le défendaient ensuite comme étant devenu le leur. On entendait partout un bruit affreux d'ais qui se heurtaient et qui se brisaient et des cris d'hommes qui tuaient ou qui étaient tués ; mais surtout de ceux qui se trouvant dans un vaisseau heurté de plusieurs côtés à la fois, périssaient tous ensemble par l'ouverture totale de leur bâtiment. On n'épargnait pas ceux mêmes, qui après cet accident, se sauvaient à la nage. On leur portait encore des coups de lance, où ils servaient de but à des traits qu'on leur tirait. Les chefs qui voyaient toutes les lignes rompues et toute leur flotte séparée n'avaient plus d'ordre à donner. Les mêmes signaux ne pouvaient plus suffire à un si grand nombre de vaisseaux épars et qui se trouvaient dans des circonstances toutes différentes les uns des autres ; un seul vaisseau entouré souvent de plusieurs qui l'attaquaient tous ensemble n'aurait pu même apercevoir ces signaux ; et la seule multitude des traits qui couvraient l'air, les aurait cachés à tout le monde. En un mot, le choc des vaisseaux, le seul bruit des armes et surtout les cris de ceux qui exhortaient leurs camarades de dessus le rivage, faisaient qu'on ne pouvait plus rien entendre. En effet, tous les bords du bassin, qui formait le port, étaient tellement couverts ou d'Athéniens, en certains endroits, ou de Syracusains en d'autres, et les vaisseaux côtoyaient la terre de si près, que les soldats du rivage se trouvaient souvent à portée de soutenir ceux des vaisseaux. Pour les spectateurs qui bordaient le haut des murailles de la ville, ou qui s'étaient placés sur des lieux plus élevés, ils ne pouvaient faire autre chose que de chanter des hymnes de réjouissance, quand les leurs avaient l'avantage ou de pousser des cris lamentables et d'implorer l'assistance du ciel, quand ils les voyaient succomber. Car si quelquefois il arrivait que les vaisseaux de Syracuse heurtassent contre le pied des murailles, les vieillards, les femmes, les sœurs, avaient sous leurs yeux leurs fils, leurs maris, leurs frères expirants, sans pouvoir les secourir.

**17** Après tant d'efforts et tant de pertes, la bataille n'était pas encore finie. Car les vaincus n'osaient plus aborder sur le rivage. Les Athéniens demandaient à ceux des leurs qui y cherchaient leur salut, s'ils croyaient aborder au port d'Athènes et les soldats de Syracuse disaient à ceux qui venaient se réfugier à terre, que puisqu'ils avaient voulu prendre leur place dans les vaisseaux où ils souhaitaient eux-mêmes de monter, c'était à ceux qui leur avaient enlevé cet honneur, à ne pas abandonner le salut de la patrie, dont ils s'étaient chargés. Ils ajoutaient ensuite qu'on n'avait pas ôté aux ennemis, par la chaîne qu'ils avaient faite, la ressource de la fuite, pour la leur laisser à eux-mêmes sur leurs propres rivages et que tous les hommes étant destinés à la mort, ils manquaient honteusement, et à la vue de tous leurs concitoyens, la plus belle qui pût jamais se présenter à eux. Ces reproches obligèrent ceux qui se croyaient sauvés à remonter dans leurs vaisseaux tous brisés qu'ils étaient, et couverts eux-mêmes de blessures. Enfin, les Athéniens les plus proches des murailles plièrent les premiers et leur découragement s'étant communiqué de proche en proche, toute leur flotte céda enfin et revira de bord. Les Syracusains jetant de grands cris de dessus leurs vaisseaux, poussèrent avec violence leurs adversaires contre terre : les soldats athéniens, qui n'avaient pas péri en mer, s'élançaient de leurs vaisseaux brisés sur la rive la plus prochaine pour se joindre à leur camp.

Et toute la surface du bassin du port était couverte de planches rompues et de lances ou de flèches qui flottaient sur l'eau. La perte d'Athènes monta à soixante vaisseaux mis en pièces ; et Syracuse en eut huit coulés à fond, et seize considérablement endommagés.

Les Syracusains en amenèrent au bord le plus qu'il leur fut possible pour les réparer ; et cependant ils rendirent par un décret public les honneurs funèbres à ceux des citoyens ou des alliés qui étaient morts dans le combat.

### 2.11 Prise de Tyr (332 av. J-C.)

#### QUINTE CURCE : HISTOIRES : LIVRE 4, Chap. 2 – 4

2. Déjà la Syrie tout entière, déjà la Phénicie elle-même, à l'exception de Tyr, étaient au pouvoir des Macédoniens ; et le roi [Alexandre] avait assis son camp sur la terre ferme, dont la ville n'est séparée que par un étroit bras de mer. Tyr, la plus célèbre et la plus grande des villes de la Syrie et de la Phénicie, paraissait plus disposée à accepter l'alliance d'Alexandre que sa domination. Aussi les députés Tyriens lui avaient-ils apporté en don une couronne d'or ; et des vivres avaient été envoyés de la ville au camp avec la profusion d'une généreuse hospitalité. Alexandre commanda que l'on reçût ces présents comme un gage d'amitié ; et, parlant avec bonté aux envoyés, il leur dit qu'il voulait offrir un sacrifice à Hercule, celui des dieux que les Tyriens honoraient par-dessus tous les autres. Les rois de Macédoine, ajouta-t-il, rapportaient à ce dieu leur origine, et c'était la voix même d'un oracle qui lui avait ordonné ce sacrifice. Les députés répondirent qu'il y avait un temple d'Hercule hors de la ville, dans l'endroit appelé Palaetyros ; le roi pourrait y sacrifier au dieu selon le rite consacré. Alexandre, qui savait peu d'ailleurs maîtriser sa colère, ne put alors la retenir. "Ainsi, leur dit-il, confiants en votre position, parce que vous habitez une île, vous méprisez cette armée de terre ; mais je vous ferai bientôt voir que vous appartenez au continent. Sachez donc que j'entrerai dans votre ville, ou que je la prendrai d'assaut. Comme ils se retiraient avec cette réponse, on leur conseilla d'ouvrir leurs portes au roi, que la Syrie et la Phénicie n'avaient pas hésité à recevoir. Mais ils se fiaient à la position de leur ville, et ils se décidèrent à soutenir le siège. Tyr, en effet, est séparée du continent par un détroit de quatre stades [740 m], exposé surtout au souffle de l'Africus, qui fait rouler sur le rivage les flots amoncelés de la haute mer. Nul obstacle, plus que ce vent, n'était fait pour contrarier les ouvrages par lesquels les Macédoniens se préparaient à joindre l'île au continent: car à peine une jetée peut-elle se construire dans une mer tranquille et unie ; mais, quand les vagues sont soulevées par l'Africus, leur choc va renverser les premiers matériaux entassés ; et il n'est point de digue si solide que ne minent les eaux<sup>5</sup> ; en se faisant jour à travers les jointures, et en se répandant par-dessus tout l'ouvrage, si le vent souffle avec plus de violence. À cette difficulté s'en joignait une autre non moins grande: les murs et les tours de la ville étaient entourés d'une mer très profonde ; ni les machines ne pouvaient jouer, si ce n'est de loin et sur des vaisseaux ; ni les échelles ne pouvaient s'appliquer aux murailles: le mur qui descendait à pic dans les eaux interdisait toute approche par terre ; et pour des vaisseaux, le roi n'en avait pas ; et quand il en eût fait approcher, ballottés et incertains dans leurs manœuvres, les projectiles de l'ennemi pouvaient les repousser. Au milieu de ces circonstances, un événement peu important vint accroître la confiance des Tyriens. Des députés carthaginois étaient venus alors, selon la coutume de leur pays, célébrer un sacrifice annuel : Carthage, en effet, colonie de Tyr, a toujours porté à la mère patrie un respect filial. Ces députés exhortèrent les Tyriens à soutenir le siège avec courage : Carthage leur enverrait bientôt des secours ; car, en ces temps, elle couvrait presque toute la mer de ses flottes. La guerre fut donc décidée : les machines furent dressées sur les murs et sur les tours, des armes distribuées aux jeunes gens, et les ouvriers, qui étaient en grand nombre dans la ville, répartis dans les ateliers. Tout retentit des préparatifs de la guerre : on fabriquait en même temps des mains de fer, appelées harpons, pour les lancer sur les ouvrages de l'ennemi, des grappins, et une foule d'autres instruments imaginés pour la défense des villes. Mais, quand on eut placé sur les fourneaux le fer qu'il fallait forger, et que les soufflets eurent été mis en mouvement pour allumer le feu, on assure que sous les flammes mêmes furent vus des ruisseaux de sang, présage que les Tyriens interprétèrent comme effrayant pour leurs ennemis. Du côté des Macédoniens, des soldats, au moment où ils rompaient leur pain, en virent aussi sortir des gouttes de sang. Le roi en conçut de l'épouvante, et Aristander, le plus habile des devins, déclara que si le sang eût coulé du dehors, c'eût été de mauvais augure pour les Macédoniens ; mais qu'ayant coulé du dedans, il annonçait la perte de la ville qu'ils avaient

---

<sup>5</sup> Quelle leçon !!!

résolu d'assiéger. Cependant Alexandre voyait sa flotte éloignée, et sentait combien un long siège entraverait ses autres desseins. Il envoya donc aux Tyriens des hérauts pour les engager à la paix ; mais ceux-ci, au mépris du droit des gens, les mirent à mort, et les précipitèrent dans la mer : ce lâche assassinat outra Alexandre, et dès lors il résolut le siège de la ville.

Mais il fallait, avant tout, jeter une chaussée qui la joignit au continent. Un violent désespoir s'empara des soldats à la vue de cette profonde mer, qu'à peine la puissance divine était capable de combler. Où trouver des pierres assez grosses, des arbres assez grands ? Il faudrait épuiser des contrées entières pour convertir en chaussée un pareil abîme ; la mer était toujours agitée dans ce détroit, et, plus elle roulait ses flots à l'étroit entre l'île et le continent, plus elle était furieuse. Alexandre, qui avait appris à manier l'esprit du soldat, publia que, pendant son sommeil, Hercule lui était apparu, lui tendant la main, et que, conduit par ce dieu, qui lui ouvrait les portes, il s'était vu entrer dans la ville. Poursuivant son discours, il leur représente ses hérauts assassinés, le droit des gens violé, une seule ville osant les arrêter dans leur course victorieuse. Il charge ensuite les chefs de gourmander, chacun de son côté, ses soldats ; et, lorsque tous eurent été assez aiguillonnés, on commença les travaux. On avait sous la main un amas considérable de pierres, fourni par l'ancienne Tyr ; le bois nécessaire pour construire les radeaux et les tours était apporté du mont Liban. Déjà l'ouvrage s'élevait du fond de la mer à une certaine hauteur, sans cependant se trouver encore à fleur d'eau, et, à mesure que la chaussée s'éloignait du rivage, la mer, devenant plus profonde, absorbait en plus grande quantité les matériaux que l'on y jetait.

Alors les Tyriens, s'avançant sur de légers bâtiments, se mirent à reprocher, avec dérision, à ces soldats si fameux par leurs exploits, de porter des fardeaux sur leur dos, comme des bêtes de somme ; ils leur demandaient aussi, si leur Alexandre était plus puissant que Neptune ? Ces invectives ne faisaient qu'enflammer l'activité du soldat. Bientôt les travaux montèrent un peu au-dessus de l'eau ; en même temps la jetée s'élargissait et s'approchait de la ville ; et les Tyriens reconnurent toute la grandeur de cet ouvrage, dont les progrès leur avaient d'abord échappé. Leurs barques entourèrent alors la chaussée, dont les parties étaient encore mal jointes, et ils chargèrent de traits ceux qui se trouvaient à la défense des travaux. Maîtres de porter en avant ou en arrière leurs légers bâtiments, ils en blessèrent impunément un grand nombre sans courir aucun risque, et les forcèrent d'abandonner les travaux pour veiller à leur propre sûreté. Mais Alexandre fit tendre des peaux et des voiles autour des ouvriers, pour les mettre à l'abri du trait ; en outre, il fit élever, à la pointe de la chaussée, deux tours d'où l'on pût tirer sur les barques qui s'approcheraient. De leur côté, les Tyriens gagnent le rivage, en se dérochant à la vue de l'ennemi, et débarquent des soldats, qui égorgent les hommes occupés à porter des pierres. Sur le Liban aussi, des paysans arabes attaquèrent les Macédoniens en désordre, leur tuèrent trente hommes, et leur firent un moindre nombre de prisonniers.

**3.** Cette circonstance força Alexandre de diviser ses troupes. Voulant éviter de paraître enchaîné au siège d'une seule ville, il laissa la conduite des travaux à Perdiccas et à Cratère, et se rendit lui-même, avec quelques troupes légères, en Arabie.

Pendant ce temps, les Tyriens ayant armé un vaisseau d'une grandeur extraordinaire, le chargèrent du côté de la poupe, de pierres et de sable, de manière à tenir la proue beaucoup au-dessus de l'eau, l'enduisirent de bitume et de soufre, et le firent avancer à force de rames. Le vent, qui soufflait avec force, enfla les voiles, et en peu d'instant le bâtiment va donner contre la chaussée : alors, mettant le feu à la proue, les rameurs sautèrent dans des barques, qui, préparées pour cet objet, les avaient suivis. Le vaisseau, embrasé, commença à répandre au loin l'incendie, et avant qu'on pût les combattre, les flammes avaient gagné les tours et les autres ouvrages placés en tête de la jetée. Les hommes de l'équipage, montés sur leurs petits bâtiments, lancent en même temps sur les travaux des torches et tout ce qui peut nourrir l'incendie. Déjà les tours des Macédoniens, et même leurs plus hauts échafaudages, avaient pris feu, et les soldats postés dans les tours avaient péri par les flammes, ou, jetant leurs armes, s'étaient élancés à la mer. Les Tyriens, qui aimaient mieux

les faire prisonniers que de les tuer, leur déchiraient les mains pendant qu'ils nageaient, avec des perches et des bâtons, jusqu'à ce que, les voyant épuisés, ils pussent les recueillir sans danger dans leurs embarcations.

Du reste, l'incendie ne causa pas seul la ruine des ouvrages ; le hasard voulut que ce même jour un vent violent poussât contre la chaussée la mer soulevée dans ses profondeurs ; le battement redoublé des flots en relâcha les jointures, et l'eau, se faisant jour à travers les pierres, rompit l'ouvrage par le milieu. Lorsque se furent ainsi écroulés les monceaux de pierres sur lesquels la terre avait été jetée, et qui la soutenaient, tout fut en un instant englouti, et de ce travail gigantesque à peine restait-il quelques vestiges, lorsqu'Alexandre revint d'Arabie. On vit alors ce qui arrive toujours dans les circonstances fâcheuses : les chefs rejetaient la faute, les uns sur les autres, lorsqu'avec bien plus de raison ils pouvaient s'en prendre tous à la violence de la mer.

Le roi entreprit aussitôt l'œuvre d'une nouvelle jetée ; et cette fois il l'opposa, non de flanc, mais de front au vent : elle devait ainsi protéger les autres travaux, cachés, pour ainsi dire, sous son ombre ; il donna aussi à la chaussée plus de largeur, afin que les tours élevées au milieu fussent hors de la portée du trait. Des arbres entiers, avec leurs grandes branches, étaient jetés dans la mer, et ensuite chargés de pierres : sur ce premier entassement, on jetait de nouveaux arbres ; on y amassait alors de la terre, et après un dernier amoncellement de pierres et d'arbres, on était parvenu à faire en quelque sorte une construction d'une seule pièce.

Les Tyriens, de leur côté, travaillaient à imaginer et à mettre en œuvre tout ce qui pouvait empêcher la digue. Leur principale ressource était des plongeurs qui descendaient sous l'eau loin de la vue des ennemis, et se glissaient secrètement jusque sous la chaussée: avec des faux, ils attiraient à eux les branches d'arbres qui débordaient, et qui, en venant, entraînaient à leur suite, dans la mer, la plus grande partie des matériaux: alors ils n'avaient pas de peine à ébranler les souches et les troncs soulagés de ce fardeau, et l'ouvrage, qui tout entier reposait sur ces pièces de bois, perdant leur appui, s'engloutissait avec elles.

Alexandre, malade d'esprit, était incertain s'il continuait l'entreprise, ou se retirerait, lorsque sa flotte arriva de Chypre, et qu'en même temps Cléandre lui amena les troupes grecques nouvellement débarquées en Asie. Il partagea en deux ailes ses cent quatre-vingt-dix vaisseaux. Npytagoras, roi de Chypre, eut avec Cratère le commandement de la gauche ; Alexandre se plaça à la droite, monté sur la galère royale à cinq rangs de rames.

Les Tyriens, quoiqu'ils eussent une flotte, n'osaient engager un combat naval, et se bornèrent à couvrir leurs murailles avec trois vaisseaux : le roi les attaqua et les coula à fond. Le lendemain, ayant fait approcher sa flotte des murailles, il les battit de tous côtés avec ses machines, et principalement à coups de bélier ; mais les Tyriens réparaient promptement les brèches avec des pierres, et ils commencèrent même à élever, autour de la place un mur intérieur pour leur servir de défense, si le premier venait à manquer.

Cependant le mal s'aggravait et les menaçait de toutes parts : les traits partis de la chaussée venaient les atteindre ; la flotte enveloppait leurs murailles ; ils souffraient à la fois les désastres d'un combat de terre et de mer.

En effet, les Macédoniens avaient attaché deux à deux leurs galères à quatre rangs de rames, de manière que les proues se touchassent et que les poupes fussent le plus possible éloignées les unes des autres : cet intervalle entre les poupes était rempli par des antennes et des poutres fortement attachées, sur lesquelles on avait établi des ponts destinés à recevoir des soldats. Les galères, ainsi disposées, étaient poussées vers la ville ; et le soldat, à couvert derrière les proues, faisait pleuvoir en toute sûreté ses traits sur l'ennemi.

On était au milieu de la nuit ; le roi donna l'ordre à la flotte, rangée comme nous l'avons dit, d'investir les murs. Déjà les vaisseaux s'approchaient de tous côtés de la ville, et les Tyriens étaient plongés dans le désespoir, quand tout à coup d'épais nuages couvrirent le ciel, et tout ce qui s'échappait de clarté s'éteignit au milieu d'un vaste brouillard. Alors la mer frémissante commença peu à peu à se soulever ; bientôt, agitée par un vent plus violent, elle enfla ses vagues, et poussa les navires les uns contre les autres. Les liens qui attachaient les galères entre elles se rompent, les planchers qu'elles soutenaient s'écroulent et entraînent à leur suite les soldats dans l'abîme, avec un fracas épouvantable. Il n'y avait nul

moyen, en effet, au milieu de l'élément ainsi déchaîné, de gouverner les vaisseaux serrés les uns contre les autres : le soldat gênait les manœuvres du matelot, le rameur embarrassait le soldat ; et, comme il arrive en pareil cas, les habiles obéissaient aux ignorants : car les pilotes, accoutumés à commander dans d'autres temps, exécutaient alors, par crainte de la mort, les ordres qu'on leur donnait. Enfin la mer, obstinément battue par les rames, céda aux matelots, qui semblaient lui arracher les navires ; et, la plupart endommagés, on les ramena vers le rivage.

Au même temps arrivèrent trente députés de Carthage, apportant aux assiégés des consolations plutôt que des secours. Ils annonçaient que leur patrie avait chez elle les embarras de la guerre ; réduite à combattre, non plus pour l'empire, mais pour sa propre existence. Les Syracusains désolaient alors l'Afrique, et ils avaient placé leur camp non loin des murs de Carthage. Cependant les Tyriens, quoique privés d'une si grande espérance, ne perdirent pas courage ; ils firent transporter à Carthage leurs femmes et leurs enfants, se sentant plus forts contre tout ce qui pouvait leur arriver, une fois que la plus chère partie d'eux-mêmes serait hors du partage de leurs périls. Un citoyen déclara en pleine assemblée qu'il avait vu en songe Apollon, un des dieux les plus religieusement honorés à Tyr, abandonnant la ville, et la chaussée que les Macédoniens avaient jetée sur la mer changée en un bois touffu. C'était peu de chose que le témoignage de cet homme ; mais, comme la crainte disposait les esprits à croire ce qu'il y avait de plus fâcheux, on attacha la statue du dieu avec une chaîne d'or, dont l'extrémité fut fixée à l'autel d'Hercule, sous la protection duquel Tyr était placée : on croyait ainsi, par la main d'Hercule, retenir Apollon. C'étaient les Carthaginois qui avaient apporté cette statue de Syracuse, et qui en avaient fait hommage à la mère patrie : toujours attentifs à orner Tyr, aussi bien que Carthage, des riches dépouilles des villes qu'ils avaient prises. On proposa aussi de reprendre une coutume religieuse tombée en oubli depuis des siècles, et que je ne saurais croire agréable aux dieux : c'était d'immoler à Saturne un enfant de condition libre. Ce sacrifice, ou plus exactement ce sacrilège, importé chez les Carthaginois par leurs fondateurs, resta, dit-on, en usage parmi eux, jusqu'au temps où la ville fut détruite ; et sans l'opposition des vieillards, dont le conseil décidait de tout, une cruelle superstition eût triomphé de l'humanité.

Cependant la nécessité, plus puissante que tous les calculs, outre les moyens de défense ordinaires, leur en suggéra de nouveaux. Ainsi, pour incommoder les vaisseaux qui s'approcheraient des murailles, ils avaient attaché à de fortes poutres des grappins et des harpons, et lorsque les machines avaient mis ces poutres en mouvement, lâchant tout à coup les câbles, ils les lançaient sur l'ennemi. En même temps les crocs et les faux, dont elles étaient garnies, mettaient en pièces les assiégeants, ou même leurs navires. Ils imaginèrent aussi de faire rougir à force de feu des boucliers d'airain ; puis, les remplissant de sable brûlant et de fange bouillante, ils les faisaient rouler du haut de leurs murailles. Il n'y avait point de fléau plus redoutable ; car une fois que le sable enflammé avait pénétré la cuirasse et atteint le corps, il n'était aucun moyen de s'en délivrer, et tout ce qu'il touchait, il le brûlait. Jetant leurs armes et déchirant tout ce qui pouvait les garantir, les Macédoniens restaient, sans défense, exposés aux blessures, et la plupart étaient enlevés par les grappins et les harpons que lançaient les machines de l'ennemi.

4. Le roi, fatigué, avait résolu de lever le siège et de passer en Égypte. Après avoir parcouru l'Asie avec une incroyable rapidité, il restait arrêté sous les murs d'une seule ville, et laissait échapper l'occasion de tant de grandes choses. Cependant, se retirer sans succès lui faisait autant de honte que de demeurer inactif. Il songeait aussi combien s'affaiblirait sa renommée, à laquelle il devait plus de conquêtes qu'à ses armes mêmes, s'il laissait Tyr derrière lui, comme pour témoigner qu'il pouvait être vaincu. Voulant donc ne négliger aucun effort, il fait approcher ses vaisseaux en plus grand nombre, et y embarque l'élite de ses soldats.

Le hasard voulut qu'un monstre marin, d'une grosseur extraordinaire, surmontant les vagues de son dos, vienne appuyer sa masse gigantesque contre la chaussée qu'avaient construite les Macédoniens. Comme il battait les flots pour se soulever, on l'aperçut des deux côtés ; parvenu ensuite à la tête de la jetée, il replongea sous les eaux ; et tour à tour dominant les



flots d'une grande partie de son corps, ou se cachant dans la mer, qui le couvrait tout entier, il alla se montrer au pied des remparts de la ville. La vue de ce monstre parut favorable aux deux partis : les Macédoniens prétendaient qu'il était venu leur marquer la ligne que devait suivre leur chaussée ; selon les Tyriens, Neptune, vengeur de son élément envahi, avait entraîné le monstre au fond de l'eau, signe certain de la ruine prochaine des travaux ennemis. Heureux de ce présage, ils se livrèrent à la joie des festins, burent avec excès, et encore accablés de leur ivresse, au lever du soleil ils montèrent sur leurs vaisseaux, ornés de guirlandes et de fleurs : tant ils concevaient d'espoir de vaincre, tant ils anticipaient même les réjouissances de leurs succès !

Alexandre avait par hasard porté sa flotte sur un autre point, et trente de ses moindres navires étaient seuls restés sur le rivage. Les Tyriens en prirent deux, et jetèrent parmi les autres une grande épouvante, jusqu'à ce qu'Alexandre, ayant entendu le cri des siens, fasse approcher la flotte de l'endroit du rivage d'où le bruit était parti. Le premier vaisseau macédonien qui parut fut une galère à cinq rangs de rames, remarquable entre toutes par la rapidité de sa marche. Dès que les Tyriens l'aperçurent, deux de leurs navires vinrent de deux côtés opposés donner sur ses flancs : la galère se porte rapidement sur l'un d'eux, et du même coup elle est atteinte par l'éperon du vaisseau ennemi, et le retient accroché elle-même. Restait le second bâtiment Tyrien, qui n'était pas engagé, et déjà, libre dans sa marche, il s'avançait contre l'autre flanc de la quinquérème macédonienne, lorsque, saisissant merveilleusement l'occasion, une trirème de la flotte d'Alexandre se lance à sa rencontre avec une telle violence, que le pilote Tyrien tombe du haut de la poupe dans la mer. Survinrent alors un plus grand nombre de navires macédoniens, et le roi avec eux : les Tyriens, à force de ramer en sens contraire, dégagèrent avec peine leur vaisseau accroché, et tous leurs bâtiments regagnèrent en même temps le port. Le roi se mit aussitôt à leur poursuite : il ne put pas, il est vrai, entrer dans le port, parce que les traits lancés du haut des murailles l'en écartaient ; mais il prit ou coula à fond presque tous leurs vaisseaux.

Après avoir ensuite accordé deux jours de repos aux soldats, il fit approcher à la fois sa flotte et ses machines pour presser de toutes parts l'ennemi épouvanté ; lui-même monta sur une tour fort élevée, avec un grand courage, et un danger plus grand encore. En effet, remarquable entre tous par les marques de la royauté et par l'éclat de son armure, il était le principal et l'unique but de tous les traits, et on le vit alors faire des choses dignes d'être offertes en spectacle au monde entier. Il perça de sa lance un grand nombre de ceux qui défendaient les murailles ; il en fit rouler d'autres du haut en bas, en les frappant de près avec son épée ou avec son bouclier : car la tour d'où il combattait touchait presque les murs de la place. Déjà les coups répétés du bélier avaient détaché les pierres des remparts qui commençaient à s'écrouler ; déjà la flotte était entrée dans le port, et quelques Macédoniens étaient allés se poster dans les tours abandonnées par l'ennemi, lorsque les Tyriens cédèrent à tant de maux à la fois : les uns vont en suppliants se réfugier dans les temples ; les autres ferment les portes de leurs maisons, préviennent leur destinée par une mort volontaire ; plusieurs se jettent sur l'ennemi, afin de ne pas mourir sans vengeance ; un grand nombre étaient montés sur les toits, d'où ils lançaient sur les assaillants des pierres et tout ce que le hasard mettait sous leurs mains.

Alexandre ordonna que l'on fit périr tous les habitants, sauf ceux qui s'étaient réfugiés dans les temples, et que l'on mit le feu aux maisons. Cet ordre fut publié par des hérauts ; cependant aucun de ceux qui portaient les armes ne se résigna à demander le secours des dieux. Les enfants et les jeunes filles avaient rempli les temples ; les hommes se tenaient chacun à l'entrée de sa demeure, troupe réservée aux coups du vainqueur. Toutefois, beaucoup d'entre eux furent sauvés par les Sidoniens, intégrés dans les rangs de l'armée macédonienne. Ils étaient entrés avec les vainqueurs ; mais, se souvenant de leur communauté d'origine avec les Tyriens (car Agénor passait pour avoir fondé les deux villes), ils en prirent un grand nombre sous leur protection, et les conduisirent à leurs vaisseaux, qui, cachant leur marche, firent voile vers Sidon. Par cette supercherie, quinze mille hommes furent soustraits à la barbarie des vainqueurs ; et l'on peut juger de tout ce qu'il y eut de sang répandu, en songeant que, seulement dans l'enceinte des remparts, six mille combattants furent massacrés. La colère du roi donna ensuite un triste spectacle à son armée victorieuse

: deux mille hommes qu'avait épargnés la rage épuisée du soldat furent attachés à des croix, et pendus au loin, le long du rivage. Il fit grâce aux envoyés de Carthage ; mais en y joignant une déclaration de guerre, dont les circonstances l'obligeaient à retarder les effets.

Ainsi fut prise, après sept mois de siège, Tyr, ville célèbre dans le souvenir de la postérité par son antique origine et par les fréquentes vicissitudes de sa fortune. Fondée par Agénor, longtemps elle fut maîtresse des mers qui l'avoisinaient, et de toutes celles même où ses flottes pénétrèrent ; et, s'il faut en croire la renommée, ses peuples furent les premiers qui enseignèrent ou apprirent l'usage de l'écriture. Ce qu'il y a de certain, c'est que ses colonies étaient répandues sur presque toute la face du monde : Carthage en Afrique, Thèbes en Béotie, Gadès sur l'Océan. Sans doute, dans leurs libres courses sur les mers, et leurs fréquents voyages en des contrées inconnues aux autres nations, les Tyriens choisirent ces lieux pour y établir leur jeunesse, alors trop nombreuse ; ou peut-être aussi, suivant une autre tradition, fatigués des continuels tremblements de terre qui désolaient leur pays, ils furent forcés de se chercher par les armes de nouvelles demeures au dehors. Cependant, après avoir traversé de nombreuses révolutions, et s'être relevée de ses ruines, Tyr a vu tout renaître en son sein à la suite d'une longue paix, et elle se repose aujourd'hui à l'abri de la bienfaisante domination de Rome.

### **2.12 Fondation d'Alexandrie (331 av. J-C.)**

#### **QUINTE CURCE : HISTOIRES : LIVRE 4, Chap. 8**

Lorsqu'à son retour d'Hammon, Alexandre passa devant le lac Maréotis, situé non loin de l'île de Pharos, l'aspect du lieu lui inspira d'abord la pensée de fonder une ville nouvelle dans l'île même. Ayant ensuite reconnu que cette île ne pouvait fournir un grand emplacement, il adopta l'endroit où est maintenant Alexandrie, ainsi nommée de son fondateur. Tout ce qui s'étendait entre le lac et la mer fut embrassé dans ses plans, et une enceinte de quatre-vingts stades [15 km] assignée aux murailles : des commissaires laissés sur les lieux devaient présider aux travaux de la ville, pendant qu'il se rendait à Memphis.

Il avait conçu le désir, assez raisonnable d'ailleurs, mais tout à fait hors de saison, de visiter l'intérieur de l'Égypte et même l'Éthiopie. La curiosité de voir le fameux palais de Memnon et de Tithon allait entraîner cet esprit passionné pour l'antiquité presque au-delà des bornes du soleil. Mais les soins pressants d'une guerre, dont la partie la plus difficile lui restait encore, ne lui laissait pas le temps de se promener en voyageur oisif. Il remit donc le gouvernement de l'Égypte au Rhodien Eschyle et au Macédonien Peucestès. Quatre mille hommes leur furent laissés pour garder le pays, et la défense des bouches du Nil fut confiée à Polémon : on lui donna pour cela trente galères. Apollonius eut le commandement de la partie de l'Afrique qui touche à l'Égypte, et Cléomène fut chargé de percevoir les tributs de l'une et de l'autre de ces provinces.

Des habitants des villes voisines, appelés à Alexandrie, remplirent d'une grande population les murs de la cité nouvelle. On dit qu'au moment où le roi, selon l'usage macédonien, faisait tracer avec de la farine l'enceinte destinée à la ville future, des essaims d'oiseaux y accoururent et mangèrent cette farine. Presque tous les esprits y voyaient un triste présage ; mais les devins répondirent qu'un immense concours d'étrangers viendrait habiter cette ville, et qu'elle fournirait à un grand nombre de pays leur subsistance.

### **2.13 Descente de l'Indus (325 av. J-C.)**

#### **QUINTE CURCE : HISTOIRES : LIVRE 9, Chap. 9**

Obligé de s'y arrêter plus longtemps qu'il ne comptait, parce que les guides, gardés trop négligemment, avaient pris la fuite, il [Alexandre] en envoya chercher d'autres : on n'en trouva pas. Mais tel était son opiniâtre désir de visiter l'Océan et de toucher aux bornes du monde, que, sans un seul homme qui eût l'expérience du pays, il ne craignit point de confier sa tête et les jours de tant de braves guerriers à la merci d'un fleuve inconnu.

Ils voguaient donc dans l'entière ignorance des lieux par où ils passaient : à quelle distance étaient-ils de la mer, quels peuples habitaient ces contrées, jusqu'à quel point le fleuve était-il tranquille à son embouchure, et d'une navigation praticable pour leurs longs bâtiments ? Sur tout cela leurs lumières se bornaient à de vagues et aveugles conjectures. Leur unique consolation, au milieu de cette course aventureuse, était le bonheur qui les avait toujours accompagnés.

Ils avaient déjà fait quatre cents stades [74 km], lorsque les pilotes annoncent au roi qu'ils reconnaissent l'air de la mer, et qu'il leur semble que l'Océan doit être à peu de distance. Transporté de joie, il exhorte les matelots à faire force de rames : "Ils touchaient, leur dit-il, à ce terme de leurs travaux qu'appelaient tous leurs vœux. Déjà rien ne manquait plus à leur gloire, et leur courage n'avait plus devant lui d'obstacles : sans qu'ils eussent désormais de combats à livrer, ni de sang à répandre, ils allaient prendre possession du monde. La nature elle-même ne pouvait s'avancer plus loin ; tout à l'heure ils verraient des choses inconnues à tous, hormis aux immortels."

Cependant il jeta quelques hommes à terre, pour ramasser les paysans qu'ils trouveraient épars dans la campagne, espérant en tirer de plus sûrs renseignements. Après avoir fouillé toutes les cabanes, on en découvrit à la fin plusieurs qui s'étaient cachés. Comme on leur demandait à quelle distance on était de la mer, ils répondirent que la mer ne leur était pas même connue de nom ; que, seulement, on pouvait, en trois jours, arriver dans un endroit où l'eau douce perdait son goût pour devenir amère. On comprit que c'était la mer, que désignaient ainsi des hommes à qui la nature de cet élément était inconnue. Les matelots se mirent donc à ramer avec une joyeuse ardeur, et chacune des journées suivantes, à mesure qu'approchait le terme de leurs espérances, leur enthousiasme redoublait. Le troisième jour, la mer commençait à se mêler au fleuve ; la marée, peu sensible encore, confondait la diversité de leurs eaux.

Ils abordèrent alors à une autre île, située au milieu du fleuve, en avançant toutefois plus lentement, à cause du flux qui faisait reculer le courant ; puis, ils se répandirent de côté et d'autre, pour chercher des provisions, n'ayant, dans leur ignorance, aucun soupçon de l'événement qui les attendait.

Il était environ trois heures, lorsque l'Océan, obéissant à son mouvement périodique, commença à monter en soulevant ses vagues, et à pousser le fleuve en arrière. Le cours des eaux fut d'abord arrêté ; mais, chassées ensuite avec une violence toujours croissante, elles refluent sur elles-mêmes, plus impétueusement qu'un torrent n'est emporté par la pente rapide de son lit. Ce phénomène était inconnu à la multitude, et elle croyait y voir des prodiges et des signes de la colère des dieux. Cependant la mer s'enflait de plus en plus, et couvrait les plaines, naguère à sec, d'une vaste inondation.

Déjà même les navires avaient été soulevés par les flots, et toute la flotte dispersée, lorsque ceux qui étaient descendus à terre accoururent de toutes parts pour se rembarquer, tremblants et consternés de ce malheur imprévu. Mais, dans le désordre, la hâte même est une cause de retard : les uns tâchaient d'amener les bâtiments avec des crocs ; d'autres, pour s'asseoir, empêchaient le service des rames ; quelques-uns, trop pressés de gagner le large, et n'ayant pas attendu ceux qui devaient les seconder, ne faisaient avancer qu'à grand-peine les navires, chancelants et rebelles à la manœuvre ; pendant qu'au contraire d'autres bâtiments n'avaient pu recevoir la foule qui s'y précipitait en désordre : et ainsi le trop et le trop peu de monde étaient une cause égale de retard. Ici l'on criait d'attendre, là de marcher ; et, parmi ces voix discordantes, qui exprimaient des vœux tout contraires, il n'était pas plus possible de voir que d'entendre. Les pilotes même n'étaient d'aucun secours ; le

tumulte empêchait d'ouïr leur voix ; le désordre et la frayeur, d'exécuter leurs commandements. Aussi vit-on bientôt les navires s'entrechoquer, les rames s'emporter les unes les autres, et vaisseaux contre vaisseaux se presser et se poursuivre. On eût dit que ce n'était pas là une seule flotte, mais deux armées navales qui se livraient bataille. Les proues heurtaient les poupes : on était poussé par derrière, après avoir chassé ceux qui étaient devant, et la colère finissait par porter les querelles jusqu'aux coups. Déjà la mer avait inondé toutes les campagnes voisines du fleuve ; quelques collines seules s'élevaient au-dessus des flots, comme autant de petites îles : ce fut là que, dans leur effroi, la plupart des Macédoniens, quittant leurs vaisseaux, se réfugièrent à la nage. De leur flotte dispersée une partie voguait en plein canal, à l'endroit où le sol abaissé formait des vallées ; l'autre était échouée, suivant les inégalités du terrain qu'avaient couvert les eaux, lorsque soudain une frayeur nouvelle, et plus grande que la première, vint s'emparer des esprits.

La mer commença à descendre, et ses eaux, regagnant à grands pas le sein de l'Océan, laissèrent à découvert les terres que, peu auparavant, elle avait submergées à une telle profondeur. Alors les navires, se trouvant à sec, sont renversés les uns sur la proue ; les autres sur les flancs. Les campagnes étaient jonchées de bagages, d'armes, de planches détachées et de débris de rames. Le soldat n'osait ni descendre à terre, ni rester à bord, craignant à chaque instant de pires accidents que ceux qu'il avait subis. À peine pouvaient-ils en croire leurs yeux sur ce qu'ils éprouvaient : des naufrages sur la terre, et la mer au milieu d'un fleuve !

Et ce n'était pas encore là le terme de leurs maux : ne sachant pas que l'Océan ramènerait bientôt la marée qui remettrait à flot leurs navires, ils avaient en perspective la faim et les plus cruelles extrémités ; de plus, des monstres terribles, déposés par les flots, erraient autour d'eux. Déjà la nuit approchait, et le roi lui-même, n'ayant plus d'espoir de salut, était accablé par le chagrin. Son invincible cœur ne succomba pas cependant au poids de tant de soucis ; toute la nuit il se tint aux aguets, et il envoya vers l'embouchure du fleuve des cavaliers pour prendre les devants, aussitôt qu'ils verraient la mer s'élever de nouveau. Il fit aussi radouber les vaisseaux qui avaient souffert, relever ceux que les flots avaient renversés, et commanda qu'on se tint prêt et attentif au moment où la mer recommencerait à inonder les terres. Toute la nuit s'était ainsi passée à veiller et à donner des ordres, quand on vit tout d'un coup revenir les cavaliers à bride abattue et la marée sur leurs pas.

S'élançant d'abord avec lenteur, elle commença à relever les bâtiments ; bientôt, inondant toute la campagne, elle mit la flotte en mouvement. La rive du fleuve et les bords de la mer retentirent alors des acclamations des soldats et des matelots, qui ; sauvés contre leur attente, faisaient éclater les transports d'une joie immodérée.

"D'où la mer avait-elle pu revenir tout d'un coup si grande ? Où s'était-elle retirée la veille ? Quelle était la nature de cet élément, tantôt désordonné, tantôt soumis à la marche du temps ?" Telles étaient les questions qu'ils faisaient dans leur étonnement. Le roi, présumant, d'après ce qui était arrivé, que le retour du phénomène devait avoir lieu après le lever du soleil, voulut prévenir la marée, et, au milieu de la nuit, descendit le fleuve avec un petit nombre de bâtiments.

En ayant dépassé l'embouchure, il s'avança de quatre cents stades [74 km] dans la mer, heureux d'être enfin arrivé au terme de ses vœux : il offrit ensuite un sacrifice aux dieux de la mer et de ces contrées, et rejoignit sa flotte.

### **2.14 Bataille de Salamine de Chypre (306 av. J-C.)**

**DIODORE DE SICILE : HISTOIRE UNIVERSELLE : Livre 20, Chap. 50-52**

**50.** A l'approche de la flotte ennemie, Démétrius détacha le nauarque Antisthène avec dix bâtiments à cinq rangs de rames pour se mettre à l'entrée étroite du port et empêcher les bâtiments qui s'y trouvaient d'en sortir au moment où le combat serait engagé ; en même temps il ordonna à sa cavalerie de se tenir sur le rivage, et de protéger en cas de revers ceux qui en nageant viendraient gagner la côte. Enfin, il mit sa flotte en ordre de bataille et marcha droit à la rencontre des ennemis.

Il avait sous ses ordres plus de cent huit bâtiments, y compris ceux qui avaient été enlevés des places {de la côte} ; les plus grands étaient à sept rangs de rames<sup>6</sup>, et la plupart à cinq. L'aile gauche était occupée par sept navires phéniciens à sept rangs de rames, et par trente navires athéniens à quatre rangs de rames, sous les ordres du nauarque Medius. En avant de cette ligne étaient placés dix bâtiments à six rangs de rames, et autant à cinq rangs ; c'était l'aile la plus forte, où Démétrius se proposait lui-même de combattre. Le centre était occupé par des embarcations légères, commandées par Themison le Samien et Marsyas qui a écrit une histoire de Macédoine. L'aile droite était sous les ordres d'Hégésippe d'Halicarnasse et de Plistias de Cos, le maître pilote de toute la flotte.

Cependant Ptolémée se porta en toute hâte la nuit même sur Salamine, pensant devancer l'ennemi, et le premier entrer dans le port. Mais lorsqu'à la pointe du jour la flotte de Démétrius apparut à peu de distance, Ptolémée se disposa de son côté au combat ; il ordonna donc aux bâtiments de transport de le suivre de loin, et rangea les autres bâtiments dans un ordre convenable. Il occupa lui-même l'aile gauche avec les plus grands navires. Ces dispositions faites de part et d'autre, les contremaîtres donnèrent le signal des prières qu'on adressait, selon l'usage, aux dieux, et les équipages y répondaient à haute voix.

**51.** Les deux chefs opposés, comprenant qu'il s'agissait d'un combat où il fallait vaincre ou mourir, sentirent leur cœur battre violemment. Démétrius, à trois stades [550 m] environ de distance de l'ennemi, hissa le signal du combat ; c'était un bouclier doré qui fut aperçu sur toute la ligne. Ptolémée en fit autant, et aussitôt l'intervalle qui séparait les deux flottes disparut. Les trompettes ayant sonné la charge et les armées poussé le cri de guerre, tous les bâtiments s'attaquèrent avec une horrible impétuosité. Le combat eut d'abord lieu à coups de flèches, de javelots et de pierres lancées par les balistes ; des deux côtés il y eut beaucoup de blessés. Puis les navires s'approchaient ; le moment de l'abordage était arrivé, les ponts étaient couverts de combattants, et les rameurs, excités par la voix des contremaîtres, redoublaient d'efforts.

Le premier choc fut terrible ; quelques navires, ayant les rames brisées, ne pouvaient ni avancer ni reculer, et les équipages étaient ainsi mis hors de combat. D'autres navires se frappaient le front à coups d'éperon ; les soldats placés sur le pont se blessaient à bout portant. Quelques triérarques ordonnaient l'abordage par les flancs, et les navires, ainsi accrochés, se transformaient en un champ de bataille sanglant ; les uns, en sautant à l'abordage, glissèrent, tombèrent dans la mer, et furent sur-le-champ massacrés à coups de piques ; les autres, plus heureux, se maintinrent sur le bâtiment ennemi, tuèrent une partie de l'équipage et précipitèrent l'autre dans la mer. En un mot, des combats variés et étranges animaient la scène. Ici un faible équipage l'emportait par ses bâtiments à haut bord : là un équipage plus fort fut écrasé, parce que les ponts étaient trop bas, et que l'inégalité des circonstances est aussi pour beaucoup dans ces sortes de combats. Dans les combats qui se livrent sur terre, le courage est manifeste, et aucun événement étranger ne peut lui enlever la palme, tandis que dans les batailles navales beaucoup de causes diverses peuvent abattre le courage et contribuer inopinément à la victoire.

**52.** Démétrius, debout sur la poupe d'un bâtiment à sept rangs de rames, déploya la plus brillante valeur. Partout enveloppé d'ennemis, il frappait les uns à coups de lance et tuait les

---

<sup>6</sup> Il s'agit en fait de files de rameurs, c'est-à-dire du nombre de rameurs par côté du navire (voir § 1.3 plus haut) ; à cette période la course au gigantisme des galères semble donc lancée ; elle terminera à Actium.

autres de sa propre main, tandis qu'il parait les traits lancés contre lui, soit par un mouvement de côté, soit par ses armes défensives. Il avait près de lui trois porte-boucliers ; l'un tomba frappé d'un coup de lance, les deux autres furent blessés ; enfin Démétrius rompit la ligne ennemie, mit en déroute l'aile droite, et fit virer de bord les navires qui se trouvaient successivement sur son passage.

Cependant Ptolémée, entouré de ses plus grands bâtiments et de ses meilleures troupes, parvint de son côté à mettre facilement en déroute la ligne qui lui était opposée ; il coula bas une partie des navires et s'empara des autres avec les hommes qui les montaient. Victorieux sur cette aile, il se tourna d'un autre côté, dans l'espoir de se rendre facilement maître du reste de la flotte ennemie. Mais, lorsqu'il vit que son aile gauche était écrasée, tous les navires mis en fuite et vivement poursuivis par Démétrius, Ptolémée se retira à Citium.

Vainqueur dans cette bataille, Démétrius confia les bâtiments de guerre à Néon et à Burichus avec l'ordre de continuer la poursuite et de recueillir les hommes qui cherchaient à se sauver à la nage. Il orna ensuite ses navires des dépouilles opimes, et, traînant à la remorque les bâtiments prisonniers, il fit son entrée dans le port et gagna le camp.

Au moment où la bataille était engagée, Ménélas, commandant de Salamine, fit équiper soixante navires et les envoya, sous les ordres du nauarque Menoetius, au secours de Ptolémée. Un combat fut livré, à l'entrée du port, entre les navires de Démétrius et ceux de la ville qui voulaient forcer le passage. Les dix navires de Démétrius furent obligés de se réfugier auprès de l'armée de terre ; mais les navires de Menoetius, arrivés trop tard sur le champ de bataille, rentrèrent à Salamine.

Telle fut l'issue de cette bataille. Plus de cent bâtiments, montés par près de huit mille hommes, tombèrent au pouvoir de Démétrius ; quarante vaisseaux longs furent également pris avec tout leur équipage, et quatre-vingts navires, fortement avariés, furent traînés par les vainqueurs dans le camp qu'ils occupaient près de la ville. Démétrius n'eut que vingt embarcations endommagées, qui toutes furent remises en état de tenir la mer.

### **2.15 Arrivée de Scipion en Afrique (été 204 av. J-C.)**

**TITE LIVE : HISTOIRE ROMAINE : Livre 29, Chap. 25-27**

**25.** Le nombre des soldats transportés en Afrique ne varie pas peu suivant les auteurs consultés : ici, je trouve dix mille fantassins et deux mille deux cents cavaliers ; là, seize mille fantassins et seize cents cavaliers : ailleurs on augmente de plus de moitié, et ce sont trente-cinq mille fantassins et cavaliers qu'on fait monter sur les navires. Certains n'ont pas donné de chiffre dans leur récit, et moi-même, sur ce point incertain, je préférerais me ranger parmi eux. Coelius, s'il s'abstient de donner un chiffre, étend à l'infini l'aspect de la foule de ces soldats : il dit que leur cri fit tomber les oiseaux à terre, et qu'il s'embarqua une telle multitude, qu'il semblait ne rester aucun mortel en Italie ni en Sicile.

Pour les soldats, Scipion se chargea lui-même de les faire embarquer en bon ordre et sans trouble ; les matelots, Caius Laelius, commandant de la flotte, les retint sur les navires, après les y avoir fait monter les premiers ; l'embarquement des vivres fut confié au préteur Marcus Pomponius : on chargea quarante-cinq jours de blé, dont quinze jours de pain cuit d'avance. Quand tous étaient déjà embarqués, Scipion envoya des canots faire le tour des vaisseaux, et amener, de chacun d'eux, le pilote, le capitaine et deux soldats jusqu'au forum, pour prendre ses ordres. Quand ils y furent, il leur demanda d'abord s'ils avaient embarqué l'eau nécessaire aux hommes et aux animaux pour aussi longtemps que du blé. Quand ils eurent répondu qu'il y avait de l'eau pour quarante-cinq jours sur les navires, il ordonna aux soldats de laisser avec discipline, en silence, tranquillement, les matelots, sans se disputer avec eux, faire leur service. Avec vingt bateaux de guerre, Lucius Scipion et lui, à l'aile droite, à l'aile gauche, avec le même nombre de bateaux, Caius Laelius, commandant de la flotte, et Marcus Porcius Caton - alors questeur - veilleraient, dit-il, sur les transports ; il y aurait un feu sur les bateaux de guerre, deux sur les bateaux de charge ; le bateau amiral aurait, pour se distinguer pendant la nuit, trois feux. Scipion dit aux pilotes de se diriger sur Emporia. Le territoire en est très fertile ; par suite, la région abonde en ressources de toute sorte ; les barbares y sont peu guerriers, comme il arrive le plus souvent sur un riche terroir, et l'on aurait, semblait-il, le temps, avant qu'on vînt à leur secours de Carthage, de les écraser. Ces ordres donnés, on dit à tous de regagner leur bateau, et le lendemain, avec l'aide des dieux, au signal donné, de lever l'ancre.

**26.** Beaucoup de flottes romaines étaient parties de Sicile, et de ce port même ; mais non seulement dans cette guerre, - et ce n'est pas étonnant, car la plupart de ces flottes n'étaient parties que pour piller - mais même dans la guerre précédente, aucun départ n'avait offert un spectacle aussi imposant. Pourtant si l'on jugeait de ces flottes par leur importance, deux consuls avec leurs deux armées consulaires avaient fait plusieurs fois cette traversée, et il y avait dans leurs flottes presque autant de bateaux de guerre que Scipion emmenait de bateaux de charge ; car, outre ses quarante vaisseaux longs, il avait quatre cents transports environ pour faire passer son armée.

Mais la seconde guerre punique paraissait aux Romains plus affreuse que la première, depuis qu'on se battait en Italie, et surtout après les grands massacres de tant d'armées, accompagnés de la mort de leurs généraux ; et un chef comme Scipion, partie par ses exploits, partie par sa chance personnelle, vraiment puissante pour accroître sa gloire, avait obtenu des éloges qui avaient attiré l'attention, comme le faisait son idée de passer en Afrique (ce qu'aucun général n'avait encore tenté dans cette guerre), parce qu'il avait répandu le bruit qu'il allait là-bas afin d'attirer Hannibal hors de l'Italie, de porter et terminer la guerre en Afrique.

Pour assister à ce départ était accourue au port la foule non seulement des habitants de Lilybée, mais de toutes les députations de Sicile qui étaient venues escorter Scipion pour lui rendre leurs devoirs, et avaient suivi le préteur de la province, Marcus Pomponius. En outre, les légions qu'on laissait en Sicile s'étaient avancées pour accompagner leurs camarades ; ainsi, non seulement la flotte, pour ceux qui la regardaient de la terre, mais toute la terre environnante, couverte de foule, pour ceux qui partaient sur les bateaux, formaient un beau spectacle.

**27.** Alors, ayant fait faire le silence par le héraut, Scipion dit : "Dieux, Déesses qui habitez les mers et les terres, je vous en prie, je vous le demande, que tout ce qui s'est fait, se fait et se



fera durant mon commandement, pour moi, pour le patriciat et la plèbe de Rome, pour les alliés et les Latins, pour ceux qui suivent le parti du peuple romain et le mien, mes ordres et mes auspices, sur la terre, sur la mer et sur les fleuves que cela tourne bien ; tout cela, puissiez-vous l'aider, le faire prospérer par un développement prospère ; puissiez-vous dans nos maisons ramener mes soldats et moi sains et saufs, ayant vaincu les ennemis, en vainqueurs, ornés de leurs dépouilles, chargés de butin, et triomphants ; rendez-nous possible la vengeance contre ceux qui nous veulent du mal et ceux qui nous font la guerre ; et tout le mal que le peuple de Carthage s'est efforcé de faire à notre État, donnez-nous, au peuple romain et à moi, le pouvoir de le faire, de façon exemplaire, à l'État carthaginois".

Après cette prière, il jeta à la mer, selon l'usage, les entrailles crues de la victime que l'on avait sacrifiée, et fit donner par la trompette le signal du départ.

Partis par un vent favorable, assez fort, ils furent bientôt emportés hors de la vue de la terre. À partir de midi, il commença à y avoir un tel brouillard que les navires avaient peine à s'éviter ; le vent devint plus faible en pleine mer. Pendant la nuit suivante, la même brume persista ; le soleil levant la dissipa, et le vent gagna en force. Déjà on distinguait la terre. Peu après, le pilote dit à Scipion que l'Afrique n'était pas à plus de cinq milles, qu'il distinguait le promontoire de Mercure ; s'il ordonnait de se diriger sur ce point, bientôt toute la flotte serait au port. Scipion ayant, quand la terre fut en vue, demandé aux dieux que ce fût pour le bien de l'État et pour le sien qu'il voyait l'Afrique, ordonne de larguer les voiles et de chercher plus bas un autre point pour faire aborder les vaisseaux.

Le même vent les poussait toujours ; mais le brouillard, se levant à peu près à la même heure que la veille, ôta la vue de la terre, et le vent, étouffé par ce brouillard, tomba. Ensuite, la nuit augmenta encore l'incertitude en toutes choses. Aussi jeta-t-on les ancres, de peur que les navires ne se heurtent entre eux ou ne soient portés contre la côte. Au jour, le même vent, s'étant levé, dispersa le brouillard, et découvrit toute la côte d'Afrique. Scipion, ayant demandé quel était le promontoire le plus proche et appris qu'on l'appelait "promontoire du Beau", déclara : "Ce présage me plaît, dirigez vers ce point les navires". La flotte y alla rapidement, et l'on débarqua toutes les troupes.

Si j'ai rapporté que la traversée fut heureuse, sans crainte ni désordre, c'est sur la foi de très nombreux auteurs grecs et latins. Coelius expose qu'à cela près que les navires ne furent pas engloutis par les flots, ils connurent toutes les terreurs qui peuvent venir du ciel et de la mer ; qu'enfin la flotte fut emportée, par la tempête, de l'Afrique à l'île d'Aegimure ; que, de là, elle eut de la peine à rectifier sa course, et que, les navires étant près d'être engloutis, les soldats, sans ordre du général, sur les canots, comme des naufragés, gagnèrent sans armes la terre au milieu d'un grand désordre.

### **2.16 Bataille de l'Heptastade (48 av. J-C.)**

**CESAR : LA GUERRE D'ALEXANDRIE : Chap. 8-22**

8. César relevait le courage des soldats par ses consolations et par ses conseils. Il leur disait "qu'en creusant des puits on pourrait trouver de l'eau douce ; car la nature avait mis des veines d'eau douce au sein de tous les rivages ; que si le littoral d'Égypte était différent de tous les autres, eh bien! puisqu'ils étaient maîtres de la mer et que l'ennemi n'avait pas de flotte, on ne saurait les empêcher de faire venir tous les jours de l'eau douce par leurs vaisseaux, soit du Paratonium, qui était sur leur gauche, soit de l'île du Phare qu'ils avaient à droite, le vent ne pouvant jamais être contraire à la navigation de ces deux côtés à la fois: quant à la fuite, qu'il n'y avait pas à y songer, non pas seulement pour ceux qui estimaient l'honneur avant tout, mais même pour ceux qui ne se souciaient de rien que de la vie ; que c'était déjà une grande affaire pour eux que de soutenir de leurs retranchements les attaques de l'ennemi, et qu'en les quittant ils auraient tout à la fois l'infériorité du poste et celle du nombre ; qu'il faudrait beaucoup de temps et de peine pour passer dans les vaisseaux, surtout au sortir des chaloupes ; que les Alexandrins, au contraire, étaient d'une rare agilité et connaissaient parfaitement les lieux ; que ces hommes, dont le succès augmentait encore l'audace, gagneraient les devants, et s'empareraient des hauteurs et des maisons ; que, de là, ils s'opposeraient à notre retraite et à notre embarquement ; qu'il fallait donc renoncer à ce projet, et ne plus penser qu'à vaincre à tout prix."

9. Après avoir ainsi parlé aux soldats, et les avoir tous ranimés, César donne l'ordre aux centurions de tout quitter pour faire travailler bravement à creuser des puits, jour et nuit, sans relâche. Chacun s'y étant mis avec ardeur, on trouva en une seule nuit une grande quantité d'eau douce. Ainsi, en peu de temps et avec peu de travail, il fut paré au mal que ceux de la ville avaient tenté de nous faire par de longues machinations et avec les plus grandes peines. Deux jours après, la trente-septième légion, composée des soldats de Pompée qui avaient capitulé, et que Domitius Calvinus avait fait embarquer avec des vivres, des armes, des traits et des machines, aborda sur les côtes d'Afrique un peu au-dessus d'Alexandrie. Le vent d'orient, qui ne cessait de souffler depuis plusieurs jours, l'avait empêché de gagner le port ; mais toute cette côte est admirable pour les vaisseaux qui veulent rester à l'ancre. Cependant, comme les vents contraires la retinrent longtemps et qu'elle vint à manquer d'eau, elle dépêcha à César un vaisseau léger pour l'avertir de ce qui se passait.

10. César voulant voir par lui-même ce qu'il avait à faire, monta sur un navire et se fit suivre de toute sa flotte, sans toutefois emmener de troupes avec lui ; car devant s'éloigner à quelque distance, il ne voulait pas dégarnir ses retranchements. Étant arrivé au lieu que l'on appelle [Petite] Chersonèse, et ayant mis à terre ses rameurs pour qu'ils fassent de l'eau, quelques-uns s'écartèrent trop loin des vaisseaux, dans le but de piller, et tombèrent entre les mains des cavaliers ennemis, lesquels surent par eux que César était venu avec sa flotte et n'avait aucun soldat dans ses vaisseaux.

Sur cet avis, nos ennemis s'imaginèrent que la fortune leur offrait une occasion magnifique pour un coup décisif ; et en conséquence ils armèrent tous les vaisseaux qu'ils trouvèrent en état de faire voile et allèrent à la rencontre de César qui revenait avec sa flotte. Ce jour-là, il était décidé à ne pas combattre, pour deux motifs : il n'avait pas de soldats avec lui, et la dixième heure était déjà passée. Or, il considérait que la nuit donnerait plus de confiance à des hommes sûrs de la connaissance des lieux, tandis qu'elle lui ôterait à lui-même jusqu'à l'avantage d'exhorter les siens ; car à quoi servent les exhortations là où le courage et la lâcheté doivent être également inconnus ? Par ce motif César fit ranger le plus de vaisseaux possible vers la côte, estimant que l'ennemi ne viendrait pas l'y chercher.

11. Il y avait un navire rhodien à la droite de César, assez éloigné du reste de la flotte. Les ennemis, l'ayant aperçu, ne purent se contenir, et quatre vaisseaux pontés, ainsi que plusieurs barques découvertes, vinrent fondre sur lui impétueusement. César fut obligé d'aller à son secours pour ne pas recevoir en sa présence un honteux affront, quoique, si un malheur lui fût arrivé, il l'eût regardé comme bien mérité. Le combat s'engagea avec une

grande vigueur de la part des Rhodiens, qui, s'étant toujours distingués dans les combats de mer par leur habileté et leur courage, n'hésitèrent pas à soutenir tout le poids de l'action, surtout dans cette circonstance, afin qu'on ne pût pas dire que c'était par leur faute qu'on eût reçu un échec. Aussi, le combat fut-il très heureux. On prit à l'ennemi une galère à quatre rangs, une autre fut coulée à fond, deux autres complètement dégarnies ; en outre, un grand nombre d'hommes furent tués sur les autres vaisseaux. Si la nuit n'eût mis fin au combat, César se serait emparé de toute la flotte. Ce revers ayant consterné les ennemis, et le vent contraire s'étant adouci, César ramena dans Alexandrie ses vaisseaux de transport, remorqués par sa flotte victorieuse.

**12.** Ce qui désespéra surtout les Alexandrins, c'est qu'ils se voyaient vaincus, non par le courage de nos soldats, mais par la seule adresse de nos matelots... Ils résolurent de se défendre du haut des édifices, et firent des retranchements avec tout ce qu'ils purent trouver, tant ils avaient peur que notre flotte ne vînt les attaquer jusque sur terre. Cependant, lorsque Ganymède eut promis, dans le conseil, de remplacer les vaisseaux qu'on avait perdus, et même d'en augmenter le nombre, ils se mirent à travailler avec ardeur, et à radouber les vieux vaisseaux avec plus de zèle et de confiance que jamais ; et quoiqu'ils en eussent perdu plus de cent dix, soit dans le port, soit dans les arsenaux, ils ne renoncèrent pas au projet de recomposer leur flotte ; car ils voyaient bien que, s'ils étaient les plus forts sur mer, ils empêcheraient César de recevoir ni vivres ni secours. D'ailleurs, habitués à la navigation, nés dans une ville et dans un pays maritimes, exercés dès l'enfance à la vie de mer, ils désiraient recourir à cet élément qu'ils considéraient comme un bien naturel et domestique, et ils sentaient l'avantage qu'ils auraient avec leurs petits vaisseaux. Aussi s'appliquèrent-ils de tout cœur à préparer leur flotte.

**13.** Il y avait à toutes les bouches du Nil des vaisseaux placés là pour exiger les droits d'entrée. Il y avait aussi, au fond de l'arsenal royal, de vieux bâtiments qui n'avaient point servi depuis plusieurs années. On radouba ces derniers, et l'on fit venir les autres à Alexandrie. On manquait de rames ; les portiques, les gymnases, les édifices publics furent découverts, et l'on eut des rames avec la charpente : l'industrie naturelle des habitants et la richesse de la ville suppléèrent à tout. Il ne s'agissait pas d'ailleurs d'une longue navigation ; ils voulaient seulement pourvoir à la nécessité présente et se mettre en état de combattre dans le port. Aussi, en peu de jours et contre l'attente générale, ils eurent vingt-deux galères à quatre rangs et cinq à cinq rangs, auxquelles ils en ajoutèrent beaucoup d'autres de moindre importance et découvertes ; et, après les avoir essayées à la rame, dans le port, ils les chargèrent de soldats choisis, et se munirent eux-mêmes de toutes les choses nécessaires pour livrer combat. César n'avait que neuf galères de Rhodes (car des dix qu'on lui avait envoyées, une s'était perdue sur la côte d'Égypte), huit du Pont, cinq de Lycie, douze d'Asie. Dans le nombre il y en avait cinq à cinq rangs, et dix à quatre rangs : le reste était au-dessous de cette grandeur et la plupart découvertes. Néanmoins, se fiant au courage de ses troupes, il se préparait à combattre.

**14.** Quand on en fut venu au point de compter chacun sur ses forces, César fait faire à sa flotte le tour du Phare, et paraît en ordre de bataille devant l'ennemi. Il place les Rhodiens à l'aile droite, et ceux du Pont à la gauche. Entre les deux ailes il laisse un espace de quatre cents pas, lequel lui a paru suffisant pour la manœuvre. Derrière cette ligne il place en réserve les autres vaisseaux, désignant expressément à chacun d'eux celui qu'il doit suivre et soutenir.

Les Alexandrins, de leur côté, se présentent en bataille avec une égale résolution. Ils placent sur le front vingt-deux galères à quatre rangs, et les autres sur la seconde ligne comme auxiliaires. Ils disposent en outre une grande quantité de petits vaisseaux et de barques remplies de torches et de joncs enduits de soufre, dans l'espoir de nous effrayer par leur nombre, leurs cris et la flamme.

Entre les deux flottes se trouvait un passage étroit plein de bancs de sable qui font partie de l'Afrique ; car les Égyptiens ont coutume de dire que la moitié d'Alexandrie appartient à l'Afrique. Chacun attendit assez longtemps que l'autre le franchît le premier ; parce que celui

qui entrerait devait avoir plus de peine à développer sa flotte, et, en cas d'accident, à opérer sa retraite.

**15.** Les vaisseaux rhodiens étaient commandés par Euphranor, que sa grandeur d'âme et son courage rendaient plus comparable à nos hommes qu'aux Grecs. Son habileté et sa valeur bien connues l'avaient fait choisir par les Rhodiens pour être à la tête de la flotte. Il s'aperçut de l'hésitation de César : "Tu me parais craindre, dit-il, qu'en entrant le premier dans ces passages, tu ne sois obligé de combattre avant d'avoir pu déployer toute ta flotte. Confie-nous ce soin ; nous soutiendrons le combat sans tromper ton attente, jusqu'à ce que le reste des vaisseaux soit passé. Nous aurions trop de honte et de douleur à voir plus longtemps ces gens-là nous braver en face."

César, après l'avoir encouragé et comblé d'éloges, donne le signal du combat. Quatre vaisseaux rhodiens s'avancent par-delà le détroit ; les Alexandrins les enveloppent et se précipitent sur eux. Les nôtres soutiennent le choc et, par une manœuvre habile, se dégagent ; et ils y mettent tant d'adresse que, malgré l'inégalité du nombre, aucun n'expose le flanc, aucun ne perd ses rames, mais que tous présentent toujours la proue à l'ennemi. Cependant le reste de la flotte avait suivi. Alors, l'espace étant trop étroit pour s'étendre, il fallut nécessairement renoncer à l'art, et le succès du combat ne dépendit plus que de la valeur.

Il n'y eut en ce moment ni habitant d'Alexandrie ni soldat de nos troupes qui songeât ou à l'attaque ou aux travaux de défense ; tous montaient sur les toits et sur les lieux les plus élevés, d'où ils pouvaient apercevoir le théâtre du combat, et chacun, par ses vœux et ses prières, demandait pour les siens la victoire aux dieux immortels.

**16.** Au reste, les chances du combat n'étaient pas égales. Pour nous, une défaite nous enlevait tout asile sur terre et sur mer, et une victoire ne décidait rien : eux, au contraire, vainqueurs ils avaient tout, et vaincus ils pouvaient tenter encore la fortune. C'était d'ailleurs quelque chose de bien sérieux et de bien triste de voir les plus graves intérêts et le salut de tous remis aux mains d'un petit nombre : que l'un d'eux vînt à manquer de constance ou de courage, il compromettrait le reste de l'armée, qui n'aurait pu combattre pour elle-même. C'est ce que César, les jours précédents, avait souvent répété à ses soldats, afin qu'ils se conduisissent d'autant plus bravement qu'ils allaient avoir entre leurs mains le salut commun. Chacun en allait dit autant à ses camarades, à ses amis, à ses proches, avant leur départ, les conjurant de ne pas tromper l'attente de ceux qui les avaient choisis pour prendre part à ce combat. Aussi se comportèrent-ils si vaillamment que l'art et l'adresse des ennemis, habitués à la navigation et à la mer, ne leur furent d'aucun secours, que le nombre de leurs vaisseaux, très supérieur à celui des nôtres, ne leur servit de rien, et que l'élite de leurs combattants, choisis sur une si grande multitude, ne put égaler nos troupes en courage. On leur prit dans ce combat une galère à cinq rangs et une à deux rangs, avec tous les soldats et les matelots ; trois furent coulées à fond, sans qu'aucun de nos vaisseaux n'eût été endommagé. Le reste de leurs navires s'enfuit vers la ville, où, des môles et des édifices qui nous dominaient, on les défendit si bien qu'il nous fut impossible de les atteindre.

**17.** César, voulant empêcher que pareille chose ne se renouvelât, crut devoir mettre tout en œuvre pour s'emparer de l'île et de la jetée qui y conduisait ; car, les fortifications étant en grande partie achevées, il se flattait qu'il pourrait attaquer en même temps l'île et la ville. Cette résolution prise, il met sur des barques et des chaloupes dix cohortes, l'élite de son infanterie légère, et ceux des cavaliers gaulois qui lui parurent les plus propres à son dessein : puis, pour faire diversion, il fit attaquer par ses galères l'autre côté de l'île, promettant de grandes récompenses à celui qui s'en rendrait maître le premier.

D'abord les ennemis soutinrent notre attaque avec un courage égal au nôtre ; ils combattaient à la fois du haut des toits des maisons et de dessus le rivage, dont nos gens avaient de la peine à approcher à cause de l'escarpement de la côte ; et ils défendaient l'étroite entrée du havre avec des esquifs et cinq vaisseaux longs qu'ils manœuvraient avec adresse. Mais lorsqu'après avoir reconnu les lieux et sondé les gués, quelques-uns des nôtres eurent pris terre et eurent été suivis par d'autres, et que tous ensemble ils attaquèrent

avec vigueur ceux des ennemis qui se tenaient sur le rivage, tous ceux du Phare tournèrent le dos, abandonnèrent la garde du port, et, s'étant approchés du rivage et du bourg, sortirent des vaisseaux pour défendre les maisons.

**18.** Mais ils ne purent tenir longtemps dans leurs fortifications, quoique, toute proportion gardée, leurs maisons fussent à peu près dans le genre de celles d'Alexandrie ; que leurs hautes tours, qui se touchaient, leur tinssent lieu de rempart, et que les nôtres n'eussent ni échelles, ni claies, ni rien de ce qu'il faut pour un siège, mais la peur ôte le jugement et les forces, comme il arriva alors. Ces mêmes hommes, qui prétendaient nous résister sur un terrain égal et uni, consternés de la fuite de leurs concitoyens et de la mort d'un petit nombre, n'osèrent nous attendre dans des maisons hautes de trente pieds ; ils se précipitèrent du haut de la digue dans la mer, et gagnèrent, à la nage, la ville qui était à huit cents pas [600 m] de distance. Cependant beaucoup d'entre eux furent tués ou pris ; le nombre des prisonniers s'éleva à six cents.

**19.** César, ayant accordé le butin aux soldats, abandonna les maisons au pillage, fortifia le château bâti en face du pont le plus voisin du Phare, et y mit une garde : les habitants du Phare l'avaient évacué. L'autre pont, mieux fortifié et plus rapproché de la ville était défendu par les Alexandrins. Mais le lendemain, César l'attaque de la même manière, comptant qu'une fois maître de ces deux postes, il pourrait interdire aux ennemis toute excursion maritime et empêcher leurs brigandages soudains.

Déjà, de dessus les vaisseaux, avec les machines et les flèches, il les avait chassés du pont et repoussés dans la ville ; trois cohortes environ avaient été débarquées, le lieu étant trop étroit pour en contenir davantage : le reste de ses troupes était resté à bord. César donna l'ordre de fortifier le pont du côté de l'ennemi et de combler avec des pierres l'arche par où passaient les vaisseaux. Ce dernier ouvrage achevé, aucune chaloupe ne pouvait plus sortir. À l'égard du premier, à peine l'eut-on commencé, que toutes les troupes des Alexandrins s'élançèrent hors de la ville, et vinrent se placer dans un endroit spacieux, en face des retranchements du pont. En même temps ils firent approcher vers la digue les brûlots qu'ils avaient coutume de lancer par les ponts pour mettre le feu à nos vaisseaux de charge. Nos soldats combattaient du haut du pont et de la digue ; l'ennemi, de la place en face du pont, et des vaisseaux près de la digue.

**20.** Tandis que César, ainsi occupé, exhortait les soldats, un grand nombre de nos rameurs et de nos matelots sortant des longs navires se jetèrent sur la digue. Chez les uns, c'était curiosité, chez les autres, désir de combattre. D'abord ils écartèrent de la digue les vaisseaux ennemis à coups de pierres et de frondes, et il sembla que la multitude de leurs traits produisait beaucoup d'effet.

Mais quelques Alexandrins qui avaient osé sortir de leurs vaisseaux les ayant pris en flanc, de même qu'ils s'étaient avancés sans raison, ils commencèrent à fuir à la hâte vers leurs vaisseaux sans suivre leurs enseignes ni garder de rang. Enhardis par leur fuite, les Alexandrins sortirent en plus grand nombre et pressèrent plus vivement nos gens effrayés. En même temps ceux de nos soldats qui étaient restés sur les galères tiraient les échelles et se hâtaient de gagner le large dans la crainte de tomber au pouvoir des ennemis.

Troublés par tout ce désordre, les soldats de nos trois cohortes qui étaient placés à la tête de la digue et du pont, entendant derrière eux de grands cris, voyant la fuite des leurs et accablés d'ailleurs d'une grêle de traits, craignirent d'être enveloppés et de perdre tout moyen de retraite si nos vaisseaux s'éloignaient ; ils abandonnèrent les fortifications commencées à la tête du pont, et coururent de toutes leurs forces vers les vaisseaux. Les uns, ayant gagné les plus proches, les firent couler à fond par leur nombre et leur poids ; les autres, qui tenaient bon, incertains du parti qu'il fallait prendre, furent tués par les Alexandrins ; quelques-uns, plus heureux, ayant pu atteindre les vaisseaux qui étaient à l'ancre, se sauvèrent sains et saufs ; un petit nombre se débarrassant de leurs boucliers et résolu à tout risquer, gagnèrent à la nage les vaisseaux voisins.

**21.** César, en exhortant les siens de tout son pouvoir à tenir ferme sur le pont et aux retranchements, courut le même danger. Quand il les vit tous plier, il se retira sur sa galère.

Mais comme beaucoup de monde s'y précipitait après lui, et que cette foule empêchait de manœuvrer et de s'éloigner de terre, prévoyant ce qui allait arriver, il se jeta à la mer et gagna à la nage les vaisseaux qui étaient restés plus loin. De là il envoya des chaloupes au secours des siens et en sauva plusieurs. Mais pour ce qui est de sa galère, trop chargée, elle s'enfonça et périt avec tous ceux qui étaient dessus. Nous perdîmes dans ce combat environ quatre cents légionnaires et un peu plus de rameurs et de matelots. Les Alexandrins, aussitôt après, fortifièrent le château par des ouvrages considérables et par toutes sortes de machines, et, déblayant l'arche que nous avions comblée, ils assurèrent un libre passage à leurs vaisseaux.

22. Nos soldats, loin de se laisser abattre par cet échec, n'en furent que plus ardents et plus animés, et redoublèrent d'efforts pour enlever les retranchements de l'ennemi ; et dans les combats journaliers qu'amenait le hasard, si les Alexandrins faisaient quelque sortie, rien n'égalait le zèle de nos soldats. C'était au point que les proclamations de César étaient au-dessous de l'ardeur que les légions montraient pour travailler ou pour se battre, et qu'on avait plus de peine à les contenir et à les détourner des actions les plus périlleuses, qu'à les animer au combat.

[Comme on le sait, César finira par remporter la victoire, mais au prix de quelques efforts supplémentaires ...]

### **2.17 Bataille d'Actium (31 av. J-C.)**

**PLUTARQUE : HOMMES ILLUSTRÉS : ANTOINE, Chap.67-76**

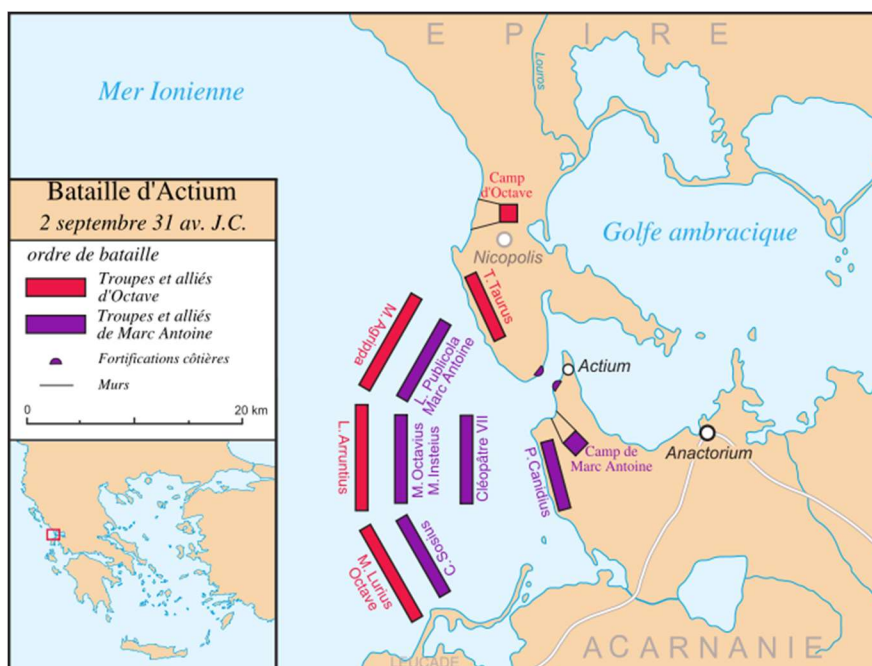
67. Lorsqu'on fut près de commencer la guerre, Antoine n'avait pas moins de cinq cents vaisseaux, parmi lesquels plusieurs étaient à huit et à dix rangs de rames, tous aussi magnifiquement armés que s'ils n'eussent dû servir qu'à la pompe d'un triomphe. Son armée était de deux cent mille hommes de pied et de douze mille chevaux. Il avait sous ses ordres plusieurs rois ses alliés ; Bocchus qui régnait en Afrique ; Tarcondémus, dans la Cilicie supérieure ; Archélaïus, dans la Cappadoce ; Philadelphie, roi de Paphlagonie ; Mithridate, de la Comagène, et Adallas, de Thrace. Plusieurs autres princes, qui n'avaient pu s'y trouver en personne, lui avaient envoyé leurs troupes, tels que Polémon, roi de Pont ; Manchus, roi des Arabes ; Hérode, des Juifs ; Amyntas, des Lycaoniens et des Galates : le roi des Mèdes lui-même lui avait envoyé un renfort considérable. César [Octave, futur Auguste] n'avait que deux cent cinquante vaisseaux de guerre, quatre-vingt mille hommes de pied, et presque autant de cavalerie que les ennemis. L'empire d'Antoine s'étendait depuis l'Euphrate et l'Arménie jusqu'à la mer Ionienne et l'Illyrie : celui de César embrassait tous les pays situés entre l'Illyrie et l'Océan occidental, et depuis cet Océan jusqu'aux mers d'Étrurie et de Sicile ; il renfermait encore la portion de l'Afrique qui regarde l'Italie, la Gaule et l'Ibérie, jusqu'aux colonnes d'Hercule : la partie de l'Afrique qui s'étend de la Cyrénaïque à l'Éthiopie, obéissait à Antoine.

68. Mais il s'était rendu si dépendant d'une femme, qu'avec une telle supériorité de forces de terre, il préféra de combattre sur mer, par le seul motif de plaire à Cléopâtre ; et cela quand il voyait ses triérarques, faute de rameurs, enlever, dans cette Grèce déjà si malheureuse, les voyageurs, les muletiers, les moissonneurs et les jeunes gens, sans pouvoir compléter les équipages de ses vaisseaux, dont un grand nombre manquaient de matelots, et ne naviguaient que difficilement. Les vaisseaux de César n'avaient ni cette masse ni cette hauteur qui ne sont bonnes que pour l'ostentation ; ils étaient agiles, propres à toutes les manœuvres, et fournis de tout abondamment. Il les tenait dans les ports de Tarente et de Brunduse, d'où il envoya dire à Antoine de ne plus perdre un temps précieux, mais de venir avec toutes ses forces, en lui offrant des rades et des ports où il aborderait sans obstacle, et lui promettant de se retirer, avec son armée de terre, loin de la côte d'Italie, de tout l'espace que fournit un cheval dans une course, jusqu'à ce qu'il eût débarqué ses troupes en sûreté, et établi son camp. Antoine, pour répondre à cette bravade, lui proposa, quoique le plus vieux, un combat singulier, et lui fit dire que s'il s'y refusait, il n'avait qu'à se rendre dans la plaine de Pharsale pour y combattre en bataille rangée, comme l'avaient déjà fait César et Pompée. Pendant qu'Antoine se tenait à l'ancre près du promontoire d'Actium, à l'endroit où est aujourd'hui la ville de Nicopolis, César le prévint, et, traversant la mer Ionienne, alla s'emparer d'une petite ville du continent de l'Épire, appelée Toryne [Paleoparga]. Antoine paraissant troublé de cette nouvelle, parce qu'il n'avait pas encore son armée de terre, Cléopâtre lui dit, en jouant sur ce mot : « Eh bien ! Qu'y-a-t-il donc de si fâcheux que César soit assis à Toryne ? »

69. Le lendemain à la pointe du jour, Antoine voyant les ennemis se mettre en mouvement, et craignant qu'ils ne vinssent s'emparer de ses vaisseaux, qu'ils trouveraient sans défenseurs, fit armer ses rameurs, qu'il plaça sur les ponts, seulement pour la montre ; et leur ayant ordonné de faire sortir leurs rames des deux côtés des vaisseaux, il tint sa flotte au port d'Actium, la proue tournée vers l'ennemi, pour lui faire croire que ses vaisseaux étaient garnis de tout leur équipage et disposés à combattre. César, dupe de ce stratagème, se retira. Antoine sut aussi lui couper adroitement l'eau, qui, dans tous les environs, n'était ni abondante ni bonne, et qu'il environna de tranchées, pour empêcher l'ennemi d'aller en chercher. Il montra encore, contre l'avis de Cléopâtre, une grande générosité envers Domitius, qui, ayant la fièvre, et s'étant mis dans une chaloupe comme pour prendre l'air, passa du côté de César. Antoine, malgré le chagrin qu'il eut de sa désertion, lui renvoya tous ses équipages, ses amis et ses domestiques. Domitius, apparemment par une suite du remords que lui causa la publicité donnée à sa perfidie et à sa trahison, mourut très peu de temps après. Deux des rois ses alliés, Amyntas et Déjotarus, le quittèrent aussi, et se rendirent auprès de César. Antoine, à qui rien ne réussissait, voyant que sa flotte n'arrivait pas assez tôt pour pouvoir lui être de quelque secours

fut forcé de recourir encore à son armée de terre. Canidius, qui la commandait, changeant d'avis à l'approche du danger, conseillait à Antoine de renvoyer Cléopâtre, et de se retirer dans la Thrace ou dans la Macédoine, pour y combattre par terre ; car Dicomes, roi des Gètes, promettait de lui amener un renfort considérable. « Il ne peut y avoir de honte pour vous, ajouta-t-il, d'abandonner la mer à César, qui, dans la guerre de Sicile, s'est déjà exercé aux combats maritimes ; mais il serait fort étrange qu'ayant l'expérience la plus consommée dans les combats de terre, vous rendissiez inutile la valeur de vos légions, en les dispersant sur des vaisseaux et y consumant sans fruit toute leur force. » Mais ces représentations échouèrent contre la volonté de Cléopâtre, qui fit décider qu'on combattrait sur mer ; car déjà elle songeait à la fuite, et avait de son côté tout disposé, non pour contribuer à la victoire, mais pour s'assurer une retraite facile quand elle ne verrait plus de ressource.

70. Une longue chaussée menait du camp d'Antoine à la rade où ses vaisseaux étaient à l'ancre ; c'était par là qu'il allait, avec la plus grande sécurité, visiter sa flotte. Un domestique de César ayant dit à son maître qu'il serait facile d'enlever Antoine quand il passait sur cette chaussée, César y plaça des soldats en embuscade : ils furent si près de le prendre, qu'ils se saisirent de la personne qui marchait devant lui ; mais ils s'étaient levés trop tôt de leur embuscade, et Antoine se sauva, non sans peine, en courant de toute sa force. Dès qu'il fut décidé qu'on combattrait sur mer, il fit brûler tous les vaisseaux égyptiens, à l'exception de soixante ; et sur ses galères les plus grandes et les meilleures, depuis celles à trois rangs de rames jusqu'à celles de dix, il plaça vingt mille soldats légionnaires et deux mille hommes de trait. Un chef de bandes d'infanterie, qui avait combattu plusieurs fois sous les ordres d'Antoine, et dont le corps était criblé de blessures, le voyant passer, lui dit d'une voix douloureuse : « Eh ! mon général, pourquoi, vous déifiant de ces blessures et de cette épée, mettez-vous vos espérances dans un bois pourri ? Laissez les hommes d'Égypte et de Phénicie combattre sur mer, et donnez-nous la terre, sur laquelle, accoutumés à tenir ferme, nous savons ou vaincre ou mourir. » Antoine ne lui répondit rien : il se contenta seulement de lui faire signe en passant de la tête et de la main, comme pour l'encourager, et lui donner une espérance qu'il n'avait pas lui-même ; car ses pilotes ayant voulu laisser les voiles, il les obligea de les prendre et de les mettre sur les vaisseaux, « afin, leur dit-il, qu'il ne puisse échapper à votre poursuite aucun ennemi. »



Source : [http://fr.wikipedia.org/wiki/Fichier:Actium\\_battle\\_map-fr.svg](http://fr.wikipedia.org/wiki/Fichier:Actium_battle_map-fr.svg)

71. Ce jour-là et les trois suivants, l'agitation de la mer empêcha de combattre ; mais le cinquième jour, la chute du vent ayant rétabli le calme sur les eaux, les deux flottes



s'avancèrent l'une contre l'autre. Antoine et Publicola étaient à l'aile droite, Célius à la gauche ; Marcus Octavius et Marcus Tustéius occupaient le centre. César avait donné son aile gauche à Agrippa, et s'était réservé la droite. Canidius commandait l'armée de terre d'Antoine ; Taurus, celle de César : toutes deux rangées en bataille sur le rivage, s'y tenaient immobiles. Quant aux deux généraux, Antoine, sur une chaloupe, parcourait ses lignes, exhortant ses soldats à profiter de la pesanteur de leurs vaisseaux, pour y combattre de pied ferme, comme sur la terre : il ordonnait aux pilotes de soutenir le choc des ennemis avec la même immobilité que s'ils étaient à l'ancre, et d'éviter les difficultés qu'offrait aux vaisseaux l'issue du port. César, en sortant de sa tente avant le jour, pour aller visiter sa flotte, rencontra, dit-on, un homme qui conduisait un âne ; il lui demanda son nom. Cet homme, qui le reconnut, lui dit qu'il s'appelait Eutyclus, et son âne Nikon. Dans la suite, lorsqu'il fit orner ce lieu des becs des galères qu'il avait prises, il y plaça deux statues de bronze, dont l'une représentait l'homme, et l'autre son âne.

**72.** César, après avoir examiné l'ordonnance de sa flotte, se transporta sur une chaloupe à l'aile droite, et vit avec surprise les ennemis se tenir dans le détroit, tellement immobiles, qu'on eût dit, à les voir, qu'ils étaient à l'ancre. César lui-même en fut si persuadé, qu'il tint les siens éloignés de la flotte ennemie de la distance de huit stades. Il était la sixième heure du jour, et les soldats d'Antoine, qui souffraient impatiemment ces délais, et qui d'ailleurs avaient beaucoup de confiance dans la grandeur et la hauteur de leurs vaisseaux, profitèrent d'un vent léger qui s'éleva de la mer, pour ébranler leur aile gauche. César, ravi de ce mouvement, fit reculer sa droite, afin d'attirer les ennemis plus loin du détroit, et de pouvoir avec ses vaisseaux, qui étaient légers et agiles, envelopper et charger facilement les galères d'Antoine, que leur grande masse et le défaut de rameurs rendaient pesantes et difficiles à mettre en action. Quand le combat fut engagé, on ne vit pas les vaisseaux se choquer et se briser les uns les autres : les navires d'Antoine, appesantis par leur grandeur, ne pouvaient fondre sur ceux des ennemis avec cette impétuosité qui donne au choc tant de roideur et fait entrouvrir les vaisseaux ; ceux de César évitaient de donner de leur proue contre la proue des galères ennemis, qui étaient armées d'un fort éperon d'airain ; ils craignaient même de les charger en flanc, parce que leurs éperons se brisaient facilement, en quelque endroit qu'ils heurtassent ces gros vaisseaux, construits de fortes poutres carrées, attachées ensemble par des liens de fer. Cette bataille navale ressemblait donc à un combat de terre, ou plutôt au siège d'une ville. Trois ou quatre galères de César se réunissaient pour attaquer un seul vaisseau d'Antoine, avec des épieux, des piques, des espartons et des traits enflammés ; et les galères d'Antoine faisaient pleuvoir des batteries de leurs tours une grêle de traits. Agrippa ayant étendu son aile gauche pour envelopper Antoine, Publicola fut forcé de donner plus de largeur à sa droite, et par là il se trouva séparé du centre, dont les vaisseaux, déjà pressés par ceux que commandait Arruntius, furent encore plus troublés par ce mouvement.

**73.** Le combat était encore douteux et la victoire incertaine, lorsque tout à coup les soixante vaisseaux de Cléopâtre, déployant les voiles pour faire leur retraite, prirent la fuite à travers les galères qui combattaient : comme ils étaient placés derrière les gros vaisseaux d'Antoine, en passant au milieu des lignes ils les mirent en désordre. Les ennemis, qui les suivaient des yeux, les virent avec la plus grande surprise, poussés par un bon vent, cingler vers le Péloponnèse. Ce fut alors qu'Antoine, bien loin de montrer la prudence d'un général, ou le courage et même le bon sens le plus ordinaire, vérifia ce que quelqu'un a dit en badinant : que l'âme d'un homme amoureux vit dans un corps étranger. Entraîné par une femme comme s'il lui eût été collé, et qu'il fût obligé de suivre tous ses mouvements, il ne vit pas plutôt le vaisseau de Cléopâtre déployer ses voiles, qu'oubliant tout, qu'abandonnant, que trahissant ceux qui combattaient et mouraient pour lui, il monta sur une galère à cinq rangs de rames, et, sans autres compagnons de sa fuite qu'Alexandre de Syrie ! Et Scellius, se mit à la suite d'une femme qui se perdait, et qui devait bientôt le perdre lui-même.

**74.** Cléopâtre, ayant reconnu son vaisseau, éleva un signal sur le sien : Antoine s'en étant approché, y fut reçu ; et sans voir la reine, sans être vu d'elle, il alla s'asseoir seul à la proue, gardant le plus profond silence, et tenant sa tête entre ses mains. Cependant les vaisseaux

légers de César, qui s'étaient mis à sa poursuite, ayant paru, Antoine commanda à son pilote de tourner la proue de sa galère contre ces bâtiments, qui furent bientôt écartés : un Lacédémonien seul, nommé Euryclès, s'attacha plus vivement à sa poursuite, et agitant de dessus le tillac une longue javeline, il cherchait à la lancer contre lui. Antoine s'avançant sur la proue : « Quel est, dit-il, celui qui s'obstine si fort à poursuivre Antoine ? — C'est moi, répondit le Lacédémonien, c'est Euryclès, fils de Lacharès, qui profite de la fortune de César pour venger, s'il le peut, la mort de son père. Ce Lacharès, accusé d'un vol, avait eu la tête tranchée par ordre d'Antoine. Euryclès n'ayant pu joindre la galère, alla contre l'autre galère amirale (car il y en avait deux), et la heurta si rudement, qu'il la fit tourner ; et l'ayant jetée sur le côté, il la prit avec un autre vaisseau sur lequel il trouva une magnifique vaisselle de table. Dès qu'Euryclès se fut retiré, Antoine retourna s'asseoir dans la même posture et le même silence ; il passa trois jours seul sur la proue, soit qu'il fût irrité contre Cléopâtre, soit qu'il eût honte de la voir ; et il arriva au cap de Ténare, où les femmes de Cléopâtre, leur ayant ménagé une entrevue particulière, finirent par leur persuader de souper et de passer la nuit ensemble.

**75.** Un grand nombre de vaisseaux ronds, et plusieurs de leurs amis échappés de la défaite, s'étant rassemblés auprès d'eux, ils apprirent que la flotte était perdue, mais qu'on croyait l'armée de terre encore entière. A cette nouvelle, Antoine dépêcha sur-le-champ des courriers à Canidius, pour lui porter l'ordre de se retirer en diligence dans la Macédoine, et de passer de là en Asie : lui-même, résolu de partir du cap de Ténare pour l'Afrique, choisit un vaisseau de charge sur lequel étaient des sommes d'argent considérables, une grande quantité de vaisselle d'or et d'argent, et d'autres meubles précieux qui avaient servi aux rois ses alliés ; il donna toutes ces richesses à ses amis, en leur disant de les partager entre eux, et de songer ensuite à leur retraite. Ils fondaient tous en larmes, et ne voulaient pas accepter ses présents ; mais il les consola d'un ton plein de douceur et d'amitié, et les renvoya avec des lettres pour Théophile, gouverneur de Corinthe, qu'il pria de veiller à leur sûreté, et de les tenir cachés jusqu'à ce qu'ils eussent fait leur paix avec César. Théophile était père de cet Hipparque qui, après avoir eu le plus grand crédit auprès d'Antoine, fut le premier de ses affranchis qui passa dans le parti de César, et alla s'établir ensuite à Corinthe. Voilà ce qui eut lieu du côté d'Antoine.

**76.** Sa flotte se défendit longtemps devant Actium ; mais enfin, violemment agitée par les flots qui la battaient en proue, elle fut obligée de céder à la dixième heure. Il ne périt pas dans l'action plus de cinq mille hommes ; mais il y eut, suivant le rapport de César lui-même, trois cents vaisseaux de pris. Le gros de la flotte ne s'était pas aperçu de la retraite d'Antoine, et ceux qui l'apprenaient ne pouvaient la croire, ni se persuader qu'un général eût abandonné dix-neuf légions et douze mille chevaux qui n'avaient encore reçu aucun échec, et qu'il eût pris lâchement la fuite, comme s'il n'eût pas souvent éprouvé la bonne et la mauvaise fortune, et qu'il n'eût pas une longue expérience de ces vicissitudes si communes dans la guerre. Les soldats, qui désiraient fort son retour, et qui s'attendaient à chaque instant à le voir reparaître, montrèrent tant de fidélité et de courage, qu'après même qu'ils ne purent plus douter de sa fuite ils restèrent sept jours entiers sans se séparer, n'ayant aucun égard aux ambassades que César leur envoyait pour les attirer à son parti. Enfin Canidius, qui les commandait, s'étant dérobé du camp pendant la nuit, ces troupes, abandonnées et trahies par leurs chefs, se rangèrent du côté du vainqueur. César, après sa victoire, fit voile vers Athènes ; et, ayant pardonné aux Grecs, il fit distribuer le blé qui restait des provisions qu'on avait amassées pour la guerre, à ces villes si misérables, qui n'avaient plus ni argent, ni esclaves, ni bêtes de somme. J'ai entendu raconter à mon bisaïeul Néarque que les habitants de Chéronée avaient été forcés de porter sur leurs épaules, chacun, une certaine mesure de blé jusqu'à la mer d'Anticyre, pressés à coups de fouet par des soldats ; ils avaient déjà fait un premier voyage, et on les avait commandés pour porter une seconde charge, lorsqu'on apprit la défaite d'Antoine. Cette nouvelle sauva notre ville ; car à l'instant les commissaires et les soldats prirent la fuite, et les habitants partagèrent entre eux le blé.

### **FLORUS : HISTOIRE ROMAINE : LIVRE 4 Chap. 11**

[...] Au premier bruit de ces nouveaux mouvements, César [Octave, futur Auguste] s'était embarqué à Brundisium pour aller au-devant de la guerre. Ayant placé son camp en Epire, il

avait bloqué avec sa flotte tout le rivage d'Actium, l'île de Leucade et le mont Leucate, ainsi que les deux pointes du golfe d'Ambracie. Nous avions au moins quatre cents navires, les ennemis en avaient à peine deux cents, mais dont la grandeur compensait l'infériorité numérique. Ils possédaient en effet de six à neuf rangs de rameurs, et ils étaient en outre surmontés de tours à plusieurs étages, ce qui les faisait ressembler à des forteresses ou à des villes ; leur poids faisait gémir la mer et les vents se fatiguaient à les pousser. Leur masse même leur fut fatale. Les navires de César avaient de deux à six rangs de rameurs tout au plus ; ils étaient propres à toutes les évolutions qu'on pouvait exiger d'eux ; ils attaquaient, reculaient, viraient facilement. Se mettant à plusieurs en même temps contre un seul de ces lourds vaisseaux, inhabiles à toute manoeuvre, ils les accablaient de traits et de coups d'éperons et leur lançaient aussi des torches enflammées. Ils n'eurent aucun mal à les disperser. La grandeur des forces ennemies apparut surtout après la victoire. Les débris de cette immense flotte détruite par la guerre voguaient sur toute la mer, et les dépouilles recouvertes de la pourpre et de l'or des Arabes, des Sabéens et de mille peuples d'Asie étaient continuellement rejetées sur les côtes par les flots que poussaient les vents.

La reine donna la première le signal de la fuite et gagna la haute mer sur son vaisseau à pourpre d'or et à voile de pourpre. Antoine la suivit bientôt. Mais César s'élança sur leurs traces. En vain, ils avaient préparé leur fuite sur l'océan, en vain des garnisons avaient été chargées de défendre Parétonium et Péluse, ces deux promontoires de l'Égypte ; tout fut inutile, et ils allaient tomber aux mains de César. Le premier, Antoine se tua de son épée.

### **DION CASSIUS : HISTOIRE ROMAINE, LIVRE 50, Chap. 31-35**

**31.** Ainsi parla César [Octave, futur Auguste]. Il eut ensuite la pensée de laisser sortir librement l'ennemi, afin de tomber sur ses derrières tandis qu'il fuirait (il espérait, grâce à la rapidité de ses vaisseaux, l'atteindre sans peine, et, en montrant à tous les yeux qu'Antoine cherchait à fuir, amener ainsi sans combat les soldats de son rival à passer dans ses rangs) ; mais, retenu par Agrippa, qui craignait d'être distancé par des adversaires prêts à faire usage de leurs voiles, se flattant d'ailleurs de vaincre sans peine, à cause d'une pluie torrentielle et d'une quantité de grêle qui tomba sur la flotte d'Antoine seulement et y mit partout le désordre, il abandonna ce projet ; et, après avoir, de son côté, embarqué sur ses vaisseaux des troupes de terre, posté tous ses amis sur des bâtiments de service, afin de pouvoir, par eux, communiquer les instructions nécessaires aux combattants, autour desquels il les faisait circuler rapidement, et avoir lui-même les renseignements utiles, il se mit à épier la sortie des ennemis. Ceux-ci ayant levé l'ancre au signal donné par le clairon, et présentant leurs vaisseaux en rangs serrés un peu en dehors du détroit, sans néanmoins s'avancer davantage, César cingla vers eux dans l'espoir d'en venir à un engagement, s'ils tenaient ferme, ou de les faire reculer ; mais comme, sans marcher à sa rencontre, ni faire retraite, ils conservaient leurs positions et, en outre, serraient fortement leurs rangs, il hésita, et après avoir donné l'ordre aux matelots de tenir les rames baissées dans l'eau, il s'arrêta un instant ; puis, tout à coup, à un signal donné, il déploya en cercle les ailes de son armée, dans l'intention d'envelopper ses adversaires, ou, tout au moins, de rompre leurs rangs. Aussi Antoine, craignant d'être enfermé dans cette courbe, mit en ligne tout ce qu'il put, et en vint aux mains malgré lui.

**32.** Ce fut après s'être ainsi rapprochés qu'ils engagèrent le combat, au milieu des appels qu'ils adressaient l'un l'autre à leur habileté et à leur ardeur, au milieu des exhortations qu'ils entendaient, envoyées par les cris de ceux qui étaient à terre. La manière de combattre n'était pas la même : les soldats de César, dont les vaisseaux étaient plus petits et plus rapides, se servaient de leurs rames et fondaient sur un adversaire contre les coups duquel ils étaient garantis de toutes parts : qu'ils coulissent ou non leur ennemi, ils commençaient par le heurter de leur éperon avant d'en venir aux mains ; ou bien ils faisaient tout à coup une nouvelle charge sur le même vaisseau, ou bien encore ils l'abandonnaient pour se tourner contre d'autres ; puis, après avoir causé à ceux-là aussi quelques avaries en proportion avec le peu de durée de l'engagement, ils marchaient sur d'autres et sur d'autres encore, afin de les attaquer au moment où l'on s'y attendait le moins. Car, craignant les traits

qui leur étaient lancés de loin, et craignant aussi le combat de près, ils ne s'attardaient ni à l'abordage, ni à l'attaque ; mais, se glissant incontinent le long de leur adversaire, de façon à ne pas être atteints par les armes de jet, et se contentant de le désarmer ou seulement de le mettre en désordre, de manière à ne pas être saisis par lui, ils se retiraient hors de la portée du trait. De leur côté, les gens d'Antoine accablaient les vaisseaux ennemis d'une grêle de pierres et de traits, et lançaient des mains de fer sur ceux qui s'approchaient. Quand ils réussissaient à les atteindre, ils avaient l'avantage ; mais quand ils échouaient, les avaries causées à leurs bâtiments les faisaient couler, ou bien le temps même qu'ils passaient à chercher un moyen de se soustraire à ce danger donnait à d'autres ennemis plus de facilité pour l'attaque ; car deux ou trois vaisseaux fondant ensemble sur le même bâtiment, ceux-ci faisaient subir, ceux-là éprouvaient tous les dommages qu'il était possible. La souffrance et la fatigue étaient, chez les uns, surtout pour les pilotes et pour les rameurs ; chez les autres, pour les équipages. Les uns ressemblaient à une cavalerie qui, libre d'avancer ou de reculer, tantôt pousse en avant, tantôt tourne bride ; les autres ressemblaient à des soldats légionnaires en garde contre les approches de l'ennemi et mettant tous leurs efforts à le saisir. Aussi l'avantage était, pour les uns, de passer incontinent le long de l'ennemi et de lui arracher les rames ; pour les autres, de faire sombrer leur agresseur sous le poids des pierres qu'ils lui lançaient du haut de leur bord. L'infériorité consistait, pour les uns, à ne pouvoir faire aucun mal à leur adversaire lorsqu'il fondait sur eux ; pour les autres, à être, s'ils ne réussissaient pas à couler le vaisseau ennemi, accrochés de manière que la lutte devenait inégale.

**33.** Le combat, longtemps douteux parce qu'aucun des deux partis ne pouvait l'emporter sur l'autre, se termina de cette manière : Cléopâtre, dont le vaisseau, mouillé derrière les combattants, était battu par les vagues, ne supporta pas l'attente d'un événement qui tardait tant à se décider ; dévorée par une impatience féminine et digne d'une Égyptienne, par l'inquiétude qui la tenait si longtemps suspendue, et par une anxiété qui se renouvelait sans cesse dans l'un ou l'autre sens, Cléopâtre prit elle-même la fuite et en éleva le signal pour ses sujets. A cet ordre, les Égyptiens, ayant incontinent déployé leurs voiles et pris le large, favorisés par une brise qui vint à souffler, Antoine, dans la persuasion que ce n'était pas l'ordre de Cléopâtre, mais la crainte, résultat d'une défaite, qui les poussait à fuir, courut à leur suite. Alors le découragement et le trouble s'emparèrent du reste des soldats ; pleins du désir de s'échapper, eux aussi, n'importe de quelle façon, les uns serraient les voiles, les autres précipitaient dans la mer les tours et les manœuvres, afin de s'alléger dans leur fuite. Les voyant dans ces dispositions, l'ennemi, fondant sur eux (il ne poursuivait pas ceux qui étaient en fuite, attendu qu'il n'avait pas de voiles et qu'il ne s'était préparé que pour le combat), attaqua de loin et de près un seul vaisseau avec deux ou trois à la fois ; en sorte que, d'un côté comme de l'autre, la lutte présenta des chances aussi variées que rapides. Les uns, en effet, portaient le ravage partout dans les parties inférieures des vaisseaux, brisaient les rames et arrachaient les gouvernails ; puis, montant à l'abordage, ils entraînaient ceux-ci en les saisissant corps à corps, repoussaient ceux-là et engageaient la lutte avec eux, égaux désormais en nombre ; les autres, de leur côté, refoulaient les assaillants avec des crocs, les tuaient à coups de hache, les écrasaient sous des masses de pierres et autres matières, uniquement rassemblées à cette intention, et, quand on en venait aux mains, se portaient contre l'ennemi. A la vue de ce qui se passait, on eût dit, pour comparer les petites choses aux grandes, des murailles ou des îles nombreuses et serrées les unes près des autres, assiégées par mer, tant les uns faisaient d'efforts pour monter à bord de l'ennemi, comme si c'eût été une citadelle sur la terre ferme, et mettaient d'ardeur à se servir de tout ce qui devait les conduire à leur but ; tant les autres faisaient usage de tous les moyens qu'on a coutume d'employer en pareilles circonstances.

**34.** Les chances se balançant, César, incertain de ce qu'il devait faire, envoya chercher du feu à son camp. Jusqu'à ce moment, il n'avait pas, dans l'espérance de conserver l'argent, voulu recourir à cette extrémité ; mais alors, voyant qu'il n'y avait pas d'autre moyen d'assurer la victoire, il recourut à cet expédient comme à son unique ressource. A partir de ce moment, la face du combat changea. Les uns, en effet, marchant de toutes parts à la fois

contre leurs adversaires, faisaient pleuvoir sur eux des traits enflammés, leur jetaient de près des torches embrasées, leur lançaient de loin des marmites remplies de charbons ardents et de poix ; les autres repoussaient ces attaques, et lorsque quelques-uns de ces projectiles, tombant sur eux, s'attachaient au bois des vaisseaux et y développaient une grande flamme, comme il est naturel, ils se servaient d'abord de l'eau potable qu'ils avaient apportée et éteignaient, par ce moyen, l'incendie sur quelques points ; puis, cette eau consommée, ils puisaient l'eau de mer. Si encore ils l'eussent versée en grande abondance, ils eussent peut-être par la masse arrêté la violence du feu ; mais, se trouvant dans l'impossibilité de le faire partout (les vases qu'ils employaient pour puiser étaient peu nombreux, et, dans leur trouble, ils les remontaient à demi pleins), cette eau, loin de leur être utile, ne fit qu'animer davantage le feu ; car l'eau de mer, répandue en petites quantités sur la flamme, en augmente la force. Vaincus de ce côté, ils entassaient leurs vêtements les plus épais et les cadavres sur le feu : cet expédient arrêta un instant l'incendie, et il y eut une apparence de soulagement ; mais ensuite, excité surtout par un vent qui vint à souffler avec violence, le feu éclata avec une intensité qu'augmentaient encore ces aliments. Tant qu'une partie seulement de leur vaisseau était dévorée par l'incendie, quelques hommes cherchaient à y mettre obstacle et sautaient au milieu des flammes : ils coupaient ceci, transportaient ailleurs cela, lançaient les objets à la mer ou contre l'ennemi, dans l'espérance de lui causer des dommages. D'autres, retirés sur la partie demeurée intacte, faisaient plus que jamais usage des mains de fer et des longues javelines, pour essayer d'accrocher à eux quelque vaisseau ennemi, afin de sauter à son bord, ou, s'ils n'y pouvaient réussir, de l'embraser avec le leur.

**35.** Comme les soldats de César, pour se dérober à ce danger, n'approchaient pas, et que le feu, s'attachant tout à l'entour aux parois des vaisseaux, les dévorait jusqu'en bas, il arriva quelque chose d'horrible aux soldats d'Antoine. Ils périssaient, les matelots surtout, étouffés par la fumée avant d'être atteints par les flammes : ceux-là y étaient grillés comme dans des fournaises ; d'autres étaient lentement consumés par leurs armes rougies ; d'autres, avant d'éprouver cette souffrance, ou même à demi brûlés, ceux-ci, en jetant leurs armes, étaient blessés par des traits lancés de loin, ceux-là, en se précipitant dans la mer, étaient ou suffoqués ou engloutis dans les flots sous les coups de leurs adversaires, ou bien encore déchirés par les monstres marins. Seuls, comme il arrive en pareilles circonstances, ceux-là eurent un trépas supportable qui périrent avant d'avoir subi aucun de ces tourments ou se donnèrent la mort, soit mutuellement, soit eux-mêmes ; car ils n'eurent à supporter aucune torture et leurs cadavres furent brûlés avec leurs vaisseaux comme sur un bûcher. Aussi, à cette vue, les Césariens, qui, auparavant, tant qu'ils sentaient l'ennemi capable d'opposer encore quelque résistance, évitaient une mêlée, lorsque les vaisseaux furent en feu et que leurs adversaires furent désormais dans l'impossibilité de se défendre, loin de pouvoir faire aucun mal à qui les attaquait, les Césariens s'empressèrent de marcher sur la flotte d'Antoine, afin de s'emparer de l'argent, s'il était possible, et d'éteindre le feu qu'ils avaient eux-mêmes allumé. Mais cela même fit que plusieurs d'entre eux périrent corps et biens, avec leurs vaisseaux, dans les étreintes de la flamme et des grappins.

### **2.18 Le dernier voyage de St Paul (59-60 ap. J-C.)**

#### **St LUC : ACTES DES APÔTRES, 27**

Nous montâmes sur un navire d'Adramytte, qui devait côtoyer l'Asie, et nous partîmes, ayant avec nous Aristarque, Macédonien de Thessalonique.

Le jour suivant, nous abordâmes à Sidon ; et Julius, qui traitait Paul avec bienveillance, lui permit d'aller chez ses amis et de recevoir leurs soins.

Partis de là, nous longeâmes l'île de Chypre, parce que les vents étaient contraires. Après avoir traversé la mer qui baigne la Cilicie et la Pamphylie, nous arrivâmes à Myra en Lycie. Et là, le centenier, ayant trouvé un navire d'Alexandrie qui allait en Italie, nous y fit monter. Pendant plusieurs jours nous naviguâmes lentement, et ce ne fut pas sans difficulté que nous atteignîmes la hauteur de Cnide, où le vent ne nous permit pas d'aborder. Nous passâmes au-dessous de l'île de Crète, du côté de Salmone [Cap Sidérone]. Nous la côtoyâmes avec peine, et nous arrivâmes à un lieu nommé Beaux Ports [Kaloï Limenes], près duquel était la ville de Lasée.

Un temps assez long s'était écoulé, et la navigation devenait dangereuse, car l'époque même du jeûne était déjà passée. C'est pourquoi Paul avertit les autres, en disant : « O hommes, je vois que la navigation ne se fera pas sans péril et sans beaucoup de dommage, non seulement pour la cargaison et pour le navire, mais encore pour nos personnes. »

Le centenier écouta le pilote et le patron du navire plutôt que les paroles de Paul. Et comme le port n'était pas bon pour hiverner, la plupart furent d'avis de le quitter pour tâcher d'atteindre Phénix [Loutro], port de Crète qui regarde le sud-est et le nord-est, afin d'y passer l'hiver<sup>7</sup>.

Un léger vent du sud vint à souffler, et, se croyant maîtres de leur dessein, ils levèrent l'ancre et côtoyèrent de près l'île de Crète. Mais bientôt un vent impétueux, qu'on appelle Euraquilon [vent de secteur Nord à Est], se déchaîna sur l'île. Le navire fut entraîné, sans pouvoir lutter contre le vent, et nous nous laissâmes aller à la dérive.

Nous passâmes au-dessous d'une petite île nommée Clauda [Gavdos], et nous eûmes de la peine à nous rendre maîtres de la chaloupe ; après l'avoir hissée, on se servit des moyens de secours pour ceindre le navire, et, dans la crainte de tomber sur la Syrte, on abaissa les voiles. C'est ainsi qu'on se laissa emporter par le vent.

Comme nous étions violemment battus par la tempête, le lendemain on jeta la cargaison à la mer, et le troisième jour nous y lançâmes de nos propres mains les agrès du navire. Le soleil et les étoiles ne parurent pas pendant plusieurs jours, et la tempête était si forte que nous perdîmes enfin toute espérance de nous sauver.

On n'avait pas mangé depuis longtemps. Alors Paul, se tenant au milieu d'eux, leur dit : « O hommes, il fallait m'écouter et ne pas partir de Crète, afin d'éviter ce péril et ce dommage. Maintenant je vous exhorte à prendre courage ; car aucun de vous ne périra, et il n'y aura de perte que celle du navire. Un ange du Dieu à qui j'appartiens et que je sers m'est apparu cette nuit, et m'a dit : Paul, ne crains point ; il faut que tu comparaisse devant César, et voici, Dieu t'a donné tous ceux qui naviguent avec toi. C'est pourquoi, ô hommes, rassurez-vous, car j'ai cette confiance en Dieu qu'il en sera comme il m'a été dit. Mais nous devons échouer sur une île. »

La quatorzième nuit, tandis que nous étions ballottés sur l'Adriatique [ce terme couvrait une zone plus grande que de nos jours et incluait Malte], les matelots, vers le milieu de la nuit, soupçonnèrent qu'on approchait de quelque terre. Ayant jeté la sonde, ils trouvèrent vingt brasses [35 m] ; un peu plus loin, ils la jetèrent de nouveau, et trouvèrent quinze brasses [27 m]. Dans la crainte de heurter contre des écueils, ils jetèrent quatre ancres de la poupe, et attendirent le jour avec impatience.

Mais, comme les matelots cherchaient à s'échapper du navire, et mettaient la chaloupe à la mer sous prétexte de jeter les ancres de la proue, Paul dit au centenier et aux soldats : « Si

---

<sup>7</sup> Cf. [http://www.bibliquest.org/WK/WK-nt05-Actes\\_Expose\\_ch21\\_a\\_28.htm](http://www.bibliquest.org/WK/WK-nt05-Actes_Expose_ch21_a_28.htm) pour plus de précisions sur ces ports.

ces hommes ne restent pas dans le navire, vous ne pouvez être sauvés. » Alors les soldats coupèrent les cordes de la chaloupe, et la laissèrent tomber.

Avant que le jour parût, Paul exhorta tout le monde à prendre de la nourriture, disant : « C'est aujourd'hui le quatorzième jour que vous êtes dans l'attente et que vous persistez à vous abstenir de manger. Je vous invite donc à prendre de la nourriture, car cela est nécessaire pour votre salut, et il ne se perdra pas un cheveu de la tête d'aucun de vous. » Ayant ainsi parlé, il prit du pain, et, après avoir rendu grâce à Dieu devant tous, il le rompit, et se mit à manger. Et tous, reprenant courage, mangèrent aussi. Nous étions, dans le navire, deux cent soixante-seize personnes en tout. Quand ils eurent mangé suffisamment, ils allégèrent le navire en jetant le blé à la mer.

Lorsque le jour fut venu, ils ne reconnurent point la terre ; mais, ayant aperçu un golfe avec une plage, ils résolurent d'y pousser le navire, s'ils le pouvaient. Ils délièrent les ancres pour les laisser aller dans la mer, et ils relâchèrent en même temps les attaches des gouvernails ; puis ils mirent au vent la voile d'artimon [plus probablement la voile de misaine], et se dirigèrent vers le rivage. Mais ils rencontrèrent une langue de terre, où ils firent échouer le navire ; et la proue, s'étant engagée, resta immobile, tandis que la poupe se brisait par la violence des vagues.

Les soldats furent d'avis de tuer les prisonniers, de peur que quelqu'un d'eux ne s'échappât à la nage. Mais le centenier, qui voulait sauver Paul, les empêcha d'exécuter ce dessein. Il ordonna à ceux qui savaient nager de se jeter les premiers dans l'eau pour gagner la terre, et aux autres de se mettre sur des planches ou sur des débris du navire. Et ainsi tous parvinrent à terre sains et saufs.

Après nous être sauvés, nous reconnûmes que l'île s'appelait Malte [dans l'actuelle Baie de St Paul].

Après un séjour de trois mois, nous nous embarquâmes sur un navire d'Alexandrie, qui avait passé l'hiver dans l'île, et qui portait pour enseigne les Dioscures. Ayant abordé à Syracuse, nous y restâmes trois jours. De là, en suivant la côte, nous atteignîmes Reggio ; et le vent du midi s'étant levé le lendemain, nous fîmes en deux jours le trajet jusqu'à Pouzzoles, où nous trouvâmes des frères qui nous prièrent de passer sept jours avec eux.

Et c'est ainsi que nous allâmes à Rome.

### **2.19 Départ de Métius pour Alexandrie (vers 70 ap. J-C.)**

**STACE : Les SILVES : LIVRE 3, Silve 2**

Dieu qui veillez avec amour sur les hardis navires et qui calmez en leur faveur les orages d'une mer périlleuse, aplanissez doucement les flots, prêtez de concert une oreille favorable à mes vœux, et que l'onde adoucie laisse monter ma prière jusqu'à vous. « O Neptune, quel rare et précieux dépôt nous confions à tes abîmes, le jeune Métius ! Une fragile embarcation va le recevoir, et transporter au delà des mers la meilleure portion de mon âme. Faites briller vos astres bienfaisants, et n'abandonnez point les deux extrémités de l'antenne, divins jumeaux d'Oebalie. Que l'azur du ciel et de la mer soit revêtu de vos lueurs fraternelles ! Quant aux astres nébuleux, complices du départ de votre sœur fuyant vers Ilion, chassez-les de grâce et fermez-leur au loin tout l'horizon.

« Vous aussi, troupe azurée, divines Néréides, à qui le sort a livré le second empire de la nature, vous que je puis bien appeler les astres de la mer, quittez les grottes transparentes de Doris, et entourant de vos chœurs paisibles le golfe de Raïa, côtoyant à l'envi ses rivages battus des flots, cherchez des yeux le haut navire que brûle de monter Céler, noble nourrisson de la belliqueuse Ausone. Vous le distinguerez bientôt. C'est lui qui vient d'amener aux rives de Pouzzoles la première charge de la moisson que le Phare nous doit tous les ans ; lui qui a le premier salué Caprée, et fait sur la rive droite les libations de vin maréotiquéen l'honneur de Minerve Tyrrhénienne. Formez toutes autour de ses flancs une voluptueuse ceinture, et partagez entre vous les soins de la manœuvre : à celles-ci de fixer le mât à l'aide des cordages, à celles-là d'attacher les voiles à la vergue, à vous de présenter aux Zéphyrus leurs plis flottants. Les unes disposeront les bancs des rameurs, les autres sous les flots seconderont le mouvement du gouvernail, une partie avec la sonde explorera les écueils ; quelques-unes attacheront la nacelle au dos du navire et amèneront l'ancre pesante, tandis que d'autres tempérant les vagues les pousseront toutes vers l'Orient. Mais pas une des sœurs à la verte chevelure ne doit rester inactive. « Nagez en avant du vaisseau, Protée aux formes changeantes, Triton à la double nature, et vous, Glaucus, privé par un soudain prodige de la partie inférieure du corps, et qui, chaque fois que vous approchez de votre patrie, flattez encore d'une queue caressante les rivages d'Anthédon. Je t'invoque entre tous, ô Palémon, ainsi que ta divine mère ! Si j'ai célébré avec amour Thèbes votre cher pays, et chanté sur un instrument digne de lui l'harmonieux Amphion, exaucez mes vœux.

Et toi qui, dans les cachots d'Éole, brises la rage des vents, toi à qui obéissent les nuages et les tempêtes sur toute l'étendue des mers, ô Neptune, écrase de montagnes plus lourdes encore l'Eurus, le Notus et Borée ; n'ouvre qu'au Zéphyr les plaines de l'air. Qu'il souffle seul en poupe, et que seul il effleure sans cesse la surface des flots, jusqu'à ce que, sans tourmente, la voile entre joyeuse dans les ports de l'Égypte.

On m'écoute ; Zéphyr lui-même appelle le navire et accuse la lenteur des matelots. Mais quoi ! Le frisson m'agite, mon cœur défaille ; et malgré l'effroi que m'inspire un sinistre présage, retenues un instant sur le bord de mes paupières, mes larmes ont coulé ! Déjà le nautonnier a coupé le câble, et jeté à la mer la planche étroite qui nous servait de pont ; et de la poupe un cri prolongé, le cri d'un barbare, rompt les embrassements et sépare de force les fidèles baisers. Il n'est plus temps pour la douleur de s'arrêter sur une tête chérie. N'importe, je resterai le dernier de tous, et je ne descendrai pas avant que le vaisseau ne quitte la terre.

Quel est celui qui de cette mer inconnue, et fermée aux malheureux mortels, osa faire une route, et détacha du sol les pieux enfants de la terre, pour les lancer à la merci des vagues et promener leur espoir haletant sur les abîmes ? Génie audacieux, non moins téméraire que le géant qui entassa les glaces de Pélion sur Ossa, et fit gémir l'Olympe sous ce double fardeau. C'était peu sans doute que d'avoir traversé de paisibles marais, soumis des étangs et d'étroites rivières au joug de nos ponts : nous courons vers des précipices ; nous fuyons de tous côtés la terre, notre douce patrie, et nous allons, resserrés dans une cloison fragile, nous exposer à l'inclémence des airs. De là cette fureur des vents et cette indignation des tempêtes, et le ciel qui gronde, et Jupiter qui tonne, la main pleine de foudres !



Avant l'apparition des vaisseaux, la mer dormait d'un profond sommeil ; le sein de Thétis ne se couvrait point d'écume, et les pluies d'orage n'osaient altérer le calme des flots. Mais à la vue de nos poupes orgueilleuses, la mer se gonfla et l'homme vit se dresser contre lui la tempête ; alors menaces du côté de la Pléiade, menaces du côté de l'astre d'Olénie, menaces de la part d'Orion, plus furieux que jamais.

Trop juste est ma plainte ; cependant le navire s'enfuit sur le dos des vagues rapides, il décroît, décroît encore, décroît toujours et finit par échapper à ma vue, emportant sous un frêle abri les objets de tant de sollicitude, et par-des sus tout le gage de notre amitié, mon cher Métius !... Mon cœur maintenant laissera-t-il venir le sommeil ? Quelles nuits, quelles journées je vais passer ! Quelle nouvelle rassurera celui qui craint tout ? La mer de Lucanie, cette bacchante furieuse, lui a-t-elle ouvert un facile passage ? À-t-il trouvé propice la farouche Charybdeou la vierge qui ravage le détroit sicilien ? Quel accueil lui a fait l'orageuse Adria ? Le calme régnait-il sur la mer de Carpathie ? Doris a-t-elle d'un souffle caressant bercé son navire, elle autrefois si favorable aux doux larcins du taureau d'Agénor ?

Mais j'ai mérité ce qui me fait gémir : Métius volait aux combats, et moi, lâche compagnon, je n'ai point suivi sa trace jusque dans le fond des Indes inconnues, jusque dans le chaos des Cymmériens. Debout près du belliqueux étendard de mon prince, en te voyant tour à tour manier la lance, contenir la fougue de ton coursier, donner des ordres aux fils de Mars, je pourrais, sinon partager, du moins admirer tes exploits.

Si jadis le vieillard vénéré du grand Achille, si Phénix alla jusque sur la rive d'Ilion et sous les murs de Pergame, lui, faible et débile, et qui n'avait rien promis au fier Atride, pourquoi ai-je moins de courage avec une égale amitié ? Du moins mon cœur fidèle ne te quittera point, et je suivrai ta voile aussi loin qu'iront mes désirs.

O vous, reléguée autrefois sous les antres de Phoronée, Isis, maintenant reine de Pharos, divinité vers qui l'Orient soupire, accueillez son entrée dans le lac Maréotis aux sons bruyants du sistre. Fêtez ce jeune guerrier à qui le chef du Latium a confié ses étendards dans les contrées de l'aurore, celui dont l'autorité maîtrise ses cohortes de la Palestine. Vous-même d'une main propice introduisez-le dans vos temples, dans vos ports sacrés et dans vos villes ; que, sous vos auspices, il apprenne pourquoi le Nil déborde en fécondant l'Egypte ; pourquoi ses ondes s'arrêtent devant la digue maçonnée par l'industrielle hirondelle ; pourquoi le mystère règne à Memphis ; pourquoi les rives de Canope sont dévouées à la volupté ; pourquoi le gardien du Léthé préside au sanctuaire du Phare, et pourquoi de vils animaux se voient égalés à la majesté des Dieux. Qu'il sache enfin comment l'éternel Phénix compose l'autel où il doit renaître ; quelles campagnes daignent visiter le bœuf Apis ; dans quel endroit du Nil va se baigner ce dieu tant adoré des timides pasteurs.

Guidez encore ses pas vers la grande ombre du héros de Macédoine, près du tombeau où ce fondateur d'Alexandrie brave les siècles, embaumé dans le nectar de l'Hybla ; vers ce palais où l'on cherche encore la vipère dont le venin subtil endormit doucement Cléopâtre, et déroba la fugitive d'Actium aux chaînes de l'Ausone. Suivez-le jusque dans le cœur de l'Assyrie et jusque dans l'armée soumise à ses ordres, et ne l'abandonnez, ô déesse, qu'après l'avoir remis sous la protection du Mars des Latins. Il n'est point inconnu dans ces climats ; jeune encore et décoré seulement du laticlave, il y brillait dans la poudre des camps ; déjà par un mouvement souple et rapide il devançait les escadrons, et son javelot, lancé d'une main sûre, bravait les flèches orientales.

Le jour viendra sans doute où César, ayant sur toi des vues plus hautes, te rappellera des champs de bataille illustrés par tes exploits. Et nous, les jeux fixés de nouveau sur le même rivage, nous contemplerons le vaste abîme et nous demanderons au ciel d'autres vents.

O quelle sera ce jour-là mon ivresse ! Avec quel transport je saisirai ma lyre, lorsque, m'enchaînant de tes fortes étreintes, et m'écrasant du poids de ta gloire, tu viendras, nouveau débarqué, tomber d'abord dans mes bras, que tu me rendras enfin ces entretiens dont tu m'auras gardé le charme, et que, dans nos longs discours sur les années écoulées dans l'intervalle, tu me parleras du cours rapide de l'Euphrate, des palais de la Bactriane, des coupables trésors de l'antique Babylone, du Zeugma, où nous trouvâmes la paix par le chemin de la victoire, et des bosquets enchanteurs de la florissante Idumée ! Tu me diras ce

## Histoires de marins antiques

---

qui donne aux laines de Tyr leur précieuse écarlate, et pourquoi la pourpre de Sidon vient deux fois se teindre au fouloir ; tu me décriras ces lieux où d'heureuses plantes distillent le baume de leurs rameaux blancs ; et moi, je te montrerai quel monument j'élève aux Pélages vaincus, et quelle page doit clore enfin ma laborieuse Thébaïde.

### **2.20 De la vie et de la fortune de Trimacion (1er siècle ap. J-C)**

#### **PETRONE : SATYRICON, Livre 2, Chap. 75-76**

Mais, comme j'avais commencé à le dire, c'est l'ordre et la bonne conduite qui m'ont mené jusqu'à ce degré de fortune. Quand j'arrivai d'Asie, je n'étais pas plus haut que ce chandelier, auquel je me mesurais chaque jour, et pour avoir plus vite du poil au menton je me frottai avec l'huile de la lampe. Cependant, joli comme une femme, j'ai fait quatorze ans les délices de mon maître. Il n'y a pas de honte : quand le maître ordonne, on doit obéir. Et cela ne m'empêchait pas de donner égale satisfaction à sa femme. A bon entendeur salut. Je me tais, parce que je n'aime pas me faire valoir.

Enfin, par la volonté des dieux, je me trouvai maître dans ma maison, et alors, je pus en faire à ma tête. En deux mots, mon maître me désigna comme cohéritier avec César, et me voilà le possesseur d'un patrimoine sénatorial [astronomique]. Mais jamais personne fut-il content de ce qu'il a ? Je voulus faire du commerce. Pour ne pas vous faire languir, sachez que j'équipai cinq navires ; je les chargeai de vin ; c'était alors de l'or en barre ; je les envoyai à Rome. On aurait cru que j'en avais donné l'ordre : tous cinq font naufrage ! C'est de l'histoire, ce n'est pas de la blague ! En un jour, Neptune me mangea trente millions de sesterces [soit autour de 200 millions d'Euros actuels !]. Vous croyez que là-dessus je lâche la partie ! Pas du tout ! Cette perte m'avait mis en goût ; comme si de rien n'était, j'en construis d'autres plus grands, et plus forts, et plus beaux, afin que personne ne puisse dire que je manque d'estomac. Vous savez que plus un navire est gros, plus vaillamment il lutte contre les vents. Je charge une nouvelle cargaison : du vin, du lard, des fèves, des parfums de Capoue, des esclaves. Dans la circonstance, Fortunata fut admirable : elle vendit tous ses bijoux, toutes ses robes et me mit dans la main cent pièces d'or ; elles furent le germe de ma fortune.

« Les affaires vont vite quand les dieux veulent. En un seul voyage je gagnai une somme ronde de dix millions de sesterces. Je commence par racheter toutes les terres qui avaient appartenu à mon maître ; je me fais bâtir une maison, j'achète des bêtes de somme pour les revendre. Tout ce que je touchais croissait comme champignons.

« Quand je me trouvai plus riche que le pays tout entier, je fermai mes registres, j'abandonnai le négoce et me mis à prêter à intérêt aux affranchis. Et j'allais même me retirer entièrement des affaires, mais j'en fus détourné par un astrologue : c'était un Grec, du nom du Sérapa, qui était venu par hasard dans notre colonie : il me parut inspiré par les dieux. Il me dit même des choses que j'avais oubliées et me raconta toute ma vie de fil en aiguille. Il lisait dans mes entrailles ; peu s'en fallait qu'il ne dise ce que j'avais mangé la veille. On aurait cru qu'il ne m'avait jamais quitté d'une semelle.

### **2.21 LE navire (vers 150 ap. J-C.)**

#### **LUCIEN de SAMOSATE : NAVIGIUM : LE NAVIRE OU LES SOUHAITS.**

##### **Conversation entre Samippe, Timolaüs, Lycinus et Adimante**

Samippe : [...] Mais, tout en marchant, parlons un peu de ce navire. Quel vaisseau ! Le constructeur m'a dit qu'il a cent vingt coudées de long [55 m] sur un peu plus de trente coudées de large, et que, depuis le pont jusqu'au fond de cale et à la sentine où se trouve sa plus grande profondeur, il a vingt-neuf coudées. Et puis quel mât ! Quelle antenne il soutient ! Par quel câble il a besoin d'être retenu ! Comme sa poupe s'arrondit par une courbe insensible, ornée d'un chénisque doré ! La proue, vis-à-vis, va en s'élevant avec symétrie, se prolonge en avant et porte sur les deux flancs la figure de la déesse Isis, qui a donné son nom au vaisseau. Le reste de ses ornements, les peintures, la flamme rouge du mât, les ancres, les cabestans, les tourniquets, les chambres voisines de la poupe, tout m'en paraît admirable.

La multitude des matelots peut se comparer à une armée. On disait que ce vaisseau porte assez de grains pour nourrir, pendant un an, tous les habitants de l'Attique [sa charge est estimée à 1200 tonnes]. Et c'est un vieux petit bonhomme qui veille à tout cela, en faisant tourner avec une simple perche ces énormes gouvernails. On me l'a montré ; il n'a plus de cheveux sur le haut de la tête, crépu du reste, et nommé, je crois, Héron.

Timolaüs : Fort habile marin, disent les passagers, et connaissant mieux la mer que Protée lui-même. Vous avez sans doute entendu dire comment il a conduit ici ce navire, les aventures qui lui sont arrivées durant la traversée, et comment l'astre des matelots a sauvé l'équipage ?

Lycinus : Non, Timolaüs ; mais, nous l'apprendrons volontiers.

Timolaüs : Le capitaine lui-même m'en a fait le récit ; un excellent homme et qui cause bien. Il m'a dit qu'ayant levé l'ancre de Pharos, par une petite brise, ils avaient découvert au bout de sept jours le promontoire d'Acamas [Sur la côte occidentale de Chypre ; aujourd'hui Cap Arnaoutis] ; puis un zéphyr contraire [d'ouest] les avait fait dériver jusqu'à Sidon. De là, une grande tempête fond sur eux ; et, dix jours après, en passant par Aulon [détroit entre Chypre et la Cilicie], ils arrivent aux îles Chélidonées [Gelidonya en Turquie], où ils faillirent être submergés tous par la violence des flots. Je sais, pour avoir moi-même côtoyé les Chélidonées, avec quelle force les vagues s'y soulèvent, surtout lorsque l'Africus y souffle de concert avec le Notus [vent de SW] : c'est là, en effet, que la mer de Pamphylie se sépare de celle de Lycie ; le flot, poussé par plusieurs courants, vient se briser sur le promontoire hérissé de rochers escarpés et aiguisés par la vague qui les frappe avec un fracas horrible, un mugissement affreux, et qui s'élève souvent à la hauteur du rocher.

Une pareille tempête les surprit en cet endroit, à ce que m'a dit le capitaine, pendant toute une nuit noire de ténèbres. Heureusement, les dieux, prenant en pitié leurs cris de détresse, leur montrèrent, du côté de la Lycie, un fanal qui éclairait la côte, et en même temps un astre brillant, l'un des Dioscures [Castor et Pollux], vint se poser sur le haut du mât, et dirigea sur la gauche, en pleine mer, le vaisseau déjà emporté contre les écueils. Dès lors, écartés de leur véritable route, ils ont fait voile à travers la mer Égée, et louvoyant contre les vents étésiens qui leur étaient contraires [le Meltem qui souffle du nord], ils ont abordé hier au Pirée, soixante-dix jours après leur départ d'Égypte. Vous voyez combien ils ont été obligés de descendre, puisqu'ils auraient dû laisser la Crète à leur droite, doubler le cap Malée, et se trouver déjà en Italie. [...]

Adimante : [...] Cependant, en examinant tout, je demandai à l'un des matelots combien ce navire pouvait, bon an mal an, rapporter à son maître : "Douze talents attiques, me répondit-il, au plus bas mot" [2 à 3 millions d'euros actuels]. Sur cette réponse, je m'en allai, me disant en moi-même : " Si quelque dieu me rendait tout à coup propriétaire de ce navire, que je vivrais heureux ! Je ferais du bien à mes amis ; je naviguerais parfois moi-même, ou j'enverrais mes esclaves à ma place" Avec les douze talents je me bâtissais déjà une maison, dans un lieu agréable, au-dessus du Paecilé, et je quittais ma maison paternelle de l'Illissus. J'achetais des habits magnifiques, des chars, des chevaux. Dans ce moment même,

je m'embarquais, tous les passagers me regardaient comme le plus heureux des hommes, les matelots s'inclinaient devant moi ; on me croyait un monarque. [...]

Lycinus : [...] N'importe ! Vogue, heureux mortel, au gré de tes désirs ; pour nous, nous allons nous asseoir au Pirée, et demander aux navigateurs qui arrivent d'Égypte ou d'Italie si quelqu'un d'eux n'a pas vu le grand vaisseau d'Adimante, nommé l'Isis. [...]

### **2.22 Le dauphin et l'enfant (2ème siècle ap. J-C)**

#### **OPPIEN d'ANAZARBUS : LES HALIEUTIQUES, Chant 5**

L'entière Éolide conservera toujours le souvenir de cette tendre amitié qu'un dauphin, non dans les siècles reculés, mais de nos jours même, portait à un jeune insulaire qu'il aimait comme s'il eût été l'auteur de ses jours. Ce dauphin vivait près d'une île, on le voyait toujours au port comme un habitant de la cité ; son cœur ne pouvait se détacher un moment de son jeune ami. Dès leur plus tendre enfance et à mesure qu'ils avaient avancé en âge, les liens de la plus étroite amitié s'étaient de plus en plus resserrés entre eux : le dauphin s'était fait aux mœurs et aux habitudes de l'enfant. À peine avaient-ils atteint l'époque et toute la vigueur de leur puberté, déjà le jeune homme et le dauphin l'emportaient à la course, le premier sur ses compagnons, le second sur ceux de son espèce. On vit alors un phénomène vraiment admirable, difficile même à croire, fait pour frapper d'un égal étonnement les étrangers et les gens du pays. La renommée, qui publie au loin ce prodige, attire un grand concours de personnes, empressées d'être témoins de cette union intime du jeune homme et du dauphin. La foule qui se rend sur le rivage pour admirer cette étrange amitié croît de jour en jour. Le jeune homme, monté sur sa nacelle, navigue au-devant du port, il appelle le dauphin, il l'appelle de ce nom qu'il lui a donné dès ses plus jeunes ans. Le dauphin, à la voix du jeune homme, s'élanche comme un trait, arrive à la nacelle, balance sa queue, soulève fièrement sa tête en signe de joie, avide de se presser sans intermédiaire auprès du jeune homme ; celui-ci le frappe mollement de ses mains, le caresse avec amitié ; le dauphin voudrait pouvoir se placer dans la nacelle, à ses côtés. Sitôt qu'il le voit plongeant d'un saut léger dans l'onde, il nage avec lui, près de lui, soulevant de ses flancs les flancs de son ami, pressant de sa tête et de sa bouche la tête et la bouche du jeune homme on dirait qu'il veut l'accabler de baisers, qu'il aspire à serrer sa poitrine contre la sienne, tant il nage côte à côte avec lui. Le dauphin se trouve-t-il à portée du rivage, le jeune homme, saisissant la partie postérieure de sa tête, monte sur son dos humide. Fier, heureux de cette charge aimée, le dauphin la reçoit avec plaisir et se porte partout où son conducteur chéri lui en manifeste le désir, soit qu'il veuille s'engager dans le lointain des mers, soit qu'il préfère retourner près du port ou s'approcher de terre ; il obéit à la moindre expression de sa volonté. Un coursier, dont la bouche est sensible, suit avec moins de docilité l'impulsion que lui imprime son maître à la faveur du frein oblique ; un chien, compagnon ordinaire d'un chasseur, est moins docile, moins empressé de le suivre partout où celui-ci porte ses pas ; les ministres d'un souverain ont une volonté moins en harmonie avec la sienne, moins d'ardeur de se conformer à ses ordres que le dauphin de céder au moindre vœu de son ami, sans mors, sans frein qui l'y obligent. Il ne se borne pas à le porter lui-même ; au moindre signe, il en fait autant de tout autre, l'admet sur son dos, lui obéit, ne se refuse, par amitié pour son ami, à aucune espèce de service, tant cette amitié est vive et sincère.

La mort frappe le jeune insulaire : le dauphin, tel qu'un homme en proie à la plus inquiète douleur, va, revient sans cesse sur le rivage, cherchant, redemandant partout son tendre ami. On croit réellement entendre la voix plaintive et gémissante d'un mortel, tant la douleur qui le presse est profonde et pénible. Les autres habitants de l'île l'appellent ; il ne se rend pas le plus souvent à leurs cris, il ne veut plus de la nourriture qu'ils lui prodiguent ; il disparaît bientôt de cette mer : personne ne l'a plus vu depuis, il n'a plus paru au port ; le vain désir de revoir son ami l'a consumé : il n'a pas tardé à le rejoindre dans le tombeau.

### **2.23 Naufrage de Leucippé et Clitophon (vers 250 ap. J-C.)**

#### **ACHILLE TATIUS : LEUCIPPE ET CLITOPHON, LIVRE III, CHAP 1 A 5.**

1 - Le troisième jour de notre voyage, voici que le beau temps cesse et que soudain le ciel se couvre d'une obscurité profonde, tandis que disparaît la lumière du jour. Il se lève, de la mer, un vent qui frappe le navire en face, et le pilote ordonne de virer la vergue pour l'abattre. Les matelots s'activent à virer, les uns, d'un côté, carguant la toile en la hissant sur la vergue, de toutes leurs forces (car le vent, qui soufflait de plus en plus violemment, contrariait leurs efforts), les autres, sur l'autre bord, conservant de la surface au vent, ce qui était utile pour les aider à virer la vergue. Alors, la coque du bateau s'incline, le pont donne de la bande, s'élève en l'air, sur un bord et penche si fort qu'il sembla à la plupart d'entre nous que nous allions chavirer dès que soufflerait la prochaine risée. Nous déménageons donc tous du côté où le bateau s'élève le plus, pour alléger la partie qui était immergée et, en chargeant, au contraire, l'autre côté, faire au moins un peu contrepoids. Mais, ce fut sans résultat. Car le pont du bateau, déjà surélevé, nous éleva encore davantage au lieu de se trouver abaissé par notre présence. Et, pendant quelque temps, nous nous efforçâmes en vain de rendre son équilibre au bateau ballotté par les vagues. Mais, soudain, le vent tourna brusquement et frappa l'autre bord du bateau et peu s'en fallut qu'il ne le fît couler, et le côté qui, jusque-là, était incliné vers la vague se releva brutalement, tandis que l'autre, jusque-là dressé, était précipité vers la mer. Du bateau s'élève un hurlement de détresse, puis, nouveau déménagement, en toute hâte, parmi les cris, pour reprendre les anciens, emplacements. Nous recommençâmes ce manège une troisième, puis une quatrième fois, et plusieurs autres encore, en suivant les mouvements du bateau. Et, avant même d'avoir terminé un voyage, il devenait nécessaire d'en recommencer un second.

2 - Nous portâmes ainsi nos bagages à travers le navire pendant toute la journée, couvrant de la sorte mille fois la distance d'une course de fond, et, sans cesse, nous attendant à la mort. Et, selon toute vraisemblance, elle n'était pas loin. Vers le début de l'après-midi, le soleil disparut entièrement et nous nous apercevions entre nous comme à la lumière de la lune. Des éclairs traversent la nue, le tonnerre gronde dans le ciel, l'air est plein de fracas, sur la mer répond celui des vagues en furie, et, entre le ciel et la mer, c'est le sifflement des vents soufflant de tout l'horizon. L'air retentissait comme une trompette. Les câbles frappaient la voile et, accompagnant le bruit sourd de celle-ci, faisaient entendre un grincement. On craignait que les planches même de la coque ne fussent disloquées et que, dans peu d'instant, le bateau ne s'ouvrît, les rivets arrachés. Et, sur tout le pont, l'on avait étendu les claies, car il tombait une pluie abondante et nous nous étions glissés dessous comme dans une grotte, nous abandonnant à la Fortune, mais sans aucun espoir. D'énormes vagues, en grand nombre, s'abattaient de partout, les unes sur l'avant, les autres en poupe, et se précipitaient les unes contre les autres. Et, sans arrêt, lorsque la mer se gonflait, le navire montait et, lorsqu'elle se retirait et que la vague se creusait, il descendait dans l'abîme. Et les vagues ressemblaient tantôt à des montagnes, tantôt à des vallées. Mais celles des vagues qui nous frappaient obliquement, par un des côtés, étaient plus terribles encore : alors, la mer montait sur le navire, jaillissait à travers les claies du bastingage et couvrait le bateau tout entier. La vague se dressait très haut, atteignant les nuages. On la voyait de loin, vers l'avant du navire, aussi haute qu'une montagne, et, à mesure qu'elle approchait, on avait l'impression qu'elle allait avaler le navire. Les vents et les vagues luttèrent entre eux. Quant à nous, il nous était impossible de rester au même endroit, tant le bateau était secoué. Tous les bruits se mêlaient. La vague mugissait, le vent sifflait, les femmes hurlaient, les hommes criaient, l'équipage lançait des ordres, tout était rempli de plaintes et de lamentations. Le pilote ordonna de jeter la cargaison à la mer. On ne fit aucune différence entre l'or et l'argent et ce qui n'avait aucune valeur, nous lançions tout à la mer, sans distinction. Et beaucoup d'entre les marchands prenant eux-mêmes leurs marchandises, dans lesquelles ils avaient mis leurs espérances, les jetaient à l'envi.

Maintenant, le navire était vide de tout ce qu'il avait porté, mais la tempête ne relâchait pas.

3 - Finalement, le pilote renonce à la lutte et laisse aller les avirons de gouverne ; il abandonne le bateau à la mer. Déjà il fait parer la chaloupe, donne aux matelots l'ordre d'embarquer et commence, le premier à quitter son bord. Et les marins se précipitèrent. Ce fut alors une scène épouvantable. Une véritable lutte s'engagea entre les hommes. Ceux qui avaient déjà embarqué s'efforçaient de couper le câble qui attachait la chaloupe au navire, tandis que chacun des passagers cherchait à sauter depuis qu'ils avaient vu le pilote haler le câble de la chaloupe. Mais les hommes qui se trouvaient dans celle-ci prétendaient interdire que l'on y embarquât. Ils avaient des haches et des poignards et menaçaient d'en frapper quiconque embarquerait. Et beaucoup de ceux qui étaient sur le navire s'armèrent comme ils le purent, ramassant, qui un fragment d'un vieil aviron, qui l'un des bancs du navire, et ils se défendaient. La mer n'admettait comme loi que la force et c'était une nouvelle sorte de combat naval. Les hommes de la chaloupe, de crainte que le nombre de personnes voulant embarquer ne fit couler leur embarcation, frappaient à coups de hache et de poignard ceux qui sautaient à leur bord, tandis que ceux-ci, tout en sautant, leur rendaient leurs coups avec des planches et des rames. Les uns effleuraient à peine le bordage de la chaloupe et glissaient à l'eau, d'autres, ayant pris pied dans la chaloupe, continuaient à s'y battre contre les occupants. Il n'existait plus ni amitié ni affection, plus aucune loi, chacun ne cherchant que son salut personnel et n'ayant à l'égard de personne le moindre sentiment de pitié. C'est ainsi que les grands dangers défont même les liens qui nous unissent à ceux que nous aimons.

4 - A ce moment, l'un de ceux qui étaient encore sur le navire, un jeune homme vigoureux, saisit le câble et hala la chaloupe, et, déjà, elle était contre le bordage, chacun se disposait à y sauter dès qu'elle se trouverait assez près. Deux ou trois furent assez heureux pour y parvenir, non sans blessure, mais beaucoup, dans leur tentative, roulèrent du navire dans la mer, car les matelots eurent vite fait de démarrer la chaloupe, en coupant le câble à coups de hache et ils partirent où le vent les pousserait, tandis que les passagers du navire s'efforçaient de couler la chaloupe. Notre navire continuait à tanguer et rouler sur les vagues et, sans que nous nous en doutions, il fut jeté contre un récif à fleur d'eau et se brisa entièrement. Lorsque le bateau retomba, le mât s'abattit d'un côté, écrasant une partie du navire et entraînant le reste dans la mer. Et tous ceux qui absorbèrent tout de suite l'eau salée et furent engloutis, ceux-là subirent le sort le moins cruel, étant donné nos malheurs, car ils ne connurent pas longtemps la crainte de la mort. Car une mort lente dans la mer fait souffrir mille morts avant la fin. L'oeil, n'ayant devant lui que les flots, ne voit pas de terme à sa terreur, si bien que la mort dans ces conditions est la plus affreuse de toutes. C'est en effet toute l'étendue de la mer qui est la mesure de la terreur que l'on ressent. Quelques-uns tentèrent de nager, mais ils furent jetés par les vagues sur le rocher et tués. Beaucoup heurtèrent des morceaux de bois et ils furent transpercés, comme des poissons, les autres, à demi morts, surnageaient.

5 - Lorsque le navire se brisa, une divinité favorable nous conserva la partie de la proue où nous étions installés, Leucippé et moi, et sur laquelle nous fûmes entraînés par la mer. Ménélas et Satyros, avec d'autres passagers, qui se trouvaient auprès du mât, purent s'y accrocher et, une fois à l'eau, surnager. Non loin d'eux, nous vîmes aussi Clinias surnager, accroché à la vergue, et nous l'entendîmes crier : « Tiens bon ton épave, Clitophon ! » et, tandis qu'il parlait, une vague venant de derrière le dissimula. Nous poussâmes un hurlement. Au même moment, la vague vint sur nous aussi, mais, par un heureux hasard, quand elle fut près de nous, elle nous passa dessous, de telle sorte que nous vîmes seulement l'épave soulevée sur la crête de la vague et que nous aperçûmes à nouveau Clinias. Je gémissais et dis : « Pitié, Seigneur Poséidon, fais la paix avec ce qui reste de ce naufrage que tu as causé. Nous avons déjà subi, de terreur, mille morts. Si tu veux nous tuer, ne retarde pas notre fin, qu'une seule vague nous engloutisse. S'il est dit que nous devons servir de nourriture aux gros poissons, qu'un



seul d'entre eux nous dévore, qu'un seul ventre nous achève, afin que, même dans les poissons, nous n'ayons qu'une tombe. » Peu de temps après ma prière, le vent se calma presque entièrement, et les vagues perdirent leur violence. La mer était couverte de cadavres. Le flot poussa rapidement Ménélas son groupe vers le rivage. C'était la côte d'Egypte, et des brigands infestaient toute cette région. Quant à nous, vers le soir, nous parvînmes à Péluse, et, dans notre joie de revoir la terre, nous remerciâmes les dieux. Puis, nous pleurâmes Clinias et Satyros, pensant qu'ils étaient morts.

### **2.24 Voyage de Synésius (397 ap. J-C.)**

#### **SYNESIUS : LETTRES à son frère**

Du port d'Azarion, mai 397.

Partis du Bendidée [Alexandrie] avant l'aube, c'est à peine si après le milieu du jour nous avons dépassé le Myrmex-Pharien [récif à l'entrée du port d'Alexandrie] : deux ou trois fois notre bâtiment s'était heurté à des bancs dans le port. C'était, pour commencer le voyage, un fâcheux augure : peut-être eût-il été plus sage de quitter un vaisseau qui dès le départ avait une si mauvaise chance ; mais nous avons peur d'être accusés par vous de lâcheté ; ainsi « Nous n'avions plus le droit de trembler et de fuir. »

C'est donc vous, s'il nous était arrivé malheur, qui auriez été la cause de notre perte. Après tout n'aurait-il pas encore mieux valu vous faire rire un peu à nos dépens, et ne pas nous exposer au danger ? Mais à Épiméthée, comme dit le proverbe, « La prudence manqua, mais non le repentir » et à nous de même. Pour rester en sûreté nous n'avions qu'à ne pas partir ; et nous voilà aujourd'hui, sur une plage déserte, à nous lamenter en chœur. Nous avons beau tourner les yeux tantôt vers Alexandrie, tantôt vers Cyrène, notre patrie : l'une, nous l'avons quittée ; l'autre, nous ne pouvons l'atteindre ; et il nous arrive toutes sortes de mésaventures que nous n'avions pu prévoir, même en rêve. Ecoute : ma narration va te mettre en belle humeur.

Tout d'abord il faut que je le dise comment était composé notre équipage. Le pilote en avait assez de la vie, attendu qu'il était criblé de dettes. Les matelots, au nombre de douze (le pilote faisant le treizième), étaient, ainsi que lui, juifs pour la plupart, engeance traîtresse, et qui croit volontiers faire œuvre pie en envoyant le plus possible de Grecs dans l'autre monde ; le reste, paysans ramassés au hasard, qui jamais, un an auparavant, n'avaient touché une rame : mais tous, les uns et les autres, avec quelque difformité. Aussi, quand aucun danger ne menaçait, se raillant mutuellement, ils s'appelaient, non de leurs noms, mais de quelque sobriquet tiré de leurs misères, le Boiteux, le Goîtreux, le Gaucher, le Louche. Chacun avait sa marque distinctive, et cela nous était un agréable passe-temps. Mais le péril venu, on ne rit plus ; et notre équipage nous donne plutôt sujet de nous désoler.

Nous étions plus de cinquante passagers, dont un tiers à peu près de femmes, jeunes presque toutes, et des plus avenantes. Ne te hâte pas cependant d'envier notre bonheur : car nous étions séparés d'elles par un rideau, fait d'un morceau d'une voile récemment déchirée, barrière tout aussi solide, pour des gens sages comme nous, que le mur même de Sémiramis. Sages, oui vraiment : Priape lui-même l'aurait été, je crois, sur le vaisseau d'Amarante ; car avec ce coquin de pilote il y avait toujours à craindre les plus extrêmes dangers.

D'abord quand nous eûmes doublé le cap sur lequel est situé, dans votre voisinage, le temple de Neptune, il se mit à diriger le bâtiment, toutes voiles dehors, vers Taphosiris [un des récifs] il allait tenter les écueils de cette Scylla dont la sinistre célébrité est un objet d'épouvante. Nous nous en apercevons, juste au moment de donner en plein sur les récifs, et nous crions de telle sorte que nous le forçons, non sans peine, à ne pas lutter contre les rochers. Il vire de bord, comme s'il rentrait dans son bon sens ; il veut gagner le large. La mer était contraire ; on rame vigoureusement ; puis il s'élève un vent assez fort qui nous pousse ; et voilà que bientôt nous perdons la terre de vue, et nous naviguons de conserve avec des bâtiments de transport à deux voiles, qui n'ont pas, comme nous, affaire en Libye, mais qui suivent une tout autre route. Nouvelles réclamations, nouvelles plaintes : pourquoi nous être si fort éloignés du rivage ? Alors ce fou d'Amarante, debout sur le pont du vaisseau, de se démener, avec toutes sortes d'imprécations furieuses. « Nous ne pouvons pourtant pas voler, dit-il ; comment faire avec des gens comme vous ? Vous avez peur également de la terre et de la mer. — Non pas, lui dis-je ; mais en tout il faut un peu de prudence, digne Amarante. Il n'était pas bon d'approcher de Taphosiris, car nous tenons à la vie ; et maintenant quelle nécessité d'aller en pleine mer ? Dirigeons-nous plutôt vers la

Pentapole, sans nous écarter trop de la côte : s'il nous arrive un de ces accidents de mer, si fréquents, comme chacun sait, nous pourrions au moins nous réfugier dans une rade voisine ». J'eus beau dire, il faisait la sourde oreille, le drôle. Tout à coup arrive un vent du nord, violent, et qui soulève des vagues grosses et terribles. Il enfle la voile en sens contraire, et de convexe qu'elle était il la rend concave. Le navire plongeant du côté de la proue, il s'en fallut de peu qu'il fût submergé. Nous le remettons à grand-peine dans sa bonne position. Alors d'un ton superbe : « Voyez, dit Amarante, ce que c'est que de savoir son métier. Il y a longtemps que je prévoyais ce grain, et voilà pourquoi j'ai gagné le large. En m'éloignant de la terre, comme je manœuvre à mon gré, nous arriverons plus directement au terme de notre voyage. Cela aurait été tout autrement, si j'avais longé la côte : nous étions sûrs alors d'échouer ». On le croyait sur parole, tant qu'il fit clair, et que le danger était absent. Mais avec la nuit vinrent les alarmes, causées par l'agitation toujours croissante de la mer.

C'était le jour de la Préparation [vendredi] ainsi que l'appellent les juifs ; et comme pour eux la journée va d'un soir à l'autre soir, nous arrivions au sabbat, jour où les œuvres manuelles leur sont interdites, et qu'ils sanctifient en s'abstenant de tout travail. Notre pilote, dès qu'il estime que le soleil est couché, abandonne le gouvernail, et se jetant à terre, permet aux matelots de le fouler aux pieds [référence à Ajax dans Sophocle].

Nous, qui ne savons pas d'abord pourquoi il se couche de la sorte, nous nous figurons que c'est par désespoir ; nous accourons vers Amarante, nous le conjurons de ne pas laisser se perdre ainsi nos dernières chances de salut : car des flots terribles nous menaçaient ; la mer se déchaînait follement contre elle-même. C'est en effet ce qui arrive, quand le vent commence à se calmer : les ondes qu'il a soulevées ne s'apaisent pas tout de suite ; agitées encore par la force violente qui les a poussées, elles lui cèdent et lui résistent tout à la fois ; les vagues qui viennent et celles qui s'en retournent s'entrechoquent et se livrent combat. Voilà un langage bien pompeux ; mais ne faut-il pas prendre un grand style pour raconter de si grands dangers ?

Dans une pareille tourmente, notre vie, comme on dit, ne tenait plus qu'à un fil. Si nous avons pour pilote un docteur de la loi, à quoi ne devons-nous pas nous attendre ? Comprenant enfin pourquoi il a quitté la barre, nous le supplions de nous sauver du péril : mais point, il lisait la Bible. Désespérant de le persuader, nous voulons le contraindre par force. Un brave soldat (nous avons à bord plusieurs cavaliers arabes) dégaine, et menace notre homme de lui couper la tête, s'il ne reprend le gouvernail. Mais bah ! C'était un vrai Macchabée, rigide observateur de la loi. A minuit, de lui-même il revient à son poste. « Maintenant, dit-il, cela est permis, puisque nous sommes en danger de mort ». Alors derechef grand tumulte : les hommes de gémir, les femmes de hurler, et tous de prier, d'invoquer le ciel, et d'appeler tout ce qu'ils ont de plus cher. Seul Amarante était de belle humeur, par la pensée qu'il échapperait à ses créanciers. Pour moi, dans cette triste occurrence, j'en jure par la divinité que révère la philosophie, ce qui me troublait, c'était un passage d'Homère. J'avais peur que le corps disparaissant dans les flots l'âme ne fût anéantie. Car le poète dit quelque part : Ajax périt après avoir bu l'onde amère [référence à l'Odyssée]

Il veut dire par là que mourir dans la mer c'est périr entièrement. Pour aucun autre il n'emploie cette expression, il périt ; mais pour lui, tous ceux qui meurent descendent aux Enfers. Aussi nulle part, dans les deux chants des morts [référence à l'Odyssée], ne paraît, avec les autres ombres, le second Ajax, car son âme n'est point dans les Enfers. Et Achille, ce guerrier si courageux, si intrépide, s'épouvante à l'idée de mourir dans l'eau, et qualifie de lamentable ce genre de mort [référence à l'Iliade].

Tandis que je roule ces pensées dans mon esprit, je vois que tous nos soldats ont mis l'épée à la main. Je leur en demande le motif : ils me répondent qu'ils aiment mieux, pendant qu'ils sont encore sur le bâtiment, jeter leur vie au vent que d'expirer dans les flots, bouche béante. « Voilà, me dis-je, des gens qui, sans avoir lu Homère, pensent comme lui », et je trouvai qu'ils avaient raison. Tout à coup on crie : « Que ceux qui ont de l'or se l'attachent au

cou ! » recommandation à laquelle s'empressent d'obéir tous ceux qui ont de l'or ou des objets précieux. Les femmes se parent de ce qu'elles ont de plus riche, et distribuent, à ceux qui n'ont rien, des ornements de quelque valeur. On sait de vieille date qu'il faut en agir ainsi, et voici pourquoi : le naufragé doit porter sur lui le prix de sa sépulture ; le passant, qui trouve le cadavre et qui s'enrichit de ses dépouilles, craindra de s'exposer à la colère d'Adrastée, s'il ne rend pas au mort, en faisant la dépense de son inhumation, une petite partie de ce qu'il tient de lui.

Pendant que tous ces apprêts s'achevaient, moi, tristement assis, et pensant à la grosse somme que m'avait prêtée mon hôte, je me désolais à l'idée, non pas de ma mort prochaine, le dieu de l'hospitalité m'en est témoin, mais de l'argent que j'allais faire perdre à ce Thrace : même dans l'autre monde cela me serait encore un sujet de honte. Alors je me disais qu'il valait mieux périr moi-même avec l'argent, périr corps et âme, en échappant ainsi au remords.

Ce qui nous mettait à deux doigts de notre perte, c'est que le vaisseau était emporté avec ses voiles toutes déployées : pas moyen de les carguer. A plusieurs reprises nous eûmes beau tirer les cordages ; il fallut y renoncer : les poulies ne voulaient point tourner. Une autre crainte nous saisit : à supposer que nous échappions à la tempête, si nous allions, avec cette impossibilité de manœuvrer, toucher terre la nuit ! Heureusement le jour paraît ; nous apercevons le soleil ; jamais je ne le vis avec plus de plaisir. Le vent s'apaise à mesure que l'air devient plus chaud ; les cordages se sèchent ; nous pouvons les faire jouer et manier notre voile. Il aurait fallu la remplacer, mais nous n'en avons pas de rechange : celle que possédait Amarante, il l'avait mise en gage. Nous raccommodeons notre voile le mieux que nous pouvons ; et moins de quatre heures après, nous, qui nous étions crus morts, nous débarquons dans un coin, reculé, un vrai désert : point de ville dans le voisinage, point de village : nous sommes à cent trente stades environ de toute habitation. Notre vaisseau tenait toujours la haute mer, car il n'y avait point de port ; et il tenait la mer appuyé sur une seule ancre : la seconde ancre, Amarante l'avait vendue ; jamais il n'en avait eu une troisième. Nous touchions enfin la terre tant désirée : nous l'embrassons, comme on embrasserait une véritable mère ; nous adressons à Dieu les hymnes ordinaires d'actions de grâces, en y ajoutant la mention du danger auquel nous venons d'échapper contre toute attente. Nous restons là deux jours, jusqu'à ce que la mer se soit apaisée. Puis, comme nous ne pouvions aller d'aucun côté, et que nous n'apercevions aucune figure humaine, nous nous décidons à affronter de nouveau la mer. Nous nous embarquons à l'aurore ; nous naviguons avec le vent en poupe ce jour-là, et la plus grande partie du lendemain. Vers le soir, le vent tombe complètement ; la tristesse nous reprend. Mais nous allions bientôt regretter que ce calme n'eût pas été de plus longue durée.

Nous étions au 18. Un sérieux danger nous menaçait ; car justement la nouvelle lune arrivait, époque redoutée pour les mauvais temps qu'elle amène : alors personne ne peut se flatter de naviguer en sûreté. Le plus sage aurait été de rester à terre, et voilà que sans y penser nous nous étions de nouveau aventurés en pleine mer. Un souffle du nord annonça La tempête, et il plut beaucoup cette nuit ; les vents se déchaînaient, les flots étaient soulevés. Si nous étions effrayés, tu peux le penser ; mais je ne te ferai pas derechef le récit de nos terreurs. La fureur même de la tempête nous fut utile : nous entendons craquer l'antenne ; nous nous hâtons de serrer les cordages ; elle se brise par le milieu, et manque de nous tuer tous. Mais au lieu de nous tuer, c'est là ce qui nous sauva : en effet, nous n'aurions pu soutenir la force du vent ; car la voile résistait à nos efforts ; il était impossible de la replier. Ainsi, par un bonheur imprévu, offrant moins de prise au vent, nous n'étions plus emportés avec la même vitesse. Le jour se passe de la sorte, puis la nuit. Vers le second chant du coq, tout à coup nous donnons sur un rocher qui avançait dans la mer comme une petite presqu'île. On pousse des exclamations. C'est la terre ! crie quelqu'un. Aussitôt grand émoi de tous, mais avec des impressions toutes contraires : les matelots étaient effrayés ; et nous, dans notre simplicité, nous battions des mains, nous nous embrassions les uns les autres,

nous ne pouvions contenir notre joie. Or, au dire des gens du métier, jamais encore nous n'avions été en aussi grand péril.

Vers le lever du jour, un homme parait, vêtu en paysan. Il nous fait signe, et nous indique de la main les endroits qu'il faut éviter et ceux où nous pouvons passer. Puis il vient à nous sur une barque à deux rames, l'amarre à notre bâtiment, et prend le gouvernail : notre Syrien, Amarante, lui abandonne sans se faire prier la direction du vaisseau. Il nous fait retourner en arrière, et nous conduit à cinquante stades environ de là, dans un port tout peut, mais des plus commodes : ce lieu s'appelle, sauf erreur, Azaire [vers le mont Azar de Ptolémée où vivent les azariens de Pline ?]. Descendus, grâce à lui, sur le rivage, nous le proclamons notre sauveur, notre bon génie. Peu après il amène encore dans le port un autre navire, puis un troisième, et avant le soir nous étions là cinq bâtiments. Le digne vieillard ! Il ne ressemblait guère à Nauplius [qui attirait les vaisseaux pour les faire s'échouer sur les rochers], il n'accueillait pas de la même manière les naufragés. Le lendemain d'autres vaisseaux arrivèrent encore, parmi lesquels plusieurs partis d'Alexandrie un jour avant nous. Aujourd'hui nous sommes toute une flotte dans un havre étroit.

Les vivres commençaient à nous manquer. Peu habitués à de pareils contretemps, et ne prévoyant pas une aussi longue traversée, nous avons emporté assez peu de provisions, et de plus nous ne les avons pas ménagées. Le vieillard est encore venu à notre recours, non pas qu'il ne nous ait rien donné, car il n'avait rien lui-même. Mais en nous montrant des rochers : « Vous pourrez, nous dit-il, trouver là chaque jour votre déjeuner et votre diner, si vous voulez vous donner de la peine ». Nous pêchons donc, et voilà déjà une semaine que nous vivons de notre pêche. Les hommes cherchent des murènes et des langoustes ; les enfants se contentent de goujons et de girelles. Pour nous soutenir nous préférons, le moine romain [le vieillard-pilote] et moi, des patelles : la patelle est un coquillage creux qui s'attache fortement aux rochers qu'il rencontre. D'abord, avec notre pêche, nous faisons assez maigre chère, chacun gardant pour lui le peu qu'il avait pris, et ne donnant rien à personne ; mais aujourd'hui nous sommes dans l'abondance, et voici comment : les Libyennes font aux femmes qui sont avec nous tous les présents imaginables ; elles les comblent de tous les produits du pays, fromages, farine, gâteaux d'orge, quartiers d'agneaux, poules et œufs. L'une d'elles a même donné une outarde, oiseau d'un goût exquis, et qu'un villageois prendrait pour un paon. Nos passagères, qui reçoivent ces dons, les rapportent sur le vaisseau, et en font profiter tout le monde. Ceux qui pêchent sont généreux maintenant : ils viennent tour à tour, un enfant après un homme, un homme après un enfant, me faire quelque cadeau ; c'est tantôt un poisson pris à la ligne, tantôt autre chose, mais toujours un des mets délicats que fournit la mer. Quant aux femmes, je ne veux rien accepter d'elles, et cela pour tenir la parole que je t'ai donnée : car si je me rapprochais de ce sexe, comment ensuite oserais-je le nier ? Je serais vraiment trop mal à l'aise. Du reste, comme nous avons affluence de biens, qui m'empêche de m'en donner à cœur joie ?

Si les Libyennes se montrent aussi libérales à l'égard de ces étrangères, tu penses sans doute que c'est pure vertu. Eh bien ! pas du tout. Le motif de leur générosité, veux-tu le connaître ? Il est curieux, et j'ai des loisirs de reste. Vénus, dans son courroux, a frappé cette terre, on peut le croire. Les femmes d'ici sont maltraitées par elle comme l'étaient celles de Lemnos. Elles ont des mamelles si grosses, si énormes, qu'elles n'ont pas besoin de tenir leur nourrisson sous leur aisselle : elles l'allaitent par-dessus leur épaule. C'est, dirait-on peut-être, qu'Ammon et le pays d'Ammon, qui donnent aux troupeaux une si forte nourriture, ne doivent pas moins faire pour les enfants ; voilà pourquoi les femmes, comme les brebis, ont reçu de la nature des sources plus abondantes de lait, et pour contenir ce lait il faut de plus larges réservoirs. Les Libyennes entendent dire à des hommes, qui ont été dans d'autres contrées, que les femmes ne sont pas partout faites de même : elles ne savent ce qu'elles doivent on croire ; aussi, dès qu'elles peuvent mettre la main sur une étrangère, elles la caressent, elles la cajolent, jusqu'à ce qu'elles aient pu faire l'examen de sa poitrine. La première qui a vu la chose la raconte ; elles s'appellent alors les unes les autres, comme les Cicones d'Homère. Toutes accourent, avec des présents, pour avoir le droit de regarder.

Nous avons parmi nous une jeune esclave du Pont, à laquelle la nature et l'art réunis ont fait une vraie taille de guêpe. Il fallait voir comme elle était recherchée : aussi a-t-elle fait de fort jolis bénéfices ; il y a trois jours les femmes riches des alentours la faisaient venir l'une après l'autre. Elle, passablement effrontée, se montrait dépouillée de tout vêtement.

Voilà mon histoire. La fortune y a mêlé le comique et le tragique ; j'ai fait de même en te la narrant. Je sais bien que cette lettre est trop longue ; mais je ne me lasse jamais de te parler, quand nous sommes ensemble, ni de t'écrire, quand je suis loin de toi. Et puis comme il n'est pas bien sûr que je pourrai encore causer avec toi, je me donne, pour le moment, autant de plaisir que j'en peux prendre. D'ailleurs cette lettre pourra me servir pour le journal que je tiens avec soin, puisqu'elle renferme le récit exact de ce qui m'est arrivé dans ces derniers jours. Adieu. Embrasse pour moi ton fils Dioscore, ainsi que sa mère et sa grand'mère, que j'aime et que je considère comme si elles étaient mes propres sœurs. Mes salutations à la philosophe si chère à Dieu, et que nous ne saurions trop vénérer ; mes salutations aussi au chœur de ses heureux auditeurs, qui jouissent de ses divins entretiens, et en particulier au digne et saint Théotecne, et à mon ami Athanase. Quant à Caius, qui est si uni de sentiments avec nous, ainsi que moi tu le regardes, je le sais, comme s'il faisait partie de notre famille : ne m'oublie donc pas auprès de lui, pas plus qu'auprès de Théodose, qui n'est pas seulement un admirable grammairien, mais aussi un devin, quoiqu'il ait voulu nous en faire mystère : car il a bien fallu qu'il prévît les traverses du voyage, puisqu'il a renoncé à l'idée de partir avec moi. Mais n'importe, je l'aime et je l'embrasse. Toi, ne te fie jamais à la mer ; et si à toute force tu dois t'embarquer, au moins que ce ne soit pas à l'époque où finit la lune.

Du port d'Azaire, mai 397.